

MARC ANGENOT

VIVRE DANS L' HISTOIRE AU 20^{ÈME} SIÈCLE:
ESQUISSE D'UNE HISTOIRE SUBJECTIVE

MÉMOIRES, DÉCHIFFREMENTS, MANDATS, CRAINTES
ET ESPÉRANCES



Discours social

2008

✻ Volume XXVIII ✻

Discours social est une collection de monographies et de travaux collectifs relevant de la théorie du discours social et rendant compte de recherches historiques et sociologiques d'analyse du discours. Cette collection est publiée à Montréal par la CHAIRE JAMES MCGILL D'ÉTUDE DU DISCOURS SOCIAL de l'Université McGill. Elle a entamé en 2001 une deuxième série qui succède à la revue trimestrielle *Discours social / Social Discourse* laquelle a paru de l'hiver 1988 à l'hiver 1996. *Discours social* est dirigé par Marc Angenot.

Nouvelle série. Année 2008, volume XXVIII
Marc Angenot,
Vivre dans l'histoire au 20^e siècle.
Un volume de 228 pages (16 par 21 cm)
© MARC ANGENOT 2008

Prix de vente, franc de port au Canada: \$ (CAD) 22.00.
En Europe: € 15.00 plus les frais d'envoi.

DERNIÈRES PARUTIONS

Volume XXII

Sexe et discours social. Actes du colloque de 2004. COLLECTIF

Volume XXIII

Dialogues de sourds. Traité de rhétorique antilogique par Marc ANGENOT. Volume annexe: *Raisonner, argumenter, débattre, persuader, croire. Bibliographie.*

Volume XXIV

Barbares & Barbaries aujourd'hui, ouvrage collectif dirigé par Janusz PRZYCHODZEN et Aurélia KLIMKIEWICZ.

Volumes XXV ET XXVI

Topographie du socialisme par Marc ANGENOT

Tombeau d'Auguste Comte par Marc ANGENOT

Autre titre prévu en 2007-2008 :

Vol. XXIX. *Gnoses et millénarisme: deux concepts pour le 20^e siècle.*

Table des chapitres

| | |
|--|-----|
| 1. OBJET DE CE CAHIER..... | 5 |
| 2. CONSTRUCTION DU SUJET, MANDAT REÇU ET ASSUMÉ, RAISONS D'AGIR, CONVERSION À UN RÔLE HISTORIQUE..... | 47 |
| 2BIS. PRODUCTION DES SUJETS COLLECTIFS ENTRE GLOIRE ET RESSENTIMENT..... | 79 |
| 3. SENS DE L'HISTOIRE ET MORALES DE L'HISTOIRE..... | 83 |
| 4. LES RUINES DU PASSÉ, LA NOSTALGIE ET LE MÉMORIEL... | 101 |
| 5. DÉCHIFFRER LE PRÉSENT... .. | 141 |
| 6. LE FUTUR ANTICIPÉ..... | 155 |
| 7. L'HISTOIRE AVEC SA GRANDE HACHE... .. | 175 |
| 8. AUJOURD'HUI, OU : APRÈS L'HISTOIRE..... | 185 |



L'histoire est un cauchemar
dont j'essaie de me réveiller.

JAMES JOYCE

1. OBJET DE CE CAHIER

L'objet du livre que je n'écrirai pas et dont j'esquisse ici les idées fondamentales et les développements possibles, ce ne serait pas l'histoire du siècle passé, mais – à travers des intellectuels, des écrivains, des cinéastes, des militants, des “idéologues” et aussi des obscurs et des sans-grade – un parcours de(s) diverses manières qu'il y a eu, au siècle vingt, de se positionner et de (sur)vivre dans l'histoire en cherchant à *donner du sens* au cours des choses – ou en déniaut, au prix de quelques sophismes, en brouillant ce sens trop apparent et désolant, – ou en perdant le fil et en perdant plus ou moins la raison à la suite d'un de ces coups du moulin dont l'histoire du siècle a été prodigue.¹

Ce serait l'étude des manières *subjectives*, dans tous les sens du mot, de vivre dans l'histoire, c'est à dire: celle de l'histoire-qui-vous-interpelle-en-sujet *et* selon une démarche *bovaryste* (c'est à dire en vue de s'imaginer autre que, banalement, l'on est en s'imaginant y jouer un «rôle»), *et* pour raison garder et sauver sa peau, *ou* encore pour témoigner de ce qu'on a vécu et conjurer l'oubli, pour conjurer l'effacement des crimes et des maux infligés et subis, lequel oubli est le produit fatal du devenir historique et auquel, du reste, beaucoup de gens s'affairent.

Il s'agirait d'un livre qui se demanderait comment l'histoire de cent ans a été *déchiffrée*, anticipée, raisonnée, comprise par des gens qui ne connaissent pas, et pour cause, la suite ni la fin et (même si l'histoire est fondamentalement énigmatique et le devenir non clos) ne voyaient pas venir des tas de choses irréversibles que nous savons, non moins pour cause, vingt-cinq, cinquante ou cent ans après leur «passage».

1. Ce ne sera pas non plus l'histoire des historiens, des professionnels de l'histoire ni celle des polémiques entre eux, des multiples *Historikerstreiten* qui perdurent.

Ce que j'offre ici, à la place de ce livre que je n'écrirai pas, c'est un carnet de notes en *patchwork*, un brouillon programmatique, un amas de données, de pistes et de réflexions; c'est un livre esquissé dont les maillons sont des hypothèses à creuser et des «méditations» amorcées, conjointes à des études de cas, à des aperçus sur des hommes, des œuvres, des manières de concevoir la conjoncture, des témoignages, des épisodes, des situations, le tout accompagné de «commentaires de textes» à l'occasion.

On évoquerait et citerait pêle-mêle des gens connus ou pas tout à fait oubliés, penseurs, écrivains, hommes et femmes politiques. Mais les sans-grade aussi, il ne faudrait pas les oublier ni les négliger. Que pensaient-ils ces jeunes socialistes S.F.I.O. d'avant 1914, engagés peut-être dans le mouvement antimilitariste et décidés à faire obstacle à cette Guerre impérialiste qui venait et dont Jaurès avait dit que le capitalisme la portait “comme la nuée porte l'orage”, et que pensaient-ils ces jeunes S. A., chômeurs à Hambourg, et ces jeunes komsomols et ces jeunes *Camicie nere* et ces jeunes anarchistes barcelonais, et ces jeunes appelés des années 1960 qui eurent *Vingt ans dans les Aurès*? Que croyaient-ils donc qu'ils faisaient, qu'ils pouvaient faire et qui allait se faire par, ou en dépit d'eux?

On dira peut-être : quel étrange projet! C'est spéculatif, évanescent, ce n'est pas d'ailleurs pertinent: l'histoire, quelque sens qu'on lui donne, ce n'est justement pas ou très peu ce que les gens pouvaient penser qu'ils faisaient. Eh bien pas du tout: si nous les voyons, ces humains du 20^e siècle, du point de vue du sobre, rassis, désenchanté et routinier démo-capitalisme actuel, comme des énergumènes, comme des agités-du-bocal, comme des “possédés” dostoïevskiens, ou encore comme des bouchons sur les flots, comme des dépassés-par-les-événements (ce qui fut, certes, souvent essentiellement vrai, au bout de vains efforts de chercher du sens à la conjoncture et de s'y trouver un mandat et une raison de vivre), nous nous interdisons de comprendre l'histoire «objective» avec laquelle ils se sont débattus.

☞ Une juste idée à étendre je crois à toutes les conjonctures et les crises, mais que j'emprunte au cas des livres de guerre qu'on a recommencé à étudier ces dernières années. La «perspective d'un

personnage dépassé par les événements» est dégagée comme étant la seule constante narrative du genre des récits de guerre par J. Kaempfer dans sa *Poétique du récit de guerre*.²

Et peut-être que la folie militante, ce qu'il y a de folie dans tout militantisme, particulièrement les militantismes censés «généreux», ceux de gauche, a consisté à faire en sorte, vainement et déraisonnablement, de s'arranger avec son idéologie omnisciente pour n'être pas, pour croire n'être jamais *réduit à quia*, jamais dépassé par les événements, jamais pris par eux au dépourvu, au déculotté, à croire au contraire contribuer (modestement) à les faire en ayant toujours une explication *ad hoc* de prêtre. Je pense, et j'y reviendrai souvent, au militant communiste de naguère avec ses dénégations et ses sophismes misérablement ingénieux pour justifier la Grande terreur, les Grands Procès, l'alliance nazie-soviétique ou Pacte Molotov-von Ribbentrop, puis Poznan, puis Prague, puis Budapest etc. Désespérément et inlassablement jusqu'à ce que cela devienne pour lui une «seconde nature».

■ Cette «histoire subjective» serait surtout celle de ceux qui ont déchiffré le cours des choses pour pouvoir *agir*. Ce ne sera pas l'histoire des planqués, des embusqués, des prudents, de ceux qui ont laissé passer l'orage, qui ont plié pour ne pas rompre. *Vae tepidis!* Il n'ont pas la place de ceux qui se sont mouillés, qui ont été acteurs ou même seulement victimes.

■ À relever ici, quelques données tirées du livre de Marc Ferro, *Les individus face aux crises du 20^e siècle. L'histoire anonyme*. Paris: Odile-Jacob, 2005. On rêve à ce qu'aurait pu être ce livre, mais il est, à mon avis, un peu bâclé ; il ne répond du moins pas à ses promesses, aux promesses de son excellent titre en tout cas: ç'aurait pu être l'histoire des gens ordinaires rattrapés par l'histoire et qui font un choix ... généralement le mauvais. Mais je le répète, il n'y a pas grand chose à tirer de ce livre qui ne prend guère de *véritables anonymes*, ne conclut à rien, ni ne synthétise, ni même ne médite sur tout ceci avec quelque profondeur et subtilité.

2. Corti, 1998.

■ Qui est encore cet historien qui a reconstruit l'histoire d'un parfait inconnu du 19^e siècle et dont parle Philippe Lejeune? – Régine Robin me répond sur ce point en ces termes:

– C'est Alain Corbin, qui a publié il n'y a pas si longtemps, en 1998, l'histoire de Louis-François Pinagot, un parfait inconnu. C'est paru chez Flammarion et c'est intitulé *Le monde retrouvé de Louis-François Pinagot. Sur les traces d'un inconnu 1798-1876*. Louis-François Pinagot a bel et bien existé, il ne s'agit pas d'une fiction, l'état civil en témoigne : il est né le 20 juin 1798 «sur les trois heures du soir». Il est mort le 31 janvier 1876 et il a sombré dans un oubli total parce qu'en dehors de ce qui existe dans les fonds d'archives, il n'a joué aucun rôle historique et il n'avait aucune raison, justement, qu'il en émerge. Jamais il n'a pris la parole au nom de ses semblables, sans doute n'y a-t-il pas même songé, d'autant qu'il était analphabète. Il n'a été mêlé à aucune affaire importante, il ne figure sur aucun document judiciaire qui ait échappé à la destruction, il n'a jamais fait l'objet d'une surveillance particulière de la part des autorités, aucun ethnologue n'a observé ses manières de dire ou de faire, et bref, « il est bien celui que je cherchais », je cite Corbin. Le projet novateur et passionnant d'Alain Corbin était de rassembler ce qui restait d'une personne qui n'était personne. Il s'agit, nous dit-il, «de recomposer un puzzle à partir d'éléments initialement dispersées et, ce faisant, d'écrire sur les engloutis, les effacés, sans pour autant porter témoignage. Cette méditation sur la disparition vise à faire exister une seconde fois un être dont le souvenir est aboli, auquel aucun lien affectif ne nous rattache, avec lequel je ne partage a priori aucune croyance, aucune mission, aucun engagement. Il s'agit de le recréer, de lui offrir une seconde chance assez solide d'entrer dans la mémoire de son siècle.»

A contrario, chercher comme je le propose à penser les représentations subjectives de l'histoire et celles du «rôle» qu'on se décide, qu'on s'est décidé à y tenir ne devra pas servir, de façon pharisienne, à étendre l'alibi de supposées «volontés bonnes» sur les

grands crimes historiques approuvés ou déniés et sur les complicités «objectives». L'histoire n'est pas une science prédictive, mais il n'est pas interdit de faire preuve de jugement, de sagacité, d'humanité et de prudence. L'histoire enseigne parfaitement des choses, elle les enseigne *a contrario* justement, et elle permet de falsifier des sophismes — sophismes réactionnaires ou sophismes volontaristes du Progrès — qui renaissent toujours cependant tels Protée.³

Trois horizons. Le livre dont je parle montrerait donc des bricolages de sens individuels et il réfléchirait sur eux. Il parcourrait ainsi les trois horizons qui furent «bricolés» par les uns et les autres: celui du **passé-mémoire**, celui du **présent-déchiffrement** et celui de **l'avenir-promesse ou avenir-menace**, ou désespérance. Ce serait encore un coup une juxtaposition d'études de cas, de situations, de conjonctures; une sorte de typologie, non systématique bien sûr (car je ne vois pas ce qu'une systématisme pourrait vouloir dire), de *cas de figures*. Je recenserais des tas de petits *paris pascaliens* sur le Sens de l'histoire. (L'avantage existentiel pour un Pascal, c'est que la vérification de la rationalité et de la justesse supposées de son pari sur Dieu et le Salut était au-delà de ce monde terrané).

De ce labeur interprétatif, a découlé souvent, dans un siècle héritier de l'historiciste 19^e siècle, la *découverte* du sens de la (sa) vie, l'auto-attribution d'un mandat au service de quelque chose à faire advenir ou à conjurer. (Un mandat *hétérodiégétique* : je définis ce terme prétentieux de la théorie du roman qui se rapporte à quelque chose de très prégnant: le héros de roman, de Don Quichotte à Madame Bovary, est quelqu'un qui a reçu de ses «lectures» – romans de chevalerie pour l'un, romans de Ducrest-Duminil pour l'autre – le sens de sa vie, le sens qu'il va donner à sa vie, sens qui se confondra avec son échec fatal.)

3. Et la pensée critique, douloureuse à certains égards et parfois désolante, rend à moyen terme quelque durable service, parce qu'elle aide à «dominer la domination», qu'elle permet de faire par exemple le partage «stoïque» mais bénéfique entre ce qu'il est en mon pouvoir de changer et ce avec quoi il faut passer compromis ou ce dont il faut reconnaître la permanence.

Tout nous ramènerait à cette vision « moderne » (qui fut celle du 19^e siècle d'abord) de l'histoire comme ce Grand récit qui *transcende* la destinée individuelle vouée à la mort et à l'oubli, – ce Récit immémorial dans lequel les uns et les autres prétendent apparaître au moins comme *figurants*. Au cinéma aussi, il y a des gens qui sont contents d'un emploi modeste, d'un rôle muet, paraissant en profil perdu dans une grande scène. Ils pourront dire *j'étais là*. Et je survivrai dans la mémoire des gens tant que la pellicule du film subsistera.

Mythistoire: le grec moderne appelle, me dit-on, l'historiographie, μυθιστορία. Mvthistoire: ce serait un façon de nommer mon objet et d'identifier un renversement copernicien à ma façon, les représentations “subjectives” de l'Histoire (au milieu de toutes les “histoires” que les gens se racontent), posées comme étude préalable à l'improbable⁴ (idiographique et non nomothétique) narration historique objective et englobante. *L'Institution imaginaire de l'histoire*, si on veut.

Je pourrais dire, avec pas mal d'auto-ironie évidemment, au début de mon bouquin, que je lance, sinon une discipline nouvelle, du moins, que j'ouvre un secteur neuf, non répertorié, de l'historiographie: l'histoire des manières qu'ont eu les hommes de donner du sens à l'histoire et de s'instituer/se fantasmer comme sujets de/dans l'histoire en donnant ainsi un sens transcendant à leur(s) vie(s), cette vie individuelle dont l'Histoire avec sa grande hache effacera la trace, *Love's labours lost*.....

CE QUE JE NE FERAIS PAS. Ce ne serait pas de l'histoire des idées ou des idéologies, ni de l'histoire des historiens,⁵ sauf par raccroc et par

4. L'improbable, ce qui ne se soumet pas à preuve, c'est à dire *ce qui est* – Yves Bonnefoy, dans l'essai qui porte ce titre.

5. Je pense pourtant à ce qu'a accompli C. Carbonnel, *Histoire et historiens* (1976): lire 2 000 études d'historiographie, publiés de 1865 à 1885, c'est bien autre chose que d'étudier les théories des «grands historiens»; son travail aboutit à rejeter les conclusions qu'on peut tirer des seuls textes prestigieux. Ce serait tout de même l'histoire, un peu et dans certains chapitres, des historiens, faussaires bénévoles, au

occasion, mais cela développerait un questionnement propre et qui n'a guère été abordé en pleine conscience de sa *singularité* et de son potentiel problématologique, déconstructeur des histoires globales, objectivistes, savantes et univoques. L'étude de l'histoire telle qu'elle a été vécue par des gens qui s'efforçaient d'y déchiffrer du sens et de s'y déchiffrer un rôle à tenir, une conduite à tenir. Voir plus loin la façon dont je généralise les idées sur les «mythes» d'un Georges Sorel et de quelques autres. L'histoire a été faite par des gens qui avaient reçu ou bricolé pour eux-mêmes une herméneutique censée testable *en continu* et comme on dit de nos jours, *en temps réel*, et qui suivaient des voies particulières de déchiffrements de l'histoire en cours.

Ce ne serait pas une contribution aux philosophies du sujet, par une prise de positions pour les herméneutiques, pas de l'individualisme méthodologique etc.

Il faut partir, je crois, du cas de base du rapport entre construction du moi moderne et (perception de l') histoire: celui de donner du sens à sa vie en trouvant un sens à l'histoire qui se fait. Et donc en se trouvant une raison, légitimée par elle, d'agir "ici-bas" dans son Sens, de pousser à sa roue. Un mandat. C'est ce qui fait dire aux historiens de la sécularisation (Karl Löwith, Eric Voegelin, J. Taubes, J. Talmon) que l'Histoire selon les modernes est un avatar sécularisé de l'eschatologie chrétienne et du messianisme. L'histoire censée connaissable, susceptible d'être enserrée dans la «toile d'araignée des concepts»⁶ et des explications, et l'identification du sens des choses à une *direction*, — intentionnalité, destinée, progrès, sens de l'histoire, prodromes de la révolution. Il faudrait partir donc, décidément, de cette histoire-19^e siècle, jugée aujourd'hui bien ringarde, cette histoire condorceto-hegelienne puis darwinomarxienne autour du *Klassenkampf* et, pour les darwiniens sociaux, du *Rassenkampf*.⁷ Le XIX^{ème} siècle fut diversement perçu par tous les

service de ceci et ça.

Cf Terras, Christian, dir. *Les faussaires de l'histoire*. Villeurbanne: Golias, 1999.

6. Dit Nietzsche.

7. Voir l'ouvrage fameux vers 1880 de ce titre de l'Autrichien W. Gumpłowicz.

intellectuels du temps comme le lieu d'une *révolution permanente*, d'une lutte finale entre le principe de l'avenir et celui du passé. J'ai centré mon bouquin sur *Le marxisme dans les Grands récits* là dessus. Émile Littré le formule expressément, dans le paradigme positiviste auquel il adhère (quoiqu'avec des réserves de plus en plus grandes quant à la «religion de l'humanité» édictée par Comte): «Ce qui fait que nous sommes en révolution, c'est le progrès des sciences positives détruisant peu à peu toutes les bases de la conception monothéistique du monde.»⁸

Le 20^{ème} siècle s'est caractérisé, écrit Philippe Ariès, par une «monstrueuse invasion de l'homme par l'histoire». C'est pourtant le 19^{ème}, par tous ses penseurs, qui a fait d'abord de l'histoire le tribunal sans appel du monde. (C'est pourquoi à l'occasion, je serais tenu de remonter dans la longue durée de la modernité en englobant le 19^e.) L'histoire avec ses «jugements» et ses «leçons», ses «enseignements», ses «lois», ses «nécessités», mais aussi ses «ruses» et ses «ironies» est devenue la pythie qui répondait plus ou moins limpidement à toutes les questions des hommes. Tôt dans le 19^{ème} siècle s'est formé un syntagme qui étend son ombre sur les entreprises totalitaires du 20^{ème}: «*science de l'histoire*».⁹ Quelque chose se cachait dans le cours de l'histoire: le dessein de la nature, la raison et ses «ruses», la destinée de l'humanité, le déterminisme économique; il appartenait à « la science » de découvrir cette trame, cette loi cachée qui en règle le cours.

Ainsi décidément, le plan du livre épouserait le parcours en trois horizons dont je parle ci-dessus. Les **3 horizons temporels** qui permettent de *se situer, se positionner* dans l'histoire et d'y trouver un rôle et une raison de vivre:

1. Garder et faire garder mémoire, transmettre, conserver et procurer aux vivants les savoirs, les pensées, les mots et les images des morts = tout Régis Debray médiologue est ici, qui a bien vu que *transmettre*

8. *Application de la philosophie sociale au gouvernement des sociétés*, Paris: Ladrance, 1850, 28.

9. D'abord chez Philippe Buchez.

est la grande, fondamentale, incertaine et problématique affaire humaine, ce qui fait que les humains sont humains, et qu'il y a un possible Récit de l'Humanité – au sens comtien si vous voulez!

Et ensuite commémorer, conserver, conjurer l'oubli, l'interdire même,¹⁰ se sacrifier, d'aventure, à humblement transmettre, tâche des professeurs, des instituteurs – mais alors que d'autres vont s'efforcer, eux, d'effacer les mauvais souvenirs (ces historiens qui étendent le manteau de Noé sur les crimes patriotiques enfouis et dont le cadavre pue; ou effacer par volontarisme activiste – par exemple, «on efface tout et on recommence», voir les variantes de ceci chez les derniers «révolutionnaires» altermondialistes qui voudraient qu'on ne revienne pas tout le temps à la catastrophe communiste et qu'on leur permette de recommencer.)

Ou encore, toujours dans l'ordre du moi construit sur et par le passé, fuir le présent sordide et l'avenir menaçant dans un passé perdu et idéalisé. Une bonne partie de la modernité, en art, en architecture, en littérature a consisté justement à ne se vouloir pas “absolument moderne” mais à faire vertu et esthétique de la nostalgie du jamais-plus, à consentir à avancer, certes, vers l'avenir, mais le regard embué dans le rétroviseur contemplant ce qui *s'éloigne et ne reviendra pas...*

Comme, en dépit de l'effort de *transmettre la mémoire* de la génération passée à la nouvelle, le devenir des sociétés marche à l'amnésie massive (ce qui ne se dit pas assez: c'est d'elle, l'amnésie, qu'il convient de partir et non de la mince portion de ce qui se transmet; les hommes vivent et meurent sans laisser de *trace* sur terre), comme tous les documents deviennent rapidement des monuments, opaques et de moins en moins visités, comme les choses écrites deviennent vite d'impénétrables hiéroglyphes, comme chaque décès, chaque jour, est un radical oubli non seulement de «misérables petits secrets» qu'on emporte dans la tombe mais de savoirs et d'expériences, le garder-mémoire et le *tri* qui s'opère obscurément du

10. Cf Augé, Marc. *Les formes de l'oubli*. Paris: Rivages, 2001.

peu qui est effectivement transmis, fait de cette transmission minimale quelque chose de tragique dans son apparence de négligente routine.

- On signalerait les rares cas attestés d'une volonté d'oubli, volonté ou désir d'être oublié de la postérité, serein bonheur de ne pas revenir tourmenter les vivants. Ainsi Donatien de Sade en son testament: «... comme je me flatte que mon souvenir s'effacera de la mémoire des hommes». Même ceci ne lui a pas été accordé!

2. Déchiffrer le présent en faisant le *tri*: le présent déchiffré est, avant tout, **réparti**, avec ses après-coups, ses survivances, ses *never more*, ses positionnements et sa topographie, ses «tendances» prétendues, ses «acquis», souvent censés «irréversibles» (ce qui n'est pas souvent le cas) et ses chemins de traverse et ses mauvaises pentes, ses *Sonderwegen*, ses mauvaises voies de traverse et ses «boules de neige», ses supposées vieilles taupes qui seraient souterrainement actives, ses prodromes supputés, ses “embryons” de choses émergentes – ses répartitions de rôles parmi les contemporains: ses réactionnaires qui freinent la roue du progrès et ses progressistes (aux positions qui ont été parfois, et même souvent, changeantes au cours du siècle, rien n'est jamais acquis...), – ses confirmations attendues et ses signes prémonitoires, ses coups de tonnerre dans des ciels rarement tout à fait sereins, ses imprévus et ses coups du sort, ses Blücher quand on attendait Grouchy, ses malencontres du réel^{Lacan}; ses démentis frontaux et cuisants qu'on peut toujours qualifier de «ruses de l'histoire» pour se revigorer et persister sur la route choisie, même si elle mène au précipice.

Du côté de ces événements du siècle que les experts et les sages n'ont pas vu venir, la disparition sans coup férir et du jour au lendemain de l'URSS et la transformation des ci-devant pays de l'Union en médiocres élèves du marché capitaliste collés en classe de rattrapage et la surprise exprimée en des dizaines d'ouvrages par lesdits spécialistes mériteraient quelques pages anthologiques.

3. Et troisième horizon, *espérer* en l'avenir et prétendre en connaître ou entrevoir le déroulement – «dans ses grandes lignes» comme on

disait de façon intrépide dans les brochures de la SFIO avant 1914. En attendre accomplissement de soi et *vindication* des siens, vengeance, justice, justification, élucidation, compensation, – et même si on ne doit pas entrer soi-même dans la Terre promise, mourir heureux en l’ayant entrevue.

– Ou au contraire, le *redouter*, cet avenir, inexorable et menaçant, n’en attendre rien de bon, l’*exorciser*. Faire quelque chose de désespéré et d’urgent pour en modifier le cours, pour en détourner le cours.

Par exemple aujourd’hui du côté des Grandes craintes (car les Temps des Grandes espérances sont derrière nous): Attendre la catastrophe écologique et climatérique irréversible et l’*exorciser* par l’exigence de l’application de l’Accord de Kyōtō, l’exigence de son respect intégral. La vision météorologique/écologique des choses est celle de petites causes et des grands effets ; il ne reste alors que le Principe de précaution^{Jonas} qui sauve.

Le parcours en trois parties que je suggère est celui du tryptique de Gauguin : Qui sommes-nous, d’où venons-nous, où allons-nous? Il ne s’agit pas de dire *ou bien, ou bien*, les humains articulent entre eux mémoire, déchiffrement et espérances, mais on peut classer certaines prépondérances.

Je voudrai sûrement m’appesantir sur ce qu’a été avec tous ses aveuglements et ses déconvenues, ses malencontreuses du devenir, la *justification* par le sens de l’histoire (par l’avenir fatal surtout), – Justification: ce mot de théologien devenu mot de sociologue boltanskien. Je pense qu’il faudrait travailler sur la *Justification a posteriori* par exemple de son engagement «de toujours» par le déroulement, bon ou mauvais, de l’histoire qui s’est passée *entretemps*; voir plus loin, l’exemple de la pacifiste et féministe Nelly Roussel vers 1920.¹¹ Justification têtue et non falsifiable d’une vie. «L’histoire m’a donné raison!»

11. Rapprocher *Justification & Légitimation, Legitimationskrisis*.

Il y aurait, on le sent bien, un côté *accablant* dans tout ceci. (Je n'aime pas beaucoup ce *ton* sans pouvoir en concevoir d'autre – et c'est peut-être ce qui me fait hésiter à écrire le livre comme une sorte de *thrène*). Le lecteur, frère humain vivant après tous ces gens engloutis dans le 20^e siècle, serait partagé entre l'accablement, l'attendrissement et l'admiration occasionnels et l'exaspération fréquente devant les sophismes et la mauvaise foi. Rien de stimulant à voir les gens marcher à l'aveuglette et à marche forcée dans la durée historique et biographique en croyant parfois disposer d'une carte et d'un itinéraire avec des bornes et des repères. Narrer les *voyages au bout de la nuit* des uns et des autres. Les voir se retrouver à la fin du parcours dans le fossé à compter leurs cloches aux pieds et leurs escarres. Comme Aragon, touchant, ou jobard et duplice, comme vous voudrez le (re-)lire, dans le poème final du *Roman inachevé*...

J'ai une petite idée ici pourquoi le «fasciste» et totalement anarcho-sceptique à l'égard des grandes idées, des grandes espérances et des grandes valeurs (et à l'égard des gens qui croient tenir le bon bout et être du bon côté) Louis-Ferdinand Céline a tant plu, dans des temps supposés historicistes pourtant – Y compris et surtout parmi les esprits militants et les gens de gauche.

✪ Il s'agirait aussi *a contrario* de voir comment le Moderne a longtemps conjuré par anticipation les concepts de complexité et d'imprévisibilité qui se trouvent vulgarisés aujourd'hui: «désordre», «turbulence», «hasard», «chaos», «catastrophe», – concepts dont le pathos nourrit justement le petit bonheur post-moderne – comment il a conjuré l'inconnaissable du devenir en s'en remettant à de chimériques Lois de l'histoire. Comment il a déchiffré le monde de l'immanence dans le langage de l'hétéronomie religieuse.

Somme toute, j'aurais affaire dans le livre que je projette de ne pas écrire aux seules *représentations* de l'histoire ... c'est à dire, en bonne partie, à l'art d'opposer des «imaginaires» au cours indéchiffrable, ou beaucoup trop déprimant, des choses.

Et de toute façon, les hommes modernes ont fait ces déchiffrements dérisoires dans une histoire qui, comme celle en «longue durée» des *Annales*, n'est pas à l'échelle humaine, où nul ne peut véritablement et sans une part de jobardise prétendre inscrire sa *destinée*.

Ceux qui sont morts au Chemin-des-Dames, au Vercors ou dans les Aurès, se font-ils bercer l'ectoplasme par les vers de Péguy, «Heureux ceux qui sont morts dans une juste guerre / Heureux les épis mûrs et les blés moissonnés...»? Cf. Les albums de Tardi et le révisionnisme nihiliste contemporain sur la Guerre de 1914-18, avec ses «morts pour l'exemple» et ses morts pour rien. Trois guerres franco-allemandes pour en arriver à être copains comme cochon et à trinquer tous les onze-novembre sur les tombes des pauvres cons qui se sont étripés sans même avoir eu au cœur la haine *officielle* d'antan?

◆ Cf. Georges Auclair, «Le double imaginaire de la modernité dans la vie quotidienne», *L'homme et la société*, N° 59-62, 1981, 181-196. Selon l'auteur, dans l'imaginaire de la modernité, dans la vie quotidienne même, se confrontent deux types d'imaginaires: *faustien* "où s'exprime de façon multiforme la volonté de l'homme de maîtriser la nature comme le fonctionnement de la société" et *franciscain* (en réaction contre le précédent), "lié au refus des contraintes de la rationalité et de l'efficacité, il rêve d'une réconciliation des hommes entre eux et avec la nature" (p. 181). Ces deux imaginaires se construiraient sur le fond de l'imaginaire *kafkaïen*, cet imaginaire-ci "désigne comme mystérieuse et oppressive la complexe rationalité des grandes organisations technobureaucratiques qui régentent désormais les sociétés". "Le faustianisme à l'œuvre dans l'imaginaire bureaucratique [kafkaïen] est celui de l'arbitrage d'un surmoi tyrannique et fantasque. Le franciscain ne peut y réagir que par le sentiment de l'impuissance accablée – ou la rébellion."

Peu importe le paradigme, et celui-ci ne me convainc pas outre mesure, mais il faudrait donner à voir en tout cas une *coexistence* de formes de l'imaginaire historique, hétérogènes et en tout temps en conflit les unes avec les autres.

Évidemment, les représentations prédominantes ou les plus typiques et plus répandues de l'histoire moderne ont elles-mêmes une histoire ou, du moins, elles montreraient probablement **une évolution en phases assez distinctes** au cours des deux siècles modernes. Voir tout le développement amorcé plus loin et surtout à la fin de ce cahier sur «notre» présent et sa «post-histoire» – et son 20^e siècle revu et corrigé comme *Trou noir*. Oui, on peut discerner une succession de représentations dominantes ou, plus exactement à mon sens, une succession de topographies mouvantes de positions possibles et de lignes de partage non moins changeantes.

Il importerait dans un tel livre de distinguer bien la carte et le terrain: à chaque époque il y a une histoire interrogée non parce que les contemporains la déchiffrent pareillement, mais parce qu'ils partagent des règles de déchiffrement possible et dissertent de données qui leur sont présentées comme importantes et incontournables. Ils partagent de même des antagonismes en quelque sorte établis. Régis Debray le dit bien (c'est ma définition de l'*hégémonie* aussi dans la théorie du discours social): le discours social opère comme une classe de philo de lycée, il a successivement ses sujets obligatoires et indiscutés de dissertation, existentialistes en 1950, marxiste en 1960, droit-de-l'hommistes en 1990 et les bons élèves de terminale que sont les intellectuels génériques se disputent et débattent avec feu sans voir qu'ils acceptent l'essentiel ... c'est à dire ce que l'autorité du prof de philo parachuté dans leur sous-préfecture leur a désigné comme digne d'exister philosophiquement ... et dont le monde extérieur se fout comme d'une guigne):

Il n'est pas besoin d'épouser les mêmes idées pour respirer le même air. Il suffit qu'on s'accorde à tenir ceci ou bien cela pour réel: ce qui est digne d'être débattu. Par ce choix préalable aussi spontané qu'inconscient s'opère l'essentiel, qui est le partage entre le décisif et l'accessoire.¹²

Le discours social, avais-je théorisé jadis, a le «monopole de la représentation de la réalité», cette représentation de la réalité qui

12. *L'Emprise*, 82.

contribue à *faire* la réalité et l'histoire. C'est justement parce que c'est affaire de «monopole» que le discours social d'une époque semble *adéquat* comme reflet du réel puisque «tout le monde» voit le réel et le moment historique à travers lui plus ou moins de la même façon, parce que les litiges s'appuient sur des *lieux communs*.¹³

Une hégémonie telle que je la définis suppose d'ailleurs et comprend une périphérie de contre-discours diversement dissidents – ce qui ne veut pas dire fatalement en rupture cognitive franche. Même ces dissidences demeurent dans la mouvance de l'hégémonie. Tout groupe idéologique-militant dissident dispose d'une sorte de *palladium*, d'un talisman qui le rend invulnérable aux «vérités» dominantes ou aux vérités qui ont cours ailleurs. Cependant, l'hégémonie pèse encore sur sa logique. Non seulement parce qu'il n'est pas aussi imperméable qu'il se flatte d'être, mais aussi parce que l'hégémonie possède un pouvoir d'agglomération, une force de gravité énorme qui produit à sa périphérie un éclatement groupusculaire, un fractionnement fatal.

Ces réflexions: À rapprocher de l'*Ungleichzeitigkeit* blochien... Cette notion d'*Ungleichzeitigkeit* vient d'*Erbschaft dieser Zeit* et s'applique à ce qu'Ernst Bloch percevait d'«anachronique», de pulsion pré-capitaliste dans les idéologies et les attitudes mentales des Nazis: «Tous ne sont pas présents dans le même temps présent. Ils n'y sont qu'extérieurement (...) Ils portent avec eux un passé qui s'imisce (...) Des temps plus anciens que ceux d'aujourd'hui continuent à vivre dans des couches plus anciennes...»

Me souvenir en racontant cette histoire des représentations de l'histoire de la règle heuristique classique: je devrais travailler avec une volonté toujours aux aguets de «s'interdire même les derniers vestiges de candeur à l'égard des habitudes et des tendances de

13. Une phrase qui a de la portée et qui sert d'exergue au Manifeste de la chaire James McGill d'étude du discours social que j'occupe: «À bien réfléchir, ce ne sont pas les individus qui pensent, ce sont les sociétés: ce ne sont pas les hommes qui inventent, ce sont les siècles.» Louis Blanc, *Questions d'aujourd'hui et de demain*, V, 400.

l'esprit de l'époque», comme Adorno et Horkheimer le posent en principe éthique et heuristique dans leur *Dialectique de la raison*.

- Signaler quelque part un livre devenu une sorte de classique (non traduit en français, comme de règle¹⁴) et assez près de ce que je veux faire ou du moins connexe dans la mesure où il envisage toutes les manières possibles d'être, pour les modernes, dans le présent mais avec un pied dans le passé, manière architecturale, nostalgique, kitsch, généalogique, mémorielle-individuelle etc. : David Lowenthal, *The Past is a Foreign Country*. Cambridge: Cambridge UP, 1985.

☞ Histoire en cours, histoire accomplie et raison contrefactuelle

Faudrait rappeler préalablement – et un peu longuement s'il le faut – ce truc bête comme chou, essentiel et insondable tant il y a à creuser philosophiquement (comme politiquement) cette *différence*: que ce qui distingue les hommes d'autrefois, les hommes du siècle passé des tard-venus que nous sommes, est QU'ILS NE CONNAISSAIENT PAS LA SUITE DES ÉVÉNEMENTS et que nous la connaissons et ce que nous croyons être le dénouement aussi, WELTGESCHICHTE étant finalement le tribunal sans appel du monde, WELTGERICHT. (L'histoire du moins, admettons-le, ne repasse pas les plats.) Or, c'est nous qui, fatalement, nous trompons sur les humains passés et sur la portée et l'intelligibilité de ce qu'ils faisaient et croyaient vouloir faire – car *nous* croyons cette histoire du siècle entièrement narrée linéairement et de chapitre en chapitre avec son dénouement et nous croyons ce dénouement fukuyamien d'arrêt sur image markéto-démocratique avoir été rétrospectivement fatals «dans leurs grandes lignes».

Or non, les nazis, par exemple, pouvaient l'emporter, ils pouvaient gagner – et ça, nous hésitons à en croire la possibilité possible car

14. La règle générale est qu'un livre de valeur et de portée, paru en anglais ou allemand met en moyenne 40 ans à se faire traduire en français.

nous ne pouvons simplement pas *l'imaginer*.¹⁵ C'est ce qu'on peut nommer la *fallacie a posteriori*, qui suggère à tort que ce qui s'est effectivement passé (que les Alliés et non l'Axe aient gagné la Deuxième Guerre mondiale) était **donc** hautement probable ou même était donc à peu près fatal et qu'on peut écarter les autres «scénarios» ou ne les tenir que pour des chimères. C'est que, justement, ce qui plaide en faveur de ce sophisme, c'est une affaire non de logique probabiliste, mais d'*imagination*, ou plutôt de blocage imaginatif. Je ne peux simplement pas imaginer un monde possible où Hitler aurait contraint les Alliés à la capitulation, encore moins un tel monde qui aurait été *le mien*, et le tenant pour impensable, ce qu'il est à coup sûr pour moi aujourd'hui, je le tiens pour rétroactivement impossible. Voici pourtant une grosse faute de logique!

L'historien américain Martin Malia dans sa *Soviet Tragedy* admet parfaitement et creuse le fait que c'est en termes d'*alternatives ouvertes* d'action que les acteurs de l'histoire ont opéré leurs choix et que l'historien sagace doit restituer avec des contrefactuels la part

15. Appliqué à des événements historiques, le contrefactuel-passé est fréquent mais toujours susceptible de provoquer des réactions hostiles, énervées ou ricanantes. Si la fuite de Varennes avait réussi? Si Napoléon avait gagné à Waterloo? Si les Nazis avaient gagné la guerre? Si John F. Kennedy avait survécu à l'attentat de Dallas? Que peut-on tirer de cette prémisse contrefactuelle et de l'inférence qui suit, qui soit intéressant et pertinent au monde réel où Napoléon a été vaincu et Hitler aussi? Il se fait que les historiens se sont mis à creuser les raisonnements contrefactuels. J'en traite dans mon livre *Dialogues de sourds*. «What if Charles I had avoided civil war? ... What if Home Rule had been enacted in 1912?» Tout raisonnement variationnel sur le passé relève d'un statut ambigu entre le significatif, le «profond» et l'aberrant. En fait, aucun historien même le plus sérieux ne peut éviter d'esquisser au passage un «Que se serait-il passé si...», mais simplement, s'il est justement sérieux, il ne s'appesantit pas, il revient aux faits ; il ne développe pas tout du long et ne va pas jusqu'au bout du contrefactuel ... parce que justement il n'y a pas de bout. *À tout moment*, l'histoire bifurque et seule une possibilité s'actualise. La balle de Lee H. Oswald touche mortellement le Président des États-Unis alors qu'elle aurait pu le rater ou l'atteindre mais pas grièvement. Dans un moment x-1, antérieur d'une seconde, le fait que John F. Kennedy, ayant bougé de quelques centimètres, ne soit pas mortellement atteint était une «réelle possibilité» comme dit le langage ordinaire – qui ne croit pas si bien dire. «If possibilities are real, what follows? Lots of things. But if we use possible worlds to explain the nature of possibility, does the reality of possibilities mean that possible worlds must be real? Some argue for a «yes» answer».

d'incertitude des agents, incertitude qui n'est plus la nôtre, mais qui fait pourtant *partie de l'histoire* qu'il narre. C'est, disais-je, bête à rappeler mais tout est pourtant ici, qu'il faut non pas seulement de la rigueur et de la méthode, mais du talent, un talent spécial et proprement littéraire à l'historien pour faire sentir à tout moment dans sa narration: l'histoire a été vécue, conjecturée et agie par des gens qui ne connaissaient pas, et pour cause, la suite ni la fin, pour qui cette suite n'existait pas sous forme de nécessité virtuelle et qui ne voyaient pas venir des tas de choses que nous savons *irrévocablement*, non moins pour cause – y compris des événements et des situations dont il faut comprendre qu'ils étaient *totalelement impensables* pour eux plus encore qu'imprévisibles, alors qu'ils nous paraissent, par illusion rétroactive, s'enchaîner impitoyablement et logiquement.

[✎] Cependant, Martin Malia¹⁶ refuse en conclusion de son grand ouvrage auquel je viens de faire allusion sur *la Tragédie soviétique* d'envisager un instant un contrefactuel cher à la gauche radicale, qui est que l'URSS post-brejnévienne, gorbatchévienne, *aurait pu* se réformer peu à peu en une société à visage humain, productiviste, dynamique et démocratique. Il le refuse parce que toutes les données historiques, à son sentiment, vont résolument en sens contraire et qu'il tient ce contrefactuel-conjectural pour *chimérique*. Pour lui, c'est un sophisme usé et recyclé de l'extrême gauche activiste et dénégatrice: «On entend de nouveau soupirer après les chemins qui n'ont pas été pris de la NEP jusqu'à nos jours. La dernière version de cette nostalgie, c'est que l'effondrement soviétique est dû à une série d'accidents et d'erreurs dans les dernières années du régime, qu'il est un événement contingent qui aurait donc pu être évité».¹⁷ Mais répliquera-t-on ce n'est pas parce que quelque chose ne s'est pas produit qu'il faut en déduire que

16. *The Soviet Tragedy. A History of Socialism in Russia*. New York: Free Press, Toronto: Maxwell Macmillan, 1994. • La tragédie soviétique. Histoire du socialisme en Russie 1917-1991. Paris: Seuil, 1995, 126.

17. Ibid., 600.

c'était impossible. En logique abstraite, c'est juste. Quoique ce soit un peu bizarre, admettons-le, dans la bouche d'un marxiste, si l'histoire est le tribunal du monde. Martin Malia tient en fait le système soviétique dont hérita Gorbatchev comme devenu depuis longtemps irrémédiablement vermoûlu et irréformable, engagé dans un cours catastrophique sous tous les points de vue, la crise finale pouvant être conjurée quelque temps encore et ne devant certes pas se produire nécessairement, il va mieux en le disant, selon le scénario rapide et relativement pacifique de 1989-1991. Il tient aussi, plus essentiellement, *l'idéocratie* soviétique comme la tentative volontariste de réaliser un but chimérique, la terreur de masse stalinienne n'ayant été qu'une des manières de conjurer l'absurdité concrète du projet planiste-collectiviste en muant la Construction du socialisme en une industrialisation à marche forcée d'un pays arriéré, "Grande politique" servant fort logiquement à justifier tous les moyens totalitaires mobilisés.]

Mark Mazower de son côté, dans son excellent *Dark Continent*, montre bien que les Nazis et les fascistes ont incarné une des *logiques fortes* de la modernité européenne dont le recul décisif, la défaite et l'élimination apparemment irrévocable avec les Trente Glorieuses était peu probable à priori. Et donc, c'est bête à dire, que ceux qui se sont battus à mort contre eux pouvaient perdre et le savaient beaucoup mieux que nous ne le comprendrons *jamais!*

La dissolution rapide et sans coup férir de l'URSS en 1991, rappelais-je ci-dessus, est de tous les *scenarii* envisageables le plus improbable, ce qu'admet aussi Mazower. ...Mais elle s'est produite – ce qui n'est pas peu... Que rien n'est acquis aujourd'hui fait que rien n'était dit ni joué à aucun moment, ni hier ni jadis.¹⁸

★ **Le 20^e siècle: deux ou trois choses que je sais de lui** – à titre de préalable.

18. Mazower, Mark. *Dark Continent*. ♦ *Le continent des ténèbres. Une histoire de l'Europe au 20^e siècle*. Bruxelles: Complexe et Paris: IHTP, 2005.

Une formulette pour le 20^e : impérialisme + guerres + totalitarismes + génocides + progrès technique asymptotique + mondialisation économique (et non moins culturelle) + progrès incertains du désenchantement.

Le siècle et la Guerre de 1914. Il en est tout entier issu. Ou cette guerre du moins a tout précipité, tout catalysé pour le pire¹⁹. La terrible coupure de la Première Guerre mondiale, rupture tant économique, politique et sociale que “spirituelle” c’est à dire dans l’ordre des valeurs, la «brutalisation de l’Occident» déterminée par la Grande Guerre impérialiste et sa fuite en avant dans la barbarie, dans l’inhumain, comme l’analyse George L. Mosse, tel est l’événement qui interdit de déchiffrer quoi que ce soit d’avant 1914 comme préalable causal suffisant à quoi que ce soit qui est venu après – sauf à faire avec Hannah Arendt de l’impérialisme et de ses conflits l’élément principal des *Origins of Totalitarianism*.

Une histoire-digest du 20^e siècle, c’est devenu UNE SUITE DE NOMS. Des toponymes notamment: Verdun, le Chemin-des-Dames, Guernica, la Kolyma, les îles Solovki, Auschwitz, Treblinka, Dresde, Hiroshima, Nagasaki, Srbrenića, le Biafra, Phnom-Penh, Kigali.... c’est à dire au bout du compte des noms de charniers. Tchernobyl, Bhopal, la Mer d’Aral, l’Alaska de l’Exxon-Valdez, ajouteront d’autres...

Ce sont aussi les mots nouveaux pour le dire : *Guerres mondiales*, *Totalitarisme*, *Impérialisme* (je viens de le dire, et on l’oublie un peu, c’est lui, le concept primordial que Hannah Arendt assigne comme

19. Je pense en effet avec Zeev Sternhell (et j’ai contribué à le montrer dans mon *1889*) que la chose qui sera un jour nommée fascisme, distincte radicalement des droites légitimistes, orléanistes et bonapartistes, émerge tout armée dans les années 1880. Mais cette périodisation (et d’autres raisons en nombre permettent de poser que le 20^e siècle intellectuel et moral naît par des ruptures marquées en ces années-là) n’exclut pas du tout de faire de la Guerre la *catalyseur* qui seul permettra à cette logique idéologique nouvelle de «passer à l’acte».

l'élément central des *Origins of Totalitarianism*²⁰), *Fascismes, Génocides, Mal radical*,²¹ *Banalité du mal, Écocide* etc.

Ainsi, il faudrait interroger les paradigmes et les idéaltypes pour penser le 20^e siècle: Le court 20^e siècle^{Hobsbawm},²² la Brutalisation de l'Occident^{Mosse},²³ les Totalitarismes, les Religions séculières, les *Politische Religionen*.²⁴

◆ Un concept hante en effet la pensée historique et politique du XX^{ème} siècle, le concept de «religion séculière» ou «religion politique».²⁵ *Ein Gespenst geht um*: il s'agit en effet d'une sorte de spectre conceptuel qui vient hanter presque toutes les grandes théories politiques et historiques sans jamais tout à fait prendre corps comme une notion stable, acceptée et partagée communément par l'ensemble des chercheurs. Je me propose dans mon prochain livre en cours de rédaction (en 2007) de dresser l'historique et de faire l'analyse critique de la caractérisation des Grands récits de l'histoire et des militantismes de masse des XIX^{ème} et

20. Arendt, Hannah. *La nature du totalitarisme*, trad. M.-I. Brudny de Launay. Paris: Payot, 1990. [traduit de *Understanding and Politics, On the Nature of Totalitarianism*]. – Arendt, Hannah. *Les origines du totalitarisme. Eichmann à Jérusalem*. Paris: Gallimard, 2002. [trad. américain, nouv. édit. sous la dir. de Pierre Bouretz].

21. Celui-ci est dans Kant.

22. Hobsbawm, Eric. *Age of Extremes. The Short Twentieth Century, 1914-1991*. London: Michael Joseph, 1994. ◆ *L'âge des extrêmes*. Paris: Bruxelles: Complexe, 1999.

23. Mosse, George L. *Fallen Soldiers: Reshaping the Memory of the World Wars*. Oxford: Oxford UP, 1990. ◆ *De la Grande guerre au totalitarisme*. Paris: Hachette littératures, 1999.

24. Le premier en date étant: Voegelin, Eric. *Die politischen Religionen*. Wien: Bermann-Fischer, 1938. ◆ München, 1993, éd. Peter J. Opitz avec un «Nachwort» important. ◆ *Les religions politiques*. Paris: Cerf, 1994.

25. Les deux expressions se rencontrent en concurrence ainsi que celles – comportant jugement de valeur et péjoration immédiate – de pseudo-religions, *Ersatzreligion*. Je privilégie dans mon titre «religions séculières» parce que l'adjectif est de portée plus large que «politique» et forme en soi avec le substantif un oxymoron problématique.

XX^{ème} siècles — au premier chef du socialisme, mais aussi des idéologies *totalitaires* fascistes et nazie et des nationalismes modernes — comme de «religions politiques», apparues au cours du XIX^{ème} siècle et «passées à l'acte» au siècle suivant. C'est par centaines que se comptent les ouvrages qui mettent de l'avant ces notions de *Political Religion*, *politische Religion*, *religions séculières* ou *religions politiques*... Je mets dans ce projet de recherche un enjeu heuristique et méthodologique touchant à la *nature* et au bon usage des concepts et des idéaltypes historiques et à la rationalité des polémiques interminables qui les accompagnent.

L'historique que j'entreprends dans le livre dont je parle n'est pas séparable des grands paradigmes évolutionnistes portant sur la «logique» propre alléguée de la civilisation occidentale et sur la genèse de la modernité qui travaillent tous des conceptions divergentes de la *sécularisation* et de la *dédivinisation*. En domaine francophone, on aurait à revenir par exemple sur la synthèse de Marcel Gauchet, *Le désenchantement du monde*, histoire des «métamorphoses du divin» du christianisme à «l'Âge des idéologies» et à confronter ses conclusions avec les thèses toute contraires d'un Régis Debray avec son équation LE POLITIQUE = LE RELIGIEUX, à l'horizon du paradigme retapé de la *Religio perennis*, de la pérennité trans-historique du fait religieux et d'une anthropologie de l'«incomplétude» humaine.

Cette histoire d'un concept dont on voit d'emblée qu'il est avant tout à *géométrie variable* sera une histoire longue si on veut la saisir dans sa genèse et sa continuité. Elle devra aller des penseurs catholiques, conservateurs et libéraux de la Restauration et de la Deuxième République face à ces nouvelles sectes humanitaires dont les «rêveries millénaristes» se muaient en «cauchemars sociaux» en s'emparant de masses misérables et hostiles à l'ordre établi, aux Eric Voegelin, Karl Löwith, Jules Monnerot, Raymond Aron, Jacob L. Talmon de nos avant- et après-guerre, à Marcel Gauchet et à Régis Debray dans notre modernité tardive en passant par *tous* les sociologues du tournant du

XX^{ème} siècle, Max Weber, Vilfredo Pareto, Émile Durkheim, Roberto Michels, Georg Simmel, Gustave Le Bon et plusieurs autres.²⁶

Et les polémiques interminables et largement sophistiquées ou agrémentées de plein de contresens voulus qui accompagnent ces grands concepts adoptés par les uns et rejetés avec feu par d'autres, – la “Banalité du mal” non moins que les autres formules et explications proposées par H. Arendt ayant choqué par exemple ici et là.

Signaler aussi le conflit inhérent entre ces concepts idéaltypiques et les mémoires des groupes identitaires et militants.

Passer en revue les grands livres de synthèses historiographiques. Eric Hobsbawm certes, quoiqu'unilatéral et soucieux de ne pas réviser de vieux engagements en faisant l'impasse sur certains faits. Mais je signalerais, en plus profond, plus nouveau, déjà évoqué ci-dessus: Mark Mazower, *Dark Continent. ♦ Le continent des ténèbres. Une histoire de l'Europe au 20^e siècle*. Bruxelles: Complexe et Paris: IHTP, 2005.

Domenico Losurdo aussi ne manque pas de bons raisonnements et arguments.

■ L'histoire du siècle est ramenée, par un amer écrivain tchèque, à son pur non-sens. Une succession chronologique stochastique d'horreurs réduite à un non-sens idiographique sans queue ni tête: on doit lire le terrible petit livre, tout à fait rigoureux dans le détail érudit, de Patrik Ourednik, *Europeana. Une brève histoire du XX^{ème} siècle*.²⁷

■ Enfin, il faudra dire ceci: cette histoire du siècle passé, toujours à la limite du non-sens, c'est encore les choses vues de l'Occident, d'un

26. Tous, à l'exception de Durkheim mais incluant Weber, plus que réservés à l'égard de la démocratie.

27. Traduit du tchèque. Paris: Allia, 2004.

Occident ou tout n'est pas ou ne semble pas encore perdu. Vus d'Afrique, *Out of Africa*, les massacres et les guerres de Somalie, du Rwanda, du Congo, du Libéria, de la Sierra Leone sont plus radicalement encore hors du sens. Dans *le moins irrationnel* des cas, celui des banditismes organisés pour contrôler des ressources naturelles, l'être humain n'y a plus aucune valeur, mais le diamant, le pétrole en ont encore. Encore que ceci, cette rationalité subsistante n'explique guère le Rwanda, l'Ituri ni le Liberia où il n'y a réellement rien à ramasser pour les pillards. L'enfant-soldat et tortionnaire, les fillettes esclaves sexuelles, les mutilations-divertissements publics. + le SIDA et la pénurie croissante. Une sorte de suicide continental qui se déroule depuis un demi-siècle et se soustrait à quelque chose nommé *une histoire* qui suppose des agents, des intérêts rationnels fussent-ils cruels et des scenarii possibles. Pas ce chaos de férocité dépourvu de ce sens minimal, fût-il cynique et scélérat, qui permet d'écrire de l'histoire en Occident depuis Hérodote et Thucydide.

Il s'écrit encore des romans là bas, notons-le – voir ceux de Kourouma.

Ce ne sont que les Occidentaux – chers à Auguste Comte²⁸ – qui ont cru depuis deux siècles, que l'histoire avait, en dépit des crimes des puissants et des résistances des méchants et des repus et en dépit des stagnations, arrêts et reculs occasionnels, un sens/direction – qu'elle n'est pas un cauchemar dont on ne se réveille pas. Pour l'intellectuel africain, on n'a même plus le temps de s'attarder à philosopher sur des charniers. Quant au sanglot de l'homme blanc, cette culpabilité ci-devant coloniale n'a plus guère de pertinence.

Illustrer ceci par l'histoire d'Haïti, si on consentait à l'écrire toute nue et sans correctifs explicatifs fallacieux: une histoire pleine de bruit et de fureur paranoïaque, du roi Christophe à Faustin I^{er} Soulouque, à François Duvalier et son Bébé Doc de fils, une succession de tyrannies ubuesques ne signifiant rien et ne

28. C'est lui qui donne un sens à ce mot et la revue des positivistes se nommait *Revue occidentale*.

débouchant jamais sur rien que sur des “Titid” débauchés, phraseurs, incompetents et corrompus. Aujourd’hui, Haïti déforestée, surpeuplée, livrée à l’anarchie, ravagée par le SIDA est à genou, et le seul espoir restant pour chacun individuellement est de fuir à temps.

SHOAH – L’événement le plus monstrueux du XX^{ème} siècle, la Shoah (ce terme que Claude Lanzmann a fait connaître et qui est devenu le plus fréquent pour désigner le crime) est devenu à la fois le phénomène emblématique d’un fait historique dont la mémoire est mondialisée, le sujet d’innombrables mémoriaux et monuments de par le monde, le point de référence des concepts de crime contre l’humanité, la base d’une jurisprudence pour les autres crimes génocidaires, la référence identitaire de nombreux Juifs de par le monde, dont à coup sûr les Juifs américains sécularisés (voir ici le livre de Novick et celui de Woocher²⁹), il est devenu le point de départ de toute une réflexion sur l’interdiction d’oubli et la transmission générationnelle, l’objet inépuisable d’innombrables essais philosophiques, études sur son interprétation, sa raison-déraison historiques, dénonçant les négationnistes et s’interrogeant sur les modes d’instrumentalisation de cette mémoire douloureuse qui n’échappe pas à la conjoncture intellectuelle. La Shoah devrait être à la fois, dans son instrumentalisation (rituels, commémorations officielles, utilisation politique diverse) et sa portée critique, au centre de la réflexion....

Pour moi, parlant de la Shoah comme *événement* historique, le fait qu’elle est dite par quelques bons esprits «irreprésentable, indicible, inexplicable, ininterprétable» me choque, cette intimation de censure numineuse, de tabou (le mot est techniquement approprié) me choque. Je trouve inexplicable qu’on trouve bon de dire quelque chose d’historique inexplicable sans percevoir le danger immédiat que comporte cet interdit et son absurdité.

29. *The Holocaust in American Life*. Boston: Houghton Mifflin, 1999. *L’Holocauste dans la vie américaine*. Paris: Gallimard, 2001. Voir aussi Jonathan Woocher, *Sacred Survival: The Civil Religion of American Jews*.

⊗ Il est vrai que la dégradation continue et inévitable à partir du moment où la Shoah devient l'allégorie du Mal radical, de la représentation publique-doxique de la Shoah aboutit à l'immonde (ou simplement radicalement imbécile) *La vita é bella*.³⁰ En effet, la Shoah est en passe de devenir la figure par excellence du 20^e siècle-**Barbarie**, et elle opère comme un souvenir-écran – parce que décrétée impensable et offusquant, ne se pouvant pascaliennement regarder en face, ni tout ce qu'il y a derrière et à côté. Je ne dis pas ceci du fait des historiens, qui ont fait en fin de compte leur travail avec rigueur, mais dans la doxa.³¹ Les crimes nazis ont techniquement été *pensés* par leurs perpétrateurs. C'est un avantage qu'ils ont sur les "indicibilistes".

The Origins of Totalitarianism de Hannah Arendt en 1951 est expressément dans toute son ampleur une tentative de penser le plus précisément possible et en remontant haut dans la chaîne des causes toute l'origine, tout ce qui est à l'origine, notamment dans l'impérialisme européen, de la Shoah.

LE SIÈCLE DES IDÉOLOGIES. Ainsi va-t-on, pourrait-on dire, du siècle-charnière, le 19^e, qui les a conçues, au siècle-charniers^{Muray} qui les a testées.³² Qui fut aussi, *ipso facto*, le Siècle des Idéologies^{Faye}.³³ Mais ce siècle, notons-le, n'a à peu près rien inventé dans l'ordre des Grandes idées et des programmes politiques: il a utilisé et mis en pratique des idéologies toutes conçues, élaborées et développées, clé

30. Il y a peut-être une Imbécillité radicale comme il y a le Mal radical chez Kant!

31. Cf. Bensoussan, Georges. *Auschwitz en héritage ? D'un bon usage de la mémoire*. Suivi de *Brève histoire de la destruction des Juifs d'Europe*. Paris: Mille et une nuits, 1998.

32. «Siècle charnière, puis siècle charnier», dit Muray et tout est dit: c'est un calembour exaspérant, mais c'est une grande idée.

33. Cf. Conquest, Robert. *Reflections on a Ravaged Century*. New York: [...], 2000. Trad. *Le féroce XX^e siècle, réflexions sur les ravages des idéologies*. Paris: Éd. des Syrtes, 2001.

sur porte, au 19^e siècle. ≈ *His Master's Voice*, un message intergalactique décrypté et qui vous interpelle en sujet.³⁴

◆ Sur le thème du rôle des Grandes idéologies dans le malheur du siècle, Faye, Jean-Pierre. *Le siècle des idéologies*. Paris: Colin, 1996. & le livre de Bracher, Karl Dietrich. *Zeit der Ideologien: eine Geschichte politischen Denkens im 20. Jh.* Stuttgart: Deutsche Verlagsanstalt, 1998. © 1982. ◆ *The Age of Ideologies: A History of Political Thought in the 20th Century*. New York: St. Martin's Press, 1984.

Le 20^e siècle, comme le *passage à l'acte* du psychotique occidental.

Chez les historiens, un beau paradigme *d'Historikerstreiten*: je constate une polarisation dont le sens politique est évident entre une mise en accusation de toute la «chaîne de commandement» depuis l'initiateur allégué de toutes ces belles idées catastrophiques – et la dénégation têtue de responsabilité en amont. Ceux qui ont conçu une idéologie et l'ont propagée ne sont-ils pas responsables de ce qui s'est fait un jour en son et en leur nom? Dans la logique de l'enchaînement où A entraîne B qui entraîne C, seuls les *vrais* réactionnaires se sentent alors *conséquents*.

La topique de l'enchaînement sert à *construire un concept* dans l'histoire; les historiens qui font remonter le «totalitarisme» à certaines idées de Rousseau et certains projets politiques de Saint-Simon,³⁵ ne disent pas, en un raccourci polémique ultra-sommaire, Rousseau=Goulag, — mais l'idéaltype de «totalitarisme» (cf. Jacob L. Talmon), ainsi utilisé diachroniquement, prétend retracer de

34. Cf le roman de sf de Stanisław Lem de ce titre, *His Master's Voice*: le message extraterrestre décrypté par les USA et l'URSS.

35. P. Ex. Talmon, Jacob Leib. *The Origins of Totalitarian Democracy*. London: Secker & Warburg, 1952. Cf. Arieli, Yehoshua & Nathan Rotenstreich, dir. *Totalitarian Democracy and After. In Memory of Jacob Talmon*. London: Routledge, 2002. & Sternhell, Zeev, dir. *The Intellectual Revolt against Liberal democracy. International Conference in Memory of Jacob l. Talmon*. Jerusalem: Israel Academy of Sciences and Humanities, 1996.

proche en proche une origine et il *transfère le soupçon* à l'origine. Sans avoir à poser de causalité linéaire ni affirmer la fatalité mécanique des conséquences, l'enchaînement interdit les protestations d'innocence originelle, il construit une histoire malaisée qui ne saurait être ni innocente ni aléatoire, ni d'ailleurs imprévisible au sens fort, à aucune de ses étapes.

La logique des Grandes espérances utopiques, issue des Lumières, pose de façon aiguë le problème de la responsabilité idéologique indirecte parce que, plus qu'une autre, elle s'est présentée comme animée par une volonté bonne radicale qui, à ce titre, donnait tort au cours des choses au nom d'une «pensée du refus».³⁶ Karl Popper était pourtant loin d'être le premier à lier la pensée utopique et ses attraits avec la légitimation de la violence.³⁷ Si le bien absolu existe, tout est permis. «*I consider what I call Utopianism an attractive, and indeed an all too attractive theory; for I also consider it dangerous and pernicious: ... it leads to violence*», conclut Karl Popper et ce soupçon radical sur l'esprit d'utopie, autrefois propre à quelques libéraux sceptiques, se répand de nos jours. Il y a des idéologies qui produisent de la chasse aux sorcières, de la destruction d'hérétiques, du massacre de bouches inutiles, parce qu'elles disent, sans aucun besoin d'acrobaties exégétiques, que c'est cela qu'elles veulent, mais il y a aussi des doctrines qui disent d'abord vouloir le bien de l'humanité lequel ne saurait aller sans la punition des méchants, et les quatre familles idéologiques que j'ai recensées³⁸ prétendent au fond partir de ceci, contradictoirement — idéologies qui cependant, par une assez longue chaîne de conséquences, débouchent sur l'inhumain.³⁹

36. M. Wieviorka.

37. *Conjectures*, 359.

38. Dans *Dialogues de sourds. Traité de rhétorique antilogique*. Montréal: Discours social, 2006. Reparu en version définitive aux éditions Mille et une nuits / Fayard en 2008.

39. Je conclurais ceci: il est vrai que l'éthique qui juge des actes scélérats ne parvient pas à qualifier démonstrativement de scélérates les croyances venues du passé qui justifient ces actes et se les présente comme excellents — pas plus qu'elle ne parvient à les exonérer pleinement. La double aporie insurmontée que j'ai cherché à décrire dans mes *Dialogues de sourds* ruine le raisonnement éthique dans son principe. Il

Je propose en ce contexte un paradigme diachronique: l'idéologie n'est pas une chose ni une constante, c'est quelque chose qui n'existe historiquement que sous des *avatars* au sens fort de ce mot, des métamorphoses-persistances dont chaque transformation est imprévisible à l'étape antérieure. On n'a certes pas de court-circuit de l'enchaînement direct : /Édouard Drumont ♦ Auschwitz/, pas plus du reste que /Jules Guesde ♦ Gulag/. Un 1^{er} temps, ai-je suggéré ci-dessus, viennent les prophètes et les disciples, puis les militants et les idéologues d'appareils, puis les aparatchiki et les kapos – et les suiveurs. Ce serait le cadre de l'histoire idéologique avec trois personnels idéologiques successifs et 3 générations, chacun distordant la logique du précédent et ignorant celle du suivant.

Pour les sceptiques, les «modérés» et les adeptes (échaudés par l'histoire) du Principe de précaution, il y a ainsi les premiers qui préparent avec enthousiasme *et* aveuglement un monde tragique en concevant des doctrines de juste lutte ultime débouchant sur des pays de Cocagne, puis il y a ceux qui, dûment endoctrinés, résolus et convaincus, s'organisent et manipulent avec opportunisme (et dogmatisme) le Grand récit à eux livré, puis ceux qui prennent le pouvoir en s'en servant, qui passent à l'acte et — oh surprise! — sont, à leur façon, conséquents avec la doctrine, i.e. avec la mystique-devenue-politique, dont ils sont imprégnés et qu'ils ont traduite en logique pratique. C'est pour ceci qu'avec sa naïveté d'idéaliste pamphlétaire désabusé, le Péguy de *Notre Jeunesse* peut servir de cas d'école ...

Ces hommes de trois générations qui se succèdent ne se connaissent, ni ne se comprennent, ni ne se devinent. Or, il n'y a eu ce "Siècle des Idéologies" qu'en raison de cette **transmission à avatars**. Avec en tout temps, des quidams passifs qui ne voient pas venir (ou ne le souhaitent pas). C'est ma petite théorie de la Transmission, différente de celle de Régis Debray.

tourne en rond et me convainc que je suis réduit à une position *décisionniste* qui donne le précédent à mes convictions sur celles de ceux que je juge et qui m'oblige à prendre en mains le droit de condamner, du fait justement qu'il n'est pas d'arbitre qui me justifiera.

1. Le Temps des prophètes.⁴⁰
- Puis 2. Le temps des disciples et des hommes d'action.
3. Puis celui des Appareils et des pouvoirs.

Tous se transmettent une “vision” de l’histoire qui, sans qu’on ait à changer les paroles, change de fonction et d’application à chaque fois en dépit de vaines protestations de fidélité, d’orthodoxie. Vision qui reste la “même” tout en changeant radicalement de sens et de portée.

◆ Un peu ou même beaucoup ce que les Voltaire et autres encyclopédistes disaient du message des Évangiles : proclamé par le Christ, diffusé-réinterprété par l’apôtre des Gentils et repris routinièrement, papelardement et de plus en plus mensongèrement par l’Église pour asseoir son pouvoir obscurantiste et sa complicité avec les puissants de ce monde et pour se moquer des simples et exploiter les misérables.

C’est pour cela que les “purs” et les déçus du siècle XX ont tous naïvement cru, quand les choses ont tourné vraiment mal, que l’affaire urgente était de faire retour: *Retour à Marx* ^{Maximilien Rubel etc.} Remonter à la source supposée pure contre les “trahisons” des marxismes successifs. Absurdité de ces volontés d’authenticité avec leurs livres, parfaitement informés et minutieux du reste, comme le classique *Marx critique du marxisme* dudit Maximilien Rubel.

Rapprocher de la théorie du sujet-idéologue dégradé par l’histoire qu’il fait, dont il devient acteur après en avoir été le critique. Un beau film yougoslave de jadis, *Derviš i Smrt*. Sous le régime ottoman, un derviche défenseur des pauvres et des innocents reçoit, fort inopinément, du Sultan, le pouvoir de cadî, de juge local et ... il se tranforme – mais cela se fait peu à peu – en tyran, ressemblant de plus en plus au tyran corrompu qu’il a contribué à déboulonner. Le militant transfiguré, par l’histoire qu’il fait et le rôle qu’il assume, en aparatchik accablé, cruel et cynique, soumis aux Directives d’en

40. Bénichou, Paul. *Le temps des prophètes*. Paris: Gallimard, 1977.

haut. La censure yougoslave de jadis faisait semblant de ne pas trop bien comprendre et accordait le visa d'exploitation...

Ceux qui ont agi au 20^e siècle avec une grande Croyance dans l'histoire n'ont pas seulement été déçus par la manière dont les choses ont tourné, ce serait peu dire et après tout ce serait *Love's Labours Lost* ..., mais ils ont tous contribué activement à dégrader et déshonorer leur "idéal" (peut-être ont-ils vu cela et ont-ils rationalisé cette déchéance consentie).

Je repense à ce que Charles Péguy, l'idéaliste déçu, disait vers 1910 de l'Affaire Dreyfus et de la politique victoire des dreyfusards, *Tout commence en mystique et finit en politique*. Quoiqu'on pourrait critiquer sa critique et l'aveuglement de sa position de pamphlétaire solitaire, du genre *S'il n'en reste qu'un...* «Notre socialisme, notre socialisme antécédent, écrit-il, à peine ai-je besoin de le dire, n'était nullement antinational, nullement antinationaliste, il était exactement internationaliste etc.»

Le cas Péguy n'est qu'un cas de figure de l'autophagie des convictions historiques, d'où la niaise et tragique topique de la désolation sur le temps de vie si mal passé, de *Notre Jeunesse*, en effet, à Louis Aragon, dans «La valse des adieux» et ailleurs avouant sa vie «gâchée». On pourrait faire dans un sous-chapitre un panorama des gens qui sont venus dire dans de fort « beaux livres », à la suite et l'instar de Péguy, qu'ils se sont fait *entuber*. Explorer de diverses autres façons le cours des choses comme démenti et notamment le thème de la Trahison venue des siens. V. Le chapitre plus loin: L'HISTOIRE AVEC SA GRANDE HACHE.

☐ **Note.** Si j'ai dans mon livre sur *Le Marxisme* accordé beaucoup de place aux critiques de jadis du «marxisme orthodoxe», c'est, d'une part, que ces critiques ont effectivement été continues et obstinées (à cet égard, l'extrême gauche d'avant 1914 a fait preuve d'une saine résistance qui finira par se tarir), c'est d'autre part que cette critique, perspicace en son temps, écarte l'idée que toute évaluation du potentiel pervers de certaines doctrines serait

anachronique et reviendrait à un sophisme *ex post facto*. C'est tout le contraire, mais l'histoire et tout spécialement l'histoire des idées doit résister à l'universelle amnésie – amnésie surtout des voix critiques, agaçantes quand elles s'expriment et oubliées ensuite.

RÊVES ET CAUCHEMARS

Ce thème du rêve de quelques-uns qui deviendra un «cauchemar» en s'emparant du réel, de la fraternité qui guillotine, de l'idéologie émancipatrice qui devient inexorablement «totalitaire», qui *couvre* les massacres continus de misérables mués en «opposants» et sert d'alibi à ces massacres, c'est un des grands thèmes post-1989. Ça a été, bien avant, le thème-clé d'un Cioran (et de la mafia fascisto-roumaine avec Ionesco) dans les années 1950, Cioran qui faisait de l'esprit d'utopie la source de tous les maux du siècle.⁴¹ Et ce fut jadis, mais on a oublié, un grand thème de méditations sur la Révolution de 1789, des penseurs romantiques à Taine et Renan!

Charles Fourier lui-même, critique vigoureux des Lumières à qui il reprochait son intellectualisme, générateur abstrait de septembrisades et de massacres, s'exclamait: «Aujourd'hui, c'est pour l'honneur de la raison qu'on surpasse tous les massacres dont l'histoire ait transmis le souvenir. C'est pour la douce égalité, la tendre fraternité qu'on immole trois millions de victimes».⁴² C'est déjà, avec un peu d'avance, le chiffrage des «crimes de la Révolution».

■ Cf. Dans le genre *Chiffrage*: L'abbé Barruel est un des tout 1^{ers} chiffrageurs des crimes révolutionnaires, dénonçant «... ces hommes qui encore aujourd'hui se consolent de trois ou quatre cent mille assassinats, de ces millions de victimes que la guerre, la famine, la guillotine, les angoisses

41. Cioran, [Émile]. *Histoire et utopie*. Paris: Gallimard, [1960]. *Le mauvais démiurge*. Paris: Gallimard, 1969.

42. *Théorie des quatre mouvements et des destinées générales*. Paris: Librairie sociétaire, 1846. = Éd. Anthropos, 1966, I, 316.

révolutionnaires ont coûtées à la France (...), sous prétexte que toutes ces horreurs amèneront enfin un meilleur ordre des choses».⁴³

Le scandale des illusions généreuses qui alimentent le cauchemar du siècle et ses charniers, non moins que les bréviaires de la haine: ♦♦ *Le Passé d'une illusion*.⁴⁴ L'idée de Fr. Furet qui met en fureur à l'extrême-gauche que le nazisme, appliquant jusqu'au bout et avec conséquence une doctrine explicitement haineuse et meurtrière dans son principe et "sur papier" déjà, ne suscite pas, lui, s'il suscite l'horreur, de grand scandale historique et moral, tandis que le communisme et l'histoire atroce des régimes qui s'en sont réclamé, oui.

Ç'aura été, après *le Stupide 19^e siècle* satirisé par Léon Daudet, *L'atrocité 20^e siècle*, ... Ou pour prendre l'adjectif de Robert Conquest, *le Féroce 20^e siècle*...⁴⁵ Il y a aussi eu pourtant *le Grand 20^e siècle* que personne ne vante isolément parce qu'il est, et tant il est *offusqué* par l'autre: siècle de la théorie de la relativité, de la mécanique quantique, de la victoire sur la variole, sur la tuberculose, c'est le siècle des sciences sociales florissantes, de la sociologie à la linguistique, le siècle du cubisme, du surréalisme... Siècle surtout de l'expansion industrielle planétaire et d'une progression asymptotique de la production économique mondiale à travers les carnages et en parallèle à la croissance d'une asymptote démographique planétaire qui apparaîtra un jour comme l'essentiel insoluble.

Siècle de la démocratie non pas comme un idéaltype intemporel, mais comme le mouvement de devenir historique le plus continu et

43. Barruel, Abbé Augustin. *Mémoires pour servir à l'histoire du jacobinisme, ou: Les causes de la Révolution de France*. Hambourg: Fauche, 1803. 5 vol.

44. Furet, François. *Le passé d'une illusion. Essai sur l'idée communiste au XX^e siècle*. Paris: Laffont, 1995. Voir aussi : Furet, François et Ernst Nolte. *Fascisme et communisme*. Paris: Plon, 1998.

45. Conquest, Robert. *Reflections on a Ravaged Century*. ♦♦ *Le féroce XX^e siècle, réflexions sur les ravages des idéologies*. Paris: Éditions des Syrtes, 2001.

cumulatif, le mieux enchaîné et attesté de l'histoire des sociétés développées occidentales, sur trois siècles. Et le plus heureux dans son déroulement.

Siècle enfin de l'expansion de la parole et de l'image et de leur transmission, – de la presse sur rotative, du téléphone 1885, et du cinéma muet 1898 à la radio, la télé, l'internet...

☞ Et LA LITTÉRATURE dans tout ceci?

La littérature dite moderniste, en bloc et en détails, serait au fond un *reflet* esthétique fort adéquat d'une histoire-maëlstrom (je songe au petit conte de *Hans Pfall* d'Edgar Allan Poe). On pourrait donc retourner la logique du déterminisme *dit* marxiste de jadis : Le texte modern(ist)e a été un «*juste reflet*» d'une histoire pleine de bruit et de fureur et qui au bout du compte déçoit ses zéloteurs de tous bords et ne signifie rien. Si les œuvres de talent sont zigzagantes, obscures, ambiguës, anomiques, indécidables, inconclusives, c'est peut-être que le cours du monde historique l'est aussi! Si en effet, le sens de l'histoire se dérobe indéfiniment, s'il n'y a pas d'«énigme résolue» de l'éternelle misère et de l'éternel conflit des hommes, si progrès et dialectique de l'histoire sont des mots creux etc., alors le texte moderniste pourrait bien *refléter*, par son énigmatisme même, cette évolution déceptive et ce dénouement inconnaissable et toujours différé. Ce serait *du Lukàcs* déconstruit: l'histoire comme ce récit ironique de quêtes démoniques de valeurs authentiques menée par des héros problématiques (dont la position par rapport à la logique du monde est "exotopique" comme dit en son jargon la narratologie) dans une société dégradée, quête aboutissant à "l'échec intramondain", à la renonciation de la quête/conversion^{René Girard dans} *Mensonges romantiques et vérité romanesque* du héros = l'histoire a été vécue comme un roman!

☞ La «carrière» de Paul Nizan, de l'adhésion au P.C.F. en 1929 à la mort inutile en 1940, en passant par la démission déchirante du Parti après le Pacte Staline-von Ribbentrop (et avec, en épilogue, la diffamation posthume inlassable) ressemble plus à l'ironie d'une intrigue romanesque

moderniste des plus «pessimiste» qu'à l'épopée propagandiste à laquelle l'auteur de *La conspiration* n'a jamais complètement adhéré (tout en ayant été un parfait permanent sur le front culturel, restrictions mentales incluses).⁴⁶

Si la barbarie tempérée présente est l'énigme irrésolue de l'histoire, alors la «littérature du désespoir» et de la déchéance, tant dénoncée autrefois vertueusement par *Monde* et *Commune*,⁴⁷ est pertinente, homologue au cours du monde dans sa négativité, et le réalisme optimiste dogmatique, genre réalisme-socialiste, n'est qu'une position «éthique», dénégatrice et, à proprement parler, idéaliste.

❖ Quelle place donner aux grandes œuvres littéraires qui sont des interrogations sur l'homme plongé dans l'histoire et le sens qu'il y conjecture?: Musil, Thomas Mann, B. Brecht, Stefan Zweig, Isaak Babel', Boris Pil'niak. Tous à divers égards *victimes* éminentes de l'histoire dans laquelle ils se débattaient.

Guère de Français ici, n'était Céline, hélas, et Malraux tant soit peu ringardisé par les temps qui courent...⁴⁸

La littérature qui *survivra* quand le reste sera oublié, témoignera terriblement contre le siècle et ses crimes, particulièrement, je le pense, ceux commis au nom du bien. Varlam Chalamov, Aleksandr Soljenitsyne, Evgenija Guinzburg, Piotr Yakir, Nadejda Mandelshtam défileront à la barre quand les vaniteux sophistes qui

46. Un essayiste des années trente me semble avoir écrit à peu près ce que je signale ici, c'est Jean Grenier qui posait qu'il y avait un conflit *irréductible* «entre littérature pure et pensée révolutionnaire». Il a eu droit à une volée de bois vert. Georges Friedmann critique dans *Europe* ce passage de son *Essai sur l'esprit d'orthodoxie* en ces termes: «incompréhension des doctrines et des hommes qu'on voudrait juger et, sur soi-même, inacceptable aveuglement». Qui donc était aveuglé?

47. Un c. r. superbe sur Alberto Moravia coupable de « désespoir historique» et donc sur la pente savonneuse de la littérature fasciste – cité par moi in *Critique asdlr*.

48. Un des rares écrivains français, mais certes pas de ma sensibilité politique, qui ait posé centralement et avec talent la question de l'être dans l'histoire et du tragique de l'histoire: Georges Bernanos.

s'obstinent à sous-estimer l'horreur des crimes soviétiques seront sous terre et oubliés.

Pour élaborer ce livre, il faudrait relire un peu des journaux intimes et voir notamment dans le cours des notations quotidiennes, les accommodements *ad hoc* avec l'événement et avec l'imprévu surgissant? Le *Journal littéraire* de Léautaud, cynique et apolitique, ferait bon usage pour ce genre d'interrogation.

⇒ Comme littérature de réflexion esthétique-sceptique sur l'histoire subjectivement vécue, je dirais bien quelque part quelques mots de l'œuvre de DINO BUZZATI dont *Il Deserto dei Tartari* est un grand roman et aussi *Il crollo della Baliverna, Sette Piani...* On a dit de lui "kafkaïen", mais c'est autre chose: l'histoire comme attente, conjectures, ennui menaçant et imminence. Voir du reste les romans fameux, mais ultérieurs, de Julien Gracq, *Le rivage des Syrtes*, *Un balcon en forêt*, et ceux de Coetzee, romanciers qui s'inscrivent tous deux dans cette lignée d'inspiration.

⇒ Peut être aussi aurai-je à utiliser tout le roman moderne pour y repérer et lire des personnages déchiffrant l'histoire, rêvant ou redoutant l'avenir, et aussi des personnages alignant les idées reçues du temps et leur aveuglement à ce qui pend au nez de ce temps. Qu'il s'agisse de Proust (*Un Amour de Swann* est un épisode que l'on peut dater de la présidence de Jules Grévy) ou de *l'Homme sans qualité*, ou des romans de Roger Martin du Gard, ou encore des *Fruits d'Or*, de *Vous les entendez*,⁴⁹ ce sont, après tout, les romanciers qui ont avec le plus de subtilité écouté et transcrit la vaste rumeur hétérologique des langages sociaux déchiffrant la conjoncture au milieu de l'affairement de la vie «privée».

☞ Et le cinéma maintenant? Pour moi, ce qui me touche beaucoup, ce sont les films de B. Tavernier (comme *Un dimanche à la campagne*) et, avant celui-ci, les Renoir (*La règle du jeu...*) = des cinéastes qui montrent des personnages qui s'agitent dans leur "petite" vie individuelle sans savoir ce qui leur pend historiquement au nez – ce

49. Nathalie Sarraute.

que le spectateur sait. Tout le film, toute l'émotion du film étant dans cette discordance en quelque sorte herméneutique entre deux savoirs décalés dans le temps. C'est ce qui fait l'aura tragique de ces quelques grands films où souvent *il ne se passe presque rien* sauf ce qu'on peut constamment y *anticiper*. Comme si la mince et incertaine intrigue était hantée par un autre récit plein de bruit et de fureur, imminent et insoupçonné des personnages.⁵⁰ Exemple par excellence, disai-je, *La règle du jeu* de Renoir en 1938 avec Dalio dans le personnage du mondain, du nouveau riche juif avec son château en Sologne et sa vaporeuse épouse, réfugiée autrichienne. Or, le film, en 1938, fut accueilli glacialement et tenu par la critique et par Renoir lui-même pour un échec, ... mais évidemment on ne savait pas la suite qui seule confère *son sens* à cette comédie marivaudienne: le succès du film de Renoir, sa qualification de chef d'œuvre n'est pas antérieure aux années 1960's qui l'ont fatalement déchiffré alors dans ce décalage dont je parle, c'est-à-dire hanté par une histoire ultérieure, celle de 1939-1945.

Ou prenez *Un dimanche à la campagne*, dimanche datable de @ 1910-12. (Et Bertrand Tavernier est aussi le cinéaste d'après l'histoire, des gens à qui l'histoire est passée dessus et dont ils sortent en petits morceaux: cf. cette fois, *Capitaine Conan* et *La vie et rien d'autre*).⁵¹

Le grand cinéaste montre des mondes qui vont disparaître, qui tirent leur aspect poignant de leur précarité et de leur insouciance face à ce qui leur pend au nez. Aussi dans cette catégorie, très typiquement, *Cabaret* de Bob Fosse dans le Berlin pré-nazi – quoique ce film soit un peu trop *voulu* comme illustrant précisément ce que je dis: un à vau-l'eau prémonitoire et des signes avant-coureurs qui se multiplient au long du scénario, – lequel s'arrête au bord du cataclysme.

50. Consulter : Delage, Christian et Vincent Guigueno. *L'historien et le film*. Paris: Gallimard, 2004.

51. Kammoun-Carlet, Madeleine, « La mémoire et le doute », entretien avec Bertrand Tavernier, *La Nouvelle Revue Française*, no. 544, mai 1998, p. 4-20.

Mais aussi les grands films sur ceux qui ont cru à l'histoire et à la Révolution mondiale comme – le classique et plein de justesse – *Reds*.

Le cinéma enfin contant une histoire dans l'Histoire qui n'est pas encore jouée et dont les acteurs-actants ne connaissent pas la fin. Voir Truffaut, *Le dernier métro*. Et *Les damnés* de Visconti comme, hautement voulu aussi, un film-synecdoque d'un temps immonde et d'une «classe condamnée».

☞ Revoir aussi dans ce contexte le livre de Marc Ferro, *Cinéma et histoire*. Paris: Gallimard.

Je signalerais encore, parmi les films de la rencontre inattendue de la Grande Histoire et d'une obscure destinée, rêveuse et à côté de la plaque, *Un héros très discret* avec Matthieu Kassowitz, comme récit, post-stendhalien, du «rôle» que quelqu'un de mégalomane trouve à jouer dans l'histoire, du bovarysme égocentrique et rêveuseur à l'imposture assumée par un grand névrosé roublard. Un film qui prend à la lettre la banale métaphore *Jouer un rôle historique*.

☞ Le 20^e : siècle de l'éclatement des formules esthétiques, toute intenables et divergentes, autour du donner-du-sens, – soit la pédagogie de masse brechtienne soit la prolifération polysémique proustienne, soit le minimalisme, ex. de Malevitch, soit l'absurde et son théâtre, l'art iconoclaste depuis le cubisme, l'irreprésentable, l'improbable, l'asémique, le cryptosémique...

Quelques question de méthode

Je perçois l' APORIE INHÉRENTE DE MA PROPRE DÉMARCHE et la nécessité de poser la question de *d'où je parle* et avec quelle apparence de légitimité. La question se posera dès le début de dire de quel méta-point de vue je déchiffre, je prétends déchiffrer à mon tour ces

déchiffrements *révolus* du malheur des temps, ces paris sur l'histoire
Bensaïd ⁵² ces espérances et ces parcours.

Looking Backward ^{Bellamy}.⁵³ Ce que je suis amené à faire est le contraire de ce que fit l'utopiste américain Edward Bellamy en 1888. Non pas regarder en arrière la société du passé avec ses défauts et dysfonctionnements devenus évidents et ses irrationalités vues de l'utopie bienveillante et harmonieuse de l'avenir, c.-à-dire de Boston en l'an 2000, mais regarder, d'un Occident désabusé et fourbu, un siècle d'utopies, de droite et de gauche, messianismes de la Nation et de la Révolution, qui ont mal tourné.

☞ Utopies? Peut-on appliquer ce terme aux programmes fascistes? Des historiens le font. L'idée que le nazisme fut la mise en oeuvre d'une "utopie barbare" est celle du grand livre de M. Burleigh & Wolfgang Wipperman. *The Racial State: Germany 1933-1945*. Cambridge: Cambridge UP, 1991. Notamment le chap. 2, "Barbarous Utopia" et suivants.

Pas si simple de regarder un siècle atroce «après l'histoire», on me prendra à parti sur ce point non sans raison. Car je ne songe pas à me placer au crépuscule de la modernité comme une vulgaire et sentencieuse chouette de Minerve et dire que je lis jusqu'au dénouement dans le siècle **passé et irrémédiable** en lisant le sens définitif, validé ou réfuté, des visions et des actions des uns et des autres – *a posteriori* dans l'immanence d'un jugement historique sans appel, *Weltgeschichte ist Weltgericht*.

Il m'importe par ailleurs qu'il se soit passé des choses *irrémédiables* dans le monde empirique, des choses qui arbitrent, fût-ce en certains points ambiguëment et inconclusivement, les fantasmes de signification positive de l'histoire et les rôles assumés des uns et des autres. Je ne veux pas du tout dire ni permettre de conclure, tout

52. *Le pari mélancolique: métamorphoses de la politique, politique des métamorphoses*. Paris: Fayard, 1997.

53. Trad. Fr. : Edward Bellamy, *Seul de son siècle, en l'an 2000*. Paris: Guillaumin, 1891, traduction annotée de *Looking Backward*, Boston, 1888.

uniment, *Tout se vaut* et de toute façon la page est tournée, il n'y a eu, – circulez, il n'y a rien à voir, – à la façon de Paul Veyne⁵⁴ ou de Feyerabend, que des «programmes d'historicité» – chacun enfermé dans sa logique révolue. Et à *quoi bon* dresser maniaquement un herbier des croyances historicistes révolues, des volontarismes, des remémorations plus ou moins partielles et truquées et des efforts de transmission, des grandes et petites illusions, des mensonges à soi même et aux autres, *Verleugnungen*, des visions démenties, ou myopes, ou d'un volontarisme gros de mécomptes – ou parfois perspicaces?

On peut énumérer, décrire, classer, situer dans le temps et dans l'espace ces «imaginaires historiques» (c'est déjà très bien de faire cela si on en a la force), mais pouvons-nous les valider? non. Alors les interpréter, les discuter, hum! Dans quelle mesure et en quels termes en tout cas? Nous n'avons pas de point d'appui transcendant, au contraire des imposteurs. Peut être faut-il accepter cette aporie de la démarche, *mobilis in mobili*, l'accepter comme telle sans prétendre lui façonner une issue méthodologique impossible (ou purement verbale), mais en acceptant de la regarder en face? Somme toute, je ne puis écrire qu'un *essai* avec une présence subjective assumée.

Le dilemme central est que, étant ces «frères humains qui après nous vivrez» qu'invoquait Villon en leur demandant une charitable indulgence, je n'ai pas mandat d'être sévère ou clément, de distribuer de bons et de mauvais points, des éloges et des reproches, et je ne peux pas me mettre dans les souliers des gens de jadis et de naguère ni apprécier leur bonne volonté en dépit de leurs doigts dans l'œil. *Mais par ailleurs* l'histoire, accomplie, du siècle révolu n'est pas une nuit (anaxiologique ou postmoderne) où tous les chats seraient gris – Je n'adhère pas non plus au présentisme ambiant ni ne crois que le présent soit le Tribunal du monde (voir plus loin *re: tribunal du présent*) sans prétendre pour autant en appeler à la postérité improbable, dans le style *Summum Jus summa Injuria*. Ni soulagé de la fin des Grandes illusions, ni accablé du Désastre

54. Je transpose la notion de “programmes de vérité” de Veyne, *Les Grecs ont-ils cru à leur mythe?* Paris: Seuil, 1983.

obscur, ni Mystique refusant toute résipiscence et guettant les intersignes des nouvelles Révoltes (= un peu ce qu'on trouve chez Bensaïd et Alain Badiou, le style *Je ne regrette rien*). Pas facile. Seule reste la règle de Spinoza, ne pas pleurnicher ni haïr mais chercher à comprendre, *nec lugere neque detestari sed intelligere*.

■ Signaler deux genres de recherches qui sont contiguës de mon entreprise:

1. les études de génération. Exemple fameux de chronique générationnelle: Hervé Hamon et Patrick Rotman. *Génération. Les années de rêve*. Paris: Seuil, 1987. Récit (pseudo-documentaire) sur la génération de l'année 1968. Part de Paris, 1962.... La guerre d'Algérie s'achève. Les étudiants de la Sorbonne dévorent Sartre et Malraux. dégustent Godard et Resnais. Les révolutionnaires sans révolution hexagonaux lorgnent vers La Havane ou Pékin tandis que la population française anidéologique découvre le crédit, la télé, le yé-yé. À Paris, Mai 1968. Les révolutionnaires sans révolution occupent les premières loges. Hamon et Rotman retracent cet itinéraire collectif à travers des personnages connus ou inconnus qui se nomment Régis Debray ou Serge July, Pierre Goldman ou Bernard Kouchner. L'aventure d'une génération avec un peu de complaisance.

Conclusion du vol. 1 p. 597: «Pour clore provisoirement, nous devons au lecteur sinon une justification, du moins une explication. En d'autres temps - ceux dont il est ici question -, il eût été opportun de vérifier notre situation et notre position de classe, notre pedigree politique et les arrières-pensées innombrables que ce dernier alimentent fatalement. Aujourd'hui, la meilleure façon d'exposer l'intention de ce premier volume est probablement de révéler comment il a été conçu. La manière de faire semble le plus sûr indicateur de la manière de voir. Le choix même du récit commande le reste. Choix soigneusement délibéré, qui déborde amplement le goût de mener à la limite le genre périlleux du

"roman vrai". Trois considérations nous y ont conduits. D'abord, nous n'éprouvions nul désir de commettre un essai sur Mai 68. Un de plus, bien carré, bien ficelé de quelque thèse univoque. Une telle péroraison magistrale, une telle facilité péremptoire nous paraissent incompatibles avec la nature des événements abordés. "La" pensée de 68, "la" clé du gauchisme, "le" glabre destin des échevelés d'hier... Si brillante soit l'analyse, elle induit l'équarrissage, et cela, nous n'en voulions pas. Pour une raison majeure: la généalogie, l'éclosion, la postérité de Mai 68 fourmillent de chevauchements irréductibles à l'argumentation ex cathedra. Comment montrer, si ce n'est à vif, que les "Italiens" de l'UEC, marginalisés et disqualifiés avant le printemps des barricades, préfigurent cependant leurs lendemains ? Comment esquisser, si ce n'est en mouvement, le paradoxe d'un soulèvement modernisateur emmené par une avant-garde idéologiquement archaïque ? [...] Enfin, nous souhaitons produire un texte rédigé au présent de l'indicatif. Les ricanements rétrospectifs sur les naïvetés de naguère, les soupirs nostalgiques sur les amollissements de la quarantaine, les parties de quatre coins opposant "grognards" et "renégats", franchement, non merci. La génération dont nous traitons s'incrit entre guerre et paix, entre flamme et cendre, entre rêve et mort, entre sacrifice et abondance, entre foi et vide. Les secousses qu'elle a subies, les ruptures qu'elle incarne sont trop brutales, trop violentes pour qu'on les aplatisse en un bilan comptable. »

Aussi à voir dans cette veine: Crête, Jean & al. *Généralions politiques*. P: Economica, 1989. Marias, Juliàn. *Generations: A Historical Method*. U of Alabama, 1970. + le classique: Wohl, Robert. *The Generation of 1914*. Harvard UP, 1979.

Sur le genre à part de l'autobiographie collective, à la Hamon-Rotman justement, mais en anglais: Hazlette, John D. *My Generation: Collective Autobiography and Identity Politics*. Madison: U of Wisconsin, 1998.

2. Les travaux sur l'autobiographie. À commencer par Philippe Lejeune, pionnier dans *Le pacte autobiographique, Je est un autre, Moi aussi*.⁵⁵

Mais faudrait voir plus particulièrement l'autobiographie politique et militante, l'autobiographie de l'intellectuel dans le siècle, sur laquelle il y a peu et pas de Lejeune (or, ce serait un de mes secteurs). Comme retour sur soi et/ou comme entreprise de justification d'une «carrière». Un livre perspicace sur la (re)fabrication écrite du Moi aux prises avec le cours des choses, mais que je n'ai fait que feuilleter est: Weintraub, Karl. *The Value of the Individual: Self and Circumstances in Autobiography*. Chicago: U of Chicago Press, 1978. Et bien sûr il y a Béatr. Didier, A. Girard sur le genre, connexe, du journal intime. Mais rien que je sache qui y stimule beaucoup ma réflexion.



55. Voir aussi, Gusdorf, G. *Les écritures du moi*. Odile Jacob, 1991.

2. LA CONSTRUCTION DU SUJET PAR L'HISTOIRE – MANDATS ASSUMÉS, RAISONS D'AGIR, CONVERSIONS À UN RÔLE HISTORIQUE.

L'objet de ce chapitre, ce serait le sujet individuel et son identité construite dans (ce qu'il conçoit de) l'histoire en cours, entre un PASSÉ révolu et *irréversible*, qui s'estompe, se brouille, s'oublie et se censure déjà ou que tout le monde biffe et réécrit, un PRÉSENT confus, tirant à hue et à dia, pour les uns limpide et parfois atroce, pour les autres totalement indéchiffrable, et un AVENIR inconnaissable, mais dont on croit ou on veut croire deviner certaines choses, en apercevoir certains *prodromes*... prometteurs ou menaçants.

Et dès lors, résultante de ce «parcours herméneutique» hautement risqué, la découverte par chacun de son «rôle», le rôle qu'il, le sujet, s'attribue au bout de tout ça, ou que le *casting* historique semble lui attribuer, qu'il semble lui demander de *tenir*. Le sujet-Œdipe qui répond qu'il est «cet homme» à l'énigme posée par la Sybille Histoire....

Dans bien des cas, pour comprendre les mandats existentiels que les modernes se donnèrent, il faut partir non pas de l'idée bovaryste^{Jules de Gaultier}⁵⁶ – j'y viens plus loin – de l'illusion romanesque entretenue sur sa propre destinée, mais de quelque chose comme: Il y avait un rôle qui était à prendre dans la distribution du *Theatrum mundi*. «...Un fier brigand de la contrée / Vint alors et dit : me voilà...» La conjoncture est parfois comme un appel d'air et certains se disent, plus ou moins consciemment: pourquoi pas moi, allons-y?

Qu'est-ce qui vaut *la peine* de vivre, et quelles épreuves subies, quelles souffrances, quel élan permettent de savoir ceci de source sûre et sans crainte de démenti?

En regardant le côté *casting* de l'histoire présente et le répertoire des drames du passé. Cf. Marx et sa grande métaphore théâtrale au 18 brumaire, paradigme originel de la discordance entre l'histoire qui se

56. Gaultier, Jules de. *Le bovarysme*. Paris: Mercure de France, 1902.

fait et la “conscience” des acteurs. Rejouer à contre-emploi une pièce qui a connu le succès sur une *autre scène*, tragédie devenue comédie etc.

Ça vaudrait éminemment pour mai 1968 avec son *casting* pour troupe d’amateur qui rejouent la Commune de Paris et celle de Petrograd – et reconstruisent les romantiques barricades de février et de juin 1848 (on l’a dit mainte fois).

Rapprocher ceci de Pierre Bourdieu et son concept néo-thomiste d’*Illusio*. – *In-ludere*, entrer dans le jeu, jeu sérieux qu’on (se) joue jusque sur son lit de mort, mais jeu tout de même. *La tête de l’emploi*. C’est du vocabulaire de la scène avant d’être théorisé aussi par Bourdieu dans *La distinction*. Les gens n’ont rien de plus pressé que de se faire une tête qui va avec leur destinée sociologique: têtes de caissière, de notaire, de curé, de comptable, de call-girl ou de prof de fac’ etc.

C’était une de mes idées sur Jules Guesde, inventeur du marxisme en France, «pape» du marxisme (comme disaient les anarchistes non sans perspicacité dès 1890.) Je me cite: «... en une conjoncture donnée, un faisceau de motivations convergentes esquisse et délimite **un rôle à prendre** dans la distribution du *Theatrum mundi*, par exemple dans la France de l’après-Commune et dans le renaissant mouvement ouvrier vers 1875. — Un homme se présente alors (accompagné de quelques challengers qui seront éliminés), Jules Guesde par exemple, qui a exactement *la tête de l’emploi*, l’esprit et le cœur de *l’emploi*, un homme qui va consacrer sa vie à tenir ce rôle, qui va «l’incarner» comme diront avec naïveté et raison ses contemporains, dont la vie se confondra avec ce rôle — rôle dont tous les paramètres étaient fixés par des déterminations sociales anonymes et fortes.»

Revenir à l’épigraphe fameuse du *Capital* et **la creuser** dans l’esprit de notre entreprise: *De te fabula narratur*. Ça parle de toi ici, et C’est ton histoire que ça raconte...

Cf la théorie, subtile, de Régis Debray du *leurre au cœur de la modernité: des carottes aux bout de bâtons*; l'émancipation du genre humain et autres projets révolutionnaires comme ces chimères récurrentes chez les modernes, dues à ce qu'il appelle l'«incomplétude» humaine, anthropologique.

D'où encore la grande question: comment les uns et les autres ont voulu y «voir clair» en distinguant les vessies des lanternes – et comment parfois il est difficile de résister à la tentation de monter sur scène quand la foule vous y encourage et vous appelle et qu'on l'impression de connaître les paroles, le texte et de maîtriser le rôle.

Ce chapitre serait consacré à l'Individu (l'intellectuel, l'artiste, l'écrivain, l'humble militant etc., mais bien entendu ce sont les intellectuels, les gens d'écriture qui ont laissé des traces tangibles) et comment il s'est fabriqué en 1910, en 1920, en 1930, un «mandat» de vie dans et par l'histoire.

Pas toujours celui d'y jouer le héros, non: par exemple(s), celui plus modeste de témoigner quand il en est encore temps, d'un monde (celui des Guermantes ou des Verdurin) *condamné* et qui sera bientôt *révolu*, qui se sera effacé, qui a déjà disparu peut-être et par cela seul est devenu précieux.

Ou celui de tout dire (vieux mandat littéraire, ça, de «tout dire»: soit au plus profond de l'âme humaine, soit en plongeant au plus profond des marécages sociaux – mandat confié par exemple par Eugène Sue au Prince de Gerolstein dans *les Mystères de Paris*, seule œuvre romanesque qui fut longuement analysée par Marx, *Die heilige Familie*), de **témoigner** aussi au sens de protester au moins contre les injustices refoulées, les crimes et des misères des gens de peu, d'autant plus misérables que voués à l'oubli, passés au profits et pertes, raconter les «cœurs simples» et les *Germinie Lacerteux*....

Ou témoigner donc des crimes et parler pour les martyrs et consacrer sa vie à empêcher l'oubli. Les œuvres qui se sont vouées

à ceci ; voir celle de Primo Levi, *I sommersi e i salvati*.⁵⁷ – mandat de dénoncer, de dire non, de refuser («et s’il n’en reste qu’un....»). pour les sceptiques, ici deux illusions: d’influer sur le cours des choses et de laisser une trace de son passage.

Ce qui reste peut-être de l’idée de Postérité comme mégalomanie de la survie terraquée? *Exegi monumentum aere perennium* etc. comme disait le vieil Horace! *Notamment*, survivre par l’art servant à «dominer le destin», ce qui était la définition qu’en donnait Malraux.

Autre rôle valorisant: «Comprendre l’histoire en cours» et, l’ayant comprise, la donner à comprendre au peuple, aux masses, se faire pédagogue de la Nécessité historique – ceci présenté comme obligation civique et existentielle de l’écrivain progressiste dans l’entre-deux-guerres – voir là dessus ce qu’écrit Barbusse dans son «Testament littéraire»:

L’écrivain est un homme public. Il a un rôle social et un devoir social. [...] Les écrivains doivent regarder autour d’eux et comprendre — et se mêler à ce qu’ils comprennent [...]. Ils sont les citoyens d’une époque. Ils n’ont pas le droit de se désintéresser de la tragédie sociale dont ils sont bon gré, mal gré, les acteurs.¹⁰

Nul n’est innocent pour le militant révolutionnaire, parce que, d’une façon pascalienne («remise sur ses pieds»), nous sommes embarqués dans les luttes de notre temps. «Notre destin nous a fait naître au cœur d’un grand combat. Il ne nous est pas possible de nous isoler du combat.» (Barbusse toujours). Pas de zones grises, tout en blanc et noir. Il faut parier, il faut prendre parti, démontrent les communistes des années 1920-30 car l’apolitisme est *objectivement* au service du mal régnant. Le scepticisme aussi. L’hésitation, non moins. La littérature révolutionnaire n’est pas seule au service d’une politique, toutes le sont même les plus diaphanes et hors du siècle;

57. *I sommersi e i salvati*. ☞ *Les naufragés et les rescapés: quarante ans après Auschwitz*. Paris: Gallimard, 1989. ♦ Voir aussi en angl. *The Drowned and the Saved*. New York: Summit Books, 1988.

mais elle est consciemment au service de la *seule bonne* politique, il n'est de littérature que *tendancieuse* et l'histoire tranchera, elle a déjà tranché.

La volonté de voir le cours des choses, le monde comme unifié, cohérent, toujours intelligible même si terrible (mais, on le croit et l'affirme, prochainement réconcilié).

☞ Aborder le thème du sacrifice de soi, de son talent et de sa sécurité, de sa tranquillité, sacrifice exigé par l'histoire et consenti dans l'allégresse. «L'homme nouveau» de la littérature révolutionnaire qui a fleuri dans l'entre-deux-guerres est un homme qui s'est refait, qui est né d'«un choix» décisif, qui s'est enfanté comme écrivain révolutionnaire par une «rupture avec sa classe» opérée dans la douleur et l'abnégation. Ainsi de Barbusse que je viens de citer, modèle de l'écrivain bourgeois venu au «marxisme» et à la Révolution, Barbusse qui avait débuté piteusement (d'un point de vue militant) dans la carrière des lettres avec les symbolistes *Pleureuses*, mais qui avec *Le Feu* et par le succès de ce livre de guerre, avait rencontré son Chemin de Damas au Chemin des Dames et qui a choisi finalement, ne cesse-t-il de proclamer, de «rompre» avec la bourgeoisie. La presse communiste exaltait cette rupture: «Tout de suite dans *Clarté*, il fit sauter les ponts qui auraient pu le relier à la société bourgeoise etc.»⁴⁴

L'écrivain communiste est quelqu'un qui *s'est changé* lui-même, qui a une autre biographie que celle du petit bourgeois cultivé qu'il aurait pu rester, quelqu'un qui est parvenu à «contredire son passé», écrit pour sa part Aragon⁴⁵, à «arracher par lambeaux les préjugés les plus tenaces»⁴⁶, confesse Romain Rolland qui lui aussi prétend avoir accompli ce dur travail sur le vieil homme idéologique. Et qui va se vivre comme *born again* écrivain prolétarien.

Servitude volontaire : Un choix irrétractable fait un jour en faveur d'un but assez élevé pour qu'on juge qu'il ne sera jamais atteint par les vicissitudes de la vie. Il reste à s'y tenir. C'est l'explication offerte par James Steel face au cas de Paul Nizan: «Nizan, écrit-il, s'enchaîna volontairement à une cause qu'il estimait digne de lui: la

Révolution»⁵⁸. Une telle explication ne peut cependant, sans multiplier les problèmes et les explications ad hoc, se répercuter sur toutes les contradictions successives et les dénis de réalité ultérieurs. On sait par le cas même de Nizan qu'il arrive un jour où l'enchantement stoïque prend fin.

Le scandale premier

Au départ, je ne verrais pas ce mandat prétendu reçu de l'Histoire comme imposture volontariste, auto-illusion, ou vaine gloriole ou ambition sournoise de quelqu'un à qui *ON* n'avait rien demandé, mais comme une tentative de répondre à un scandale ressenti invivable pour qui refuserait de l'affronter: Comment dissiper le scandale inhérent au monde comme il va (ou ne va pas) et rester passif?

Tout dans la pensée historique-sociale commence par un *scandale*. Le soleil ni la mort.... tout part de l'insupportable-pour-la-conscience dont Auschwitz est devenu le type. «Comment peut-on penser après Auschwitz» demandait Adorno, mais voir ce qu'il y a de bizarre dans ce propos, comment *avant*? Comment penser ce qui est venu avant = tout Hannah Arendt.

C'est le scandale que nous éprouvons face au monde qui prouve qu'il y a en nous une étincelle de bien – cf le scandale premier de la théodicée: comment Dieu a-t-il permis ce monde où triomphent les méchants et où souffrent les innocents? Bonne question tout de même!

Toutefois, notre nature intime même est pervertie par le contact avec le monde mauvais; dès lors, les gnoses font toutes renaître un homme nouveau, régénéré, rendu à son essence bonne, à la fin des temps, un homme régnant sur un monde délivré du mal, — immanentisation de l'idée chrétienne de perfection. Les Justes communient dans le scandale face au monde inique et dans la

58. J. Steel, *Paul Nizan, un révolutionnaire conformiste?* Paris: Presses de la F.N.S.P., 1987, 13.

recherche des moyens pour sauver leur âme en travaillant au Règne du bien. L'âme du Juste est emprisonnée dans le monde scélérat, mais il existe une issue, elle peut se libérer de ce monde et pour cela elle doit d'abord sortir de l'ignorance commune, se voir révéler la connaissance, γνωσις. Γνωσις, c'est-à-dire *connaissance sotériologique*. L'idée que l'histoire humaine comporte des lois providentielles et un avenir fatal, intelligibles aux seuls Élus, est spécifiquement gnostique. Le monde est dominé par l'Ange des ténèbres, mais le salut final des élus est, lui, promis par le vrai Dieu et rien ne prévaudra contre lui. L'action des Justes en ce monde prend alors une signification immédiatement eschatologique: elle est tendue vers le rétablissement d'un monde délivré du mal. La société actuelle est mauvaise dans ses succès apparents comme dans ses vices patents — d'où la condamnation automatique de ceux qui voudraient la «réformer». La gnose est souvent conjointe à l'antinomisme, celui qui est pénétré de la connaissance ne saurait plus pécher, les crimes commis pour délivrer le monde du mal ne sont pas des crimes. La gnose aboutit à une vision de la fin des temps qui est apocalyptique, au sens de révélation de l'ordre divin et de lutte finale contre les Méchants. Ce que je caractérise ici forme ainsi un cadre où *tout s'explique*, les horreurs du passé, le triomphe du mal présent, l'indéracinable espérance des justes.⁵⁹

Ce fut par exemple le scandale *moral* premier de tous les essayistes du début du XIX^{ème} siècle, de Joseph de Maistre à Pierre-Joseph Proudhon inclusivement, celui de la discordance *sociale* entre le

59. Eric Voegelin et d'autres penseurs plus récents (Luciano Pellicani par exemple) caractérisent, on ne l'ignore pas, la modernité non comme un processus cumulatif de sécularisations, mais comme la montée en puissance d'une forme nouvelle de gnose. Comme une sorte de revanche du gnosticisme sur la vision chrétienne de la condition humaine déchue et pécheresse. Pour Roger Payot et pour Jacob Leib Talmon, le processus remonte à Rousseau: l'homme vit sous le règne du mal quoique bon à l'origine et restant bon en son essence. Il peut s'émanciper de ce monde mauvais et trouver collectivement une rédemption. Si l'homme est victime d'un Mauvais démiurge ou d'une société inique, il est permis d'espérer changer la vie en détruisant cette société. Condorcet et les penseurs du progrès sécularisent la gnose, mais en préservant quelque chose de la mystique eschatologique. Dieu avait fait l'homme à son image; le siècle positiviste va tirer de l'homme «empirique» un avatar transcendant, l'Humanité, qu'il substitue à l'image du Dieu sauveur.

mérite et le sort. J'ai fait un chapitre de mon *Marxisme dans les Grands récits* sur: «Le bonheur des méchants, le malheur des justes! C'est le grand scandale de la raison humaine» de Joseph de Maistre.⁶⁰ Mais de Maistre est un théocrate et un mystique providentialiste; que faire de ce scandale pour ceux qui ne croient plus à la Providence et qui sont affrontés à la misère du monde?⁶¹

Volonté d'explication

Ma thèse (une de mes thèses) dans mon bouquin sur les Grands Récits est que, si les Grands récits relèvent par divers côtés de la croyance en des «fables», des «mythes» et des «dogmes», ils ne relèvent pas moins d'un besoin ou d'une «volonté» d'explication rationnelle face à la souffrance du monde et à la souffrance qu'inflige le monde. Loin d'être à proprement parler irrationnels, ils sont, écrivais-je, «des efforts déraisonnables de rationalité face à un monde déraisonnable, frustrant, partiellement inconnaissable et largement in-maîtrisable».

Je citerais dans ce contexte, sans aucune intention provocatrice, l'antisémite Édouard Drumont qui dit quelque part, mais

60 J. de Maistre, *Soirées de Saint-Petersbourg*, (éd. 1993), I, 89.

61. On verra plus loin ce que je décris comme le scandale fondateur. Le raisonnement moral est fatalement apagogique, il crée une alternative et raisonne *par l'absurde*, c'est à dire *par l'in-soutenable*: ainsi, raisonnent les réformateurs sociaux romantiques, si le mal était inhérent à l'humanité, à la «nature» humaine, on ne pourrait songer à l'éradiquer, *donc* cela n'est pas, cela ne peut pas être et la nature humaine est bonne. Si la société, actuelle ou passée était mauvaise, parce que les hommes sont iniques et mauvais, si l'esprit humain était impuissant pour le bien, aucune société future délivrée du mal ne pourrait se concevoir ni se préparer. Donc cela n'est pas! Tout moraliste part de raisonnements fort justes et... en conclut qu'ils sont faux: «À quoi bon l'effort, le sacrifice? Puisque la vie n'est qu'un moment, pourquoi les contraintes? Puisque le mal peut ne pas trouver ses sanctions, non plus que le bien, pourquoi le renoncement et pourquoi pas le déchaînement des appétits?» Pourquoi pas en effet? Le moraliste ne redevient moral qu'en écartant par l'absurde ces impitoyables raisonnements. Après, il concoctera contre-factuellement une «morale positive» à la Comte, il retrouvera le souverain bien, le libre arbitre, prétendant même trouver chez Darwin cette fois les fondements de l'«altruisme», «développement ancestral». Rabiboilage interminable.

limpidement, que son idéologie, interprétante et obsessionnelle, était, pour lui et pour les siens, nullement un article de foi, une sorte de salut par la haine des Juifs, mais d'abord une *clef*, une *explication* enfin «rationnelle», du moins à ses yeux, un moyen de sortir du scandale d'un cours du monde à la fois pernicieux et inexplicable, de l'absurdité des événements et de l'à-vau-l'eau du monde, — je cite donc cette phrase qui dit à mon sens la *raison* permanente de l'Idéologie quelle qu'elle soit: l'antisémitisme est pour nous «la leçon de morale, écrit-il, sans laquelle l'histoire ne serait qu'une accumulation de faits incompréhensibles, une énigme sans mot, une pièce sans dénouement».⁶² Phrase essentielle à mon sens, répudiation d'une *énigmatiçité* historique insupportable, plus insupportable que tous les systèmes doctrinaires et les *Weltanschauungen*.

Le moment présent avec toutes ses frustrations, ses horreurs et ses irréparables sera notamment, au 20^e siècle, *expliqué par l'avenir* dont il contient censément le «germe» et qui le liquidera. Car l'avenir passera aux profits et pertes le naufrage du présent et ses rats visqueux – dont moi.

☞ J'ai usé dans mes livres récents du terme de «Grands récits» – emprunté à Jean-Fr. Lyotard sans révérence particulière à sa pensée – dans la mesure où ce qui me paraît essentiel dans les objets idéologiques que je vise, c'est leur capacité d'intégration des «petits récits» à notre taille humaine (d'un combat, d'un lieu, d'une vie) et la prise en tenaille qu'ils opèrent du vécu présent entre une explication du passé et une certitude pour l'avenir. Des systèmes discursifs totaux donnant réponses aux fameuses questions «D'où venons-nous? qui sommes-nous? où allons-nous?», et qui opèrent une transfiguration du présent (un *réenchantement* du monde), qui procurent une pleine *justification* (Luc Boltanski/P. Thévenot), qui conjurent la déréliction, le soupçon d'à vau-l'eau du cours des choses en investissant de sens le présent – inscrit entre un passé expliqué et significatif, même dans ses souffrances et ses

34. Dans sa préface à Fleurance, *Expulseurs et expulsés*, 3.

horreurs irréparables, et un avenir-panacée tout aussi fatal mais eudémonique. Les Grands récits comme instruments à créer des communautés électives, des *Imagined Communities* «désérialisant» les individus. Ceci lié à la question incontournable sur la culture politique des XIX^e et XX^e siècles: comment la promesse eschatologique d'un Monde nouveau a constamment paru à des esprits volontaristes la condition pour raisonner et agir dans ce monde immédiat, – et probablement pour simplement parvenir parfois à le regarder en face.

Mais, précisons-le, à *l'analyse*, les Grands systèmes idéologiques, les grandes «historiosophies», les grandes explications globales de la Modernité, ne formèrent jamais que de pseudo-systèmes, ils sont des tissus d'inconséquences et d'antinomies plus ou moins habilement occultées et colmatées. Les idéologies sont non seulement inadéquates au monde qu'elles prétendent expliquer, mais intrinsèquement aporétiques. Leur «logique et leur rigueur propres» (Althusser), indissociables de la fonction d'ordonnement et d'explication auxquelles elles prétendent, relèvent d'une illusion d'adéquation qu'elles entretiennent pour susciter l'adhésion et renouveler la foi que des groupes investissent en elles.

Tant que l'histoire avait un avenir, les Modernes pouvaient en quelque sorte faire, en effet, passer les crimes du passé aux 'profits et pertes' d'une histoire linéaire qui, depuis Condorcet, était censée remédier aux maux des périodes antérieures et marcher vers le Progrès indéfini. Les sacrifices des êtres humains des générations antérieures n'étaient alors, n'avaient été jamais tout à fait vains.

Si au contraire il n'y a plus d'horizon progressiste ou utopique, plus de Principe espérance (Ernst Bloch⁶³), l'histoire, irrémédiable, n'est

63. Bloch, Ernst. *Erbschaft dieser Zeit*. Zürich: Oprecht Helbling, 1935. ♦♦ Frankfurt aM.: Suhrkamp, 1985 (rééd.) ♦♦ *Héritage de ce temps*. Paris: Payot, 1978. ♦♦ voir aussi: *Heritage of Our Time*. Oxford: Polity Press, 1991.

plus inscrite dans la durée, l'historicité-devenir dans son indétermination et sa dialectique est remplacée par une sorte de présent absolu (Hartog⁶⁴; «Le sacre du présent», Laïdi⁶⁵.) Les idéologues contemporains — toutes disciplines et domaines confondus — n'ont plus qu'à projeter sur le passé, en particulier sur le XX^{ème} siècle, la vision fatalement anachronique, amnésique ici, hypermnésique là, qu'ils en ont un siècle plus tard et qui accommode de transitoires “consensus” (Kr. Pomian⁶⁶; Taguieff⁶⁷).

Les images maïeutiques, les accouchements de l'histoire, l'histoire grosse qui ne peut que venir à terme. Voir plus loin mes notes sur L'AVENIR.

Au contraire de ces projections de l'avenir sur le présent, ceux qui ont compris que le seul *honneur* de l'intellectuel est de témoigner de ce qu'il a vu et compris. Gide, *Retour de l'U.R.S.S.* Paris: Gallimard, 1936. & *Retouches à mon retour de l'U.R.S.S.*, 1937. «En choisissant de dire la vérité contre le conformisme, contre les calculs d'opportunité, contre la puissance, contre le mensonge enfin, son témoignage de 1936-1937 garde toute sa valeur».⁶⁸

SUJET ET ANTI-SUJET

Geist der Utopie. Faksimile der Ausgabe von 1918. ♦ Frankfurt aM: Suhrkamp, 1971.
♦ *Geist der Utopie. Bearbeitete Neuauflage der 2ten Fassung von 1923.* Frankfurt aM: Suhrkamp, 1964. [version de 1923, revue et modif.] ♦ *L'esprit de l'utopie.* Paris: Gallimard, 1989.

Revolution der Utopie. Texte von und über Ernst Bloch. Frankfurt aM: Campus Verlag, 1979.

Thomas Münzer als Theologe der Revolution. Frankfurt aM: Suhrkamp, 1964, rééd. 1967. ♦ *Thomas Münzer, théologien de la Révolution.* Paris: Julliard, 1964.

64. Hartog, François. *Régimes d'historicité. Présentisme et expérience du temps.* Paris: Le Seuil, 2003.

65. Laïdi, Zaki. *Le sacre du présent.* Paris: Flammarion, 2000. Voir aussi *Le temps mondial.* Bruxelles: Complexe, 1997.

66. Pomian, Krzysztof. *Sur l'histoire.* Paris: Gallimard, 1999.

67. Taguieff, Pierre-André. *L'effacement de l'avenir.* Paris: Galilée, 2000.

68. Maurer, André. *André Gide et l'URSS*, 1983, 225.

Le sujet mandaté par l'histoire et son scandale ne s'institue et ne *prend corps* que par un contraste agonique avec un Scélérat à abattre. Deux groupes émergent à chaque coup de la modernité, opposés en tout: peuple/aristo, prolo/bourgeois, progressiste/réac, laïc/clérical... et, venant du dehors menacer la Cité: ennemis héréditaires, barbares, primitifs.... La société partagée en deux camps, on voit depuis deux siècles se déployer partout le récit de l'affrontement de deux champions éthiques, un Sujet et un Anti-Sujet, un Agent mandaté par l'histoire pour faire advenir le bien et un Suppôt du mal. Un suppôt du mal persécutant l'agent du bien à qui est promise cependant la victoire au cours d'une lutte finale.

L'archaïsme de ceci a frappé les sceptiques: Anges et Démons, Élus et Damnés, Ormuzd et Ahrimane, Jérusalem et Babylone, descendance d'Abel et descendance de Caïn ...

Dès qu'apparaissent de grands systèmes sociaux, les réformateurs romantiques partent à recherche de *celui* qui sera l'Agent du changement historique – et à la recherche d'un raisonnement qui permette de l'élire avec certitude.

Tout Grand récit identifie un Sujet et narre l'épopée de son combat contre l'Anti-sujet. Il est des Grands récits jugés réactionnaires, – quoique, par leur inventeur, ils étaient éminemment axés sur le «progrès»: on constate qu'eux aussi ont, en leur centre, un Sujet voué au service d'une mission qui le dépasse. Le fameux «anthropo-sociologue» montpelliérain Vacher de Lapouges au début du siècle, qui n'était pas prophète en son pays, regrettait que sa grande découverte, celle de la Mission historique-planétaire de la *Race dolichocéphale-blonde* lui ait été prise par les nationalistes allemands: «On ne se débarrasse pas, en feignant de l'ignorer, grommelait-il à l'intention de ses ingrats compatriotes, d'une idée-force aussi puissante que celle de la Mission des Aryens; et si on ne l'utilise pas, on peut en être sûr qu'un autre s'en servira.» De fait!⁶⁹

69. *Race...*, xxv.

La Mission échue au Sujet de l'histoire est une œuvre immense: elle consiste toujours (depuis les faiseurs de systèmes romantiques, héritiers des gnoses joachimites et millénaristes de jadis⁷⁰) en un renversement total de ce qui est. Le militant, incarnation du Juste, trouve sa gloire et puise sa force dans le caractère démesuré de cette mission. «Il ne s'agit de rien moins que de changer la surface du globe, expose un communiste-icarien de 1840 avec aplomb. Communistes, à nous a été réservé l'accomplissement de cette œuvre immense!»⁷¹

Et aujourd'hui? Il y a encore des Scélérats et des puissants, mais il n'y a plus de promesse de victoire à court terme. On se rabat alors sur des boucs émissaires... René Girard a bien expliqué ceci...

Quelques lignes de mon essai *D'où venons-nous*: «Sans doute, *Le Monde diplomatique* est-il éminemment anti-américain, mais il faut avouer aussi que le Yankee ne lui suffit plus, que l'Ennemi du genre humain est devenu dans son discours à la fois protéiforme et omniprésent: «L'ennemi principal a cessé d'être univoque, annonce expressément Ignacio Ramonet à ses lecteurs atterrés, il s'agit désormais d'un monstre aux mille visages qui peut prendre tour à tour l'apparence de la bombe démographique, de la drogue, des mafias, de la prolifération nucléaire, des fanatismes ethniques, du sida, du virus Ebola, du crime organisé, de l'intégrisme islamique, de l'effet de serre, de la désertification, des grandes migrations, du nuage radioactif, etc.»⁷² *Et cætera* est dans le texte.»

LE MANDAT REÇU DES MORTS

D'autres modernes, censés avoir été moins modernes, ont fabriqué leur présent et l'ont *justifié* (toujours aux sens théologique et à celui de L.

70. Voir Norman Cohn, J. Talmon, et toute la philosophie politique d'Eric Voegelin. Notam. *Wissenschaft, Politik und Gnosis*. München: Kösel, 1959. ♦ *Science, politique et gnose*. Paris: Bayard, 2004.

71. Pillot, Jean-Jacques. *Histoire des Égaux*. Paris: Aux bureaux de la «Tribune du Peuple», 1840, 9.

72. Ramonet, pp. 19-20.

Boltanski/ Thévenot⁷³) comme accomplissant un devoir des vivants vis à vis des morts – de Maurice Barrès à Lionel Groulx et à *l'Appel de la race*. Les ancêtres vous donnaient mandat de poursuivre la tâche au nom – comme au Québec – de leurs grands sacrifices, de leur modeste obstination et de leurs pauvres vertus et au nom de cette terre qu'ils avaient défrichée et dont vous étiez les héritiers qui avaient devoir de reconnaissance et de fidélité. ☞ De la *dette jamais épurée* à acquitter envers quelqu'un, ou envers les/vos morts...

DETTES – Dans la «Parabole du Samaritain» ou dans *Crime et châtement* on a la variante du «prix» qu'un Autre a payé pour votre salut temporel et que vous ne parviendrez pas une vie durant à *rembourser*:

Et en partant le lendemain, il tira deux deniers et les donna à l'aubergiste et il lui dit: 'Prends soin de lui et ce que tu dépenseras, moi, je te le rembourserai à mon retour'. = Rédemption (étymol.) ! Le médiateur conduit l'âme anéantie par le mal au Père (XI, 2: *Patêr émôn ò 'en toïs ouranoïs*), et la rachète (*ekbalôn duo denaria*) par un don gratuit, indépendant des mérites et des œuvres, d'autant plus «généreux» qu'il ne sera pas remboursé et qu'il n'est pas mérité. La grâce, si elle m'est donnée, n'est pas ménagée: deux deniers d'abord, mais la garantie donnée au Père (aubergiste) que toutes les «dépenses» seront couvertes. Ma volonté n'y est pour rien, mon espérance et mon amour de Dieu c'est justement connaître *cela*.

PROPHÉTISER

Faire comparaître tous ceux qui se sont aventuré à prédire ce qui allait se produire. Étudier les malheurs et les **lapsus** de ceux qui prophétisèrent sur leur temps, sur les leurs, sur leur sort, sur leur destinée ... et sur eux-mêmes.

Ici j'interpole une petite **étude de cas**. Tirée de Sigmund Freud, au chapitre II de la *Psychopathologie des Alltagslebens*, «Vergessen von

73. Boltanski, Luc et Laurent Thévenot. *De la justification: les économies de la grandeur*. Paris: Gallimard, 1991.

fremdsprachigen Worten», daté de 1905, le jeune médecin juif empêché dans sa carrière par les antisémites viennois qui veut conclure sa diatribe avec un stoïque et grandiose *Exoriar(e) aliquis nostris ex ossibus ultor*. Avec le fameux mot “oublié”, *aliquis*. Et l’intertexte de Virgile que Freud ne cite pas:

Vous, Tyriens, harcelez de votre haine toute sa race! [...]
Tu nâitras de mes ossements, ô mon vengeur
Qui, par le fer et par le feu, poursuivras ces envahisseurs dardaniens,
Maintenant et plus tard et chaque fois que tu en auras la force, [...]
Armes contre armes, que nos deux peuples combattent, eux et leurs descendants. (En., IV, 623-629).

.....Et au bout du récit reconstitué par bribes par Freud, «*In einer Kirche zu Neapel*»: le miracle du sang de saint Janvier, à Naples, tous les ans, à date fixe. L’intervention énergique de Garibaldi contre le prêtre napolitain; Garibaldi qui fut bien un *aliquis ultor*, un Vengeur de l’Italie démembrée et opprimée -- contre Rome et la puissance papale temporelle. Et enfin retour apparent au récit «zéro», à la situation privée du narrateur, l’aveu attendu par Freud:

- *Ich habe plötzlich an eine Dame gedacht von der ich leicht eine Nachricht bekommen könnte die uns beiden recht unangenehm wäre.*
- *Das ihr die Periode ausgeblieben ist?*
- *Wie können sie das erraten?*
(-Je viens de penser à une dame dont je redoute de recevoir une nouvelle qui nous donnerait à tous les deux bien du souci. – Que ses règles se sont arrêtées? – Comment l’avez-vous deviné?)

Au niveau idéalisé du mythe du jeune médecin juif viennois (qui n’est personnel qu’autant qu’il s’agit d’un bricolage personnel), il y a la position prophétique le *Mané-Thécel-Pharès* qui interrompt le festin du Balthazar austro-hongrois et clérical: sans doute aujourd’hui sommes-nous, Juifs autrichiens, persécutés et nos

mérites ne sont-ils pas reconnus, nous sommes bloqués dans notre carrière, mais la prochaine génération sera notre Vengeur, l'Hannibal d'une conquête sémitique de la Vienne/Rome catholique. (On sait ou je sais du reste que *l'Aliquis ultor* était l'exergue favori des pamphlets antisémites du temps, exergue de la 1^e édition allemande des *Protocoles*; on sait aussi qu'Hannibal finalement fut vaincu et Carthage détruite).

C'est très bien de jouer au prophète et, en attendant, d'accepter un sort injuste... Mais, de même que dans le récit intime il y a un *refoulé* que Freud *dévoile* (abandonner la femme ou faire avorter l'enfant), dans le récit socio-historique il y a aussi une alternative, qui n'est pas plus assumée que l'autre, mais qui est présente avec toute la force de l'immoralité socialement avantageuse, et qui s'inscrit comme homologue de l'avortement et de l'abandon: c'est la *conversion*. Il suffit de penser à l'étonnante connaissance de la patristique et de l'histoire de l'Église catholique que déploie devant Freud ce jeune médecin juif.

☒ Un autre cas encore. Entrevision littéraire de Paul Nizan : Nizan prétendant vers 1930 «*entrevo[ir]* [...] ce que pourrait être une littérature du bonheur», et spéculant: «*La littérature du socialisme serait une littérature du bonheur*. Ses héros comporteront de moins en moins d'analogies avec les héros du monde où il n'y avait pas d'issue»⁷⁴, mais Nizan est forcé *in fine* de concéder que «le temps d'abandonner la littérature du malheur n'est pas encore venu»⁷⁵. Nizan en vient à prophétiser une littérature potentielle, nécessaire et fatale qui effacera le modernisme pessimiste et les réquisitoires (ci-dessous) : «Le grand livre soviétique qui serait une réponse aux Karamazov n'est pas encore écrit. On imagine qu'il serait plutôt une acceptation qu'une mise en accusation du monde.⁷⁶ ...» Mais lui, il écrit *le cheval de Troie* et *La conspiration*!

74. P. Nizan, «Dostoïevsky», *Monde*, 29 mars 1935, 8.

75. Nizan, *Vendredi*, 234 nov. 1935, 5.

76. Nizan, *Huma*, 12 avril 1936, 8.

Aragon au même moment, plus jobard comme toujours, faisant du réalisme socialiste émergeant l'hirondelle qui annonce le printemps des peuples: «Or depuis quelques années, les œuvres réalistes apparaissent en masse ... Je veux voir dans ce fait, aux jours du Front populaire [...], le signe avant-coureur de la victoire de ces forces sociales qui se sont soudées ensemble contre les deux cents familles»⁷⁷.

Un rôle ici avec toute sa part d'aveuglement: pratiquer la littérature engagée pensée comme *réquisitoire* contre la société bourgeoise «condamnée» et concevoir l'écrivain comme une sorte de procureur requérant contre le Présent au nom du Monde futur qui le liquidera. Voir encore P. Nizan avec ce déplaisant vocabulaire juridique des années 1930: «Aucune œuvre de première grandeur qui n'ait été une mise en accusation du monde, un procès de la condition de l'homme dans le monde. Les plus grandes sont celles qui ont uni à ce procès une volonté de transformer le monde qui faisait l'objet du réquisitoire».⁷⁸

Malraux percevait mieux, je crois, les enjeux et le risque et il opposait le militant et l'intellectuel-l'écrivain, il fait dire à un personnage de *L'Espoir* le danger des sophismes amalgamateurs et de la confusion des rôles :

Or, les moyens de l'action sont manichéens parce que *toute action* est manichéenne. [Alors que] le grand intellectuel [...] est par définition, par essence, anti-manichéen.⁷⁹

L'écrivain/artiste et le militant sont, par l'essence de leurs activités, deux rôles inconciliables et antagonistes. Mais il va de soi, plein d'écrivains, d'artistes, de penseurs du siècle 20 ont essayé de *combiner*. Et que mal leur en a pris pour eux et pour leur art.

77. Aragon, in *Querelle de réalisme*, 55.

78. Nizan, *Cahiers de la jeunesse*, 15 déc. 1938 repris dans Nizan, 1971, 295.

79. Malraux, «L'Espoir», *Romans* (Pléiade), 761.

Les histoires récentes des intellectuels français de Winock, Sirinelli, Pascal Ory et al. comme ratant un peu ou évitant avec prudence la question de ce double rôle intenable de l'intello et de ce double jeu si souvent entre schizoidie, cynisme et accablement...

Peut-être, développerais-je ici des réflexions sur l'intellectuel du 20^e siècle et son histoire actuelle semi-apologétique semi-critique mais jamais tout à fait critique car pleine d'«indulgence» – telle qu'on l'écrit aujourd'hui en France. Voir encore mon développement là dessus dans *Le Marxisme*:

Les intellectuels, définit Karl Mannheim, forment «un groupe social dont la tâche est de procurer à la société une interprétation du monde». Mannheim, qui est un grand penseur, se montre en ce secteur de sa réflexion, bien candide: cette tâche, l'intellectuel se l'est attribuée, cela va de soi! La sociologie et l'histoire des intellectuels, qui ont connu de nouveaux et prometteurs développements de nos jours, forment des secteurs *suspicieux* dans la mesure où l'intellectuel (artiste, homme de lettres, savant) qui se donne le droit ou se fait devoir d'intervenir dans la vie publique, ne peut se réclamer d'une légitimité et accumuler un capital symbolique qu'au prix d'une sorte de *fatale imposture*, se réclamant de valeurs, s'attribuant un mandat, se donnant un droit à la parole (parole très souvent prise *au nom* d'entités muettes), d'un droit au prestige et au respect dont l'analyse, de quelque façon qu'on la mène, fera nécessairement ressortir la part de *vanité* dans les **deux** sens du mot. Etc...

L'intellectuel pris par gros temps et plongé dans le malheur des temps et s'efforçant de *garder le cap*. Les emblématiques années 1930, – on y reviendrait fatalement très souvent. Tout presse à la fois: la hantise de la guerre, les crimes franquistes en Espagne, la crise économique, la «peste brune» et ses progrès en Europe, les combats autour de Madrid, les procès moscoutaires du «Centre trotskyste-zinoviéviste»... que faire et que penser de tout ceci si on veut rester «cohérent» et fidèle à soi-même? (Qu'est-ce que la cohérence de for intérieur, que vaut-elle?)

Discuter de l'histoire, globalement désolante, des intellectuels communistes et de ses interprétations diverses? Le classique en la matière: Tony Judt, *Past Imperfect: French Intellectuals, 1944-1956*. Berkeley: University of California Press, 1992. Et en français, J. Verdès-Leroux, *Au service du Parti. Le parti communiste, les intellectuels et la culture (1944-1956) & Le réveil des somnambules. Le parti communiste, les intellectuels et la culture (1956-1985)*.⁸⁰ Et très récemment (mais c'est plutôt moyen) une approche bourdieusante des intellos communistes: Matonti, Frédérique. *Intellectuels communistes. Essai sur l'obéissance politique*. Paris: La Découverte, 2005.

Confronter ceci à un véritable genre littéraire dont je reparlerai: celui des mémoires d'ex-. Exemple parmi des centaines, Dominique Desanti, *Ce que le siècle m'a dit. Mémoires*. Plon, 1997.⁸¹

Raconter l'aventure de ceux qui étaient «à la croisée des chemins» (comme on disait dans *Commune*) et qui ont pris ou non la mauvaise route. Les petits bourgeois intellectuels (vus par les communistes qui avaient la certitude d'avoir choisi la bonne route, celle qui mène à l'avenir), comme des gens qui, indéfiniment, «ballotteront» sans parvenir à choisir leur camp et leur voie. Ils hésitent? On les comprend: il faudrait du «courage»... alors, on leur tend constamment la perche:

M. de Montherlant en est au point, semble-t-il, où s'étant aperçu qu'on est dans l'erreur, il en coûte de passer hardiment de l'«autre côté». Il y faut du courage, une sorte d'héroïsme qui devrait lui plaire cependant⁸².

80. Et le tout récent *La foi des vaincus*.

81. *Mémoires d'ex: le P.C.F. de 1920 à 1989*. Préf. de Pierre Mosco. Paris: Ramsay, 1991.

82. Sur *Les Célibataires*, dans *L'Étudiant d'avant-garde*, 5:1934; 10.

Revoir en ce contexte *Les chemins de la liberté*, bien sûr, qui reprend ce thème en le retournant contre les communistes (le personnage de Brunet).

Et cela a été aussi, cette perplexité historique alléguée, une sorte de *pose littéraire* des années trente: j'ai étudié naguère le cas d'Emmanuel Berl, bourgeois révolutionnaire allégué, dépourvu de toute crédulité à l'égard de l'U.R.S.S. (chose du reste très singulière à l'époque) et inventeur du personnage, promis à un riche avenir, de l'intellectuel "engagé" qu'un conflit perpétuel oppose ostensiblement à la bourgeoisie, au parti communiste et à lui-même.

LE BOVARYSME HISTORIQUE

Fuir l'être-là de la vie et son étroitesse, se jouer un rôle en prétendant jouer son rôle, se faire un cinéma comme nécessité existentielle. Et crever quand le voile se dissipe et qu'on se trouve rendu à la *Verlassenheit* existentielle^{Heidegger}. Abandonnement. Jules de Gaultier, philosophe nietzschéen oublié de la triste Belle époque, avait appelé *bovarysme* (il pensait bien entendu à l'héroïne de Flaubert) *l'incapacité pour les humains de vivre sans se concevoir autres qu'ils ne sont*.⁸³

Le «bovarysme des collectivités» (qu'il aborde au chapitre IV du *Bovarysme*) permet à chacun de leurs membres de jouer son rôle de «figurant» dans *l'illusio* collectivement entretenue, illusion de participer à une action noble et décisive face à un monde désolant. L'anecdote satirique a souvent croqué le bonheur bovaryste du militant, ce bonheur qui transfigure la banalité et la grisaille de la vie. Je cite un discours d'élections cantonales à ladite Belle époque, dans le Midi il est vrai:

83. *Le bovarysme*. Paris: Mercure de France, 1902.

Camarades! L'heure a sonné; heure grave des résolutions viriles. Le temps n'est plus des discours et des causeries – la parole aujourd'hui doit faire place aux actes...⁸⁴

❖ Décrire ceux, par contre, qui n'y comprenaient rien et ne CONNAISSAIENT PAS LEUR RÔLE. Le cinéma a beaucoup fait cela. *Lacombe Lucien* de Louis Malle. Aussi *Capitaine Conan* de Tavernier. *Le dernier métro* de Truffaut. Pourquoi le cinéma français a-t-il beaucoup raconté cela?

Comme le versifie Aragon, *Le roman inachevé*: 1920, On avait mis des morts à table / On faisait des châteaux de sable etc...:

.....La pièce était-elle ou non drôle
Moi si j'y tenais mal mon rôle
C'était de n'y comprendre rien.

☞ Se prendre pour... = c'est encore le propre du héros de roman, de Lukàs à René Girard: Le héros de roman est un Don Quichotte qui se prend pour Amadis de Gaule ou un Julien Sorel qui se prend pour Napoléon – c'est un personnage de Plutarque *in petto*, **égaré** dans un monde qui ne le reconnaît pas pour un héros, ni pour un grand capitaine ou pour un sage.

Mme Bovary, elle, se prend pour une sentimentale héroïne de Madame de Genlis ou de Ducray-Duminil dont elle a dévoré les romans au couvent – car les femmes de romans, de Flaubert à Marguerite Duras, *L'Amant*, se font un moi romanesque, privatisé, sentimental-narcissique donc incivique et anhistorique. («Ce n'étaient qu'amour, amants, amantes [...] serments, sanglots, larmes et baisers, nacelles au clair de lune, rossignols dans les bosquets, *messieurs* braves comme des lions, doux comme des agneaux, vertueux comme on ne l'est pas, toujours bien mis et qui pleurent comme des urnes...»)

84. *Le socialiste des Cévennes*, 8. 9. 1889, 1.

LE SUJET MILITANT. Pas seulement comprendre le cours de l'histoire, mais agir pour les transformer, pour infléchir le cours des choses. Éthiques de la conviction. L'important, c'est la *praxis*, mais quel compte cette *praxis* tient-elle de la réalité? Même conçue dans la durée avec sa marge d'indécidé.

Comme les gens qui entrent dans l'armature d'osier des géants du Carnaval de Binche: pas seulement jouer un rôle, mais souvent un rôle *un peu trop grand pour vous* et qui vous *dissimule*.

✓ Mais aussi et enfin, décrire ici, en contraste, les APOLITIQUES TOTAUX, ceux qui se voulaient résolument pas-dans-le-coup, ceux qui refusèrent mordicus d'entrer dans l'histoire, d'y prendre position et même de se sentir concernés. Exemple: le peintre Raoul Dufy est interviewé dans les années 1930 par *l'Humanité*; cela donne ceci:

– L'influence du social sur l'inspiration? Zéro. [Mais l'hitlérisme etc..., demande l'intervieweur consterné] R: Si j'étais au bain, eh bien! je serais un peintre bagnard. Si j'étais allemand et que je dusse peindre le triomphe de l'hitlérisme, je le ferais comme d'autres jadis ont traité sans la foi des sujets religieux.

Et aussi, politisés mais hésitants, signaler ceux qui, sournoisement, voulaient malgré tout faire la part des choses, préserver une *querencia*⁸⁵ et conserver un coin esthétique à eux comme l'oubli de l'histoire – comme Gide, communiste, en son *Journal* qu'il se serait bien gardé de donner à lire alors:

La chose à laquelle je tiens le plus, c'est mon art. Que l'entente de l'art et de la doctrine communiste soit possible, je veux le croire. Mais il me faut avouer que le point d'accord et de fusion, je n'ai su jusqu'à présent l'obtenir.

La conscience malheureuse hégélienne – comme une manière d'être coupable *et* aboulique/impuissant dans l'histoire. Je ne vois de livre

85. *Querencia* (voc. tauromachie)

étendu sur ce thème que Pascal Bruckner, *Le Sanglot de l'homme blanc. Tiers-monde, culpabilité, haine de soi*. Paris: Seuil, 1983. Il propose d'étudier, sous l'angle de la conscience malheureuse, l'histoire de l'idée de Tiers-Monde en Europe et en Amérique depuis le début des années 1960, date qui coïncide globalement avec la conférence de Bandung - 1955 - et la fin de la guerre d'Algérie - 1962.

Le retournement axiologique culpabiliste : nous sommes pires que ceux que nous jugeons. De Montaigne: les Français des guerres de religion, plus cannibales que les Cannibales, à Herbert Marcuse, la société US, plus totalitaire et répressive que les régimes totalitaires etc. *Le mundus inversus* de la sottise "critique radicale". L'Amérique de Bush, plus barbare que la barbarie intégriste dans le *Monde diplomatique*.

AUTRE PARTIE À FAIRE DANS CE CHAPITRE : LES CONVERSIONS QUI DÉCIDÈRENT D'UNE VIE

Conversion: Quelque chose qui vous est arrivé comme si l'histoire vous faisait personnellement signe. Comme l'affiche de l'Oncle Sam en 1917: *I Want You!*

Un topos transhistorique de l'autobiographie: Le premier contact, l'engagement, les chemins de Damas, la rencontre décisive avec l'histoire avec un grand H.

Paradigme chrétien au départ, mais sécularisé : Saül rencontre Quelqu'un qui lui apparaît sur la route de Damas: «Je suis Jésus de Nazareth, celui que tu persécutes».

Ou, pour beaucoup qui l'ont narré, au départ, il y a eu un événement-scandale qui a été un traumatisme de naissance^{Rank} historique.

Pour Charles Fourier, si je remonte aux origines romantiques, on s'en souvient peut-être comme il le raconte, c'est une *pomme* qui avait tout déclenché.

Une pomme devint pour moi, comme pour Newton, une boussole de calcul. Cette pomme digne de célébrité fut payée 14 sous par un voyageur qui dînait avec moi chez le restaurateur Février à Paris. Je sortais alors d'un pays où des pommes égales et encore supérieures en qualité (...) se vendaient un demi-liard.⁸⁶

Un autre événement de jeunesse qu'il a conté l'avait mis en face des Crimes du commerce. «Moi-même, j'ai présidé, en qualité de commis, à ces infâmes opérations, et j'ai fait un jour jeter à la mer [à Marseille] vingt mille quintaux de riz qu'on aurait pu vendre avant leur corruption, avec un honnête bénéfice si le détenteur eût été moins avide de gain».

Les *Eurêka-Erlebnisse*: les nuits de Pascal, la découverte en une formule du sens ultime de l'Histoire et du projet pour l'avenir, les «bon dieu mais c'est bien sûr!» Ainsi Étienne Cabet découvrant un jour l'évidence d'un raisonnement indubitable, irréfutable: «Tout le mal vient, partout, de ce que la société est mal organisée; et le vice principal de l'organisation sociale et politique partout, c'est que cette organisation a pour principe l'individualisme ou l'égoïsme. (...) Le remède est DONC dans le principe contraire, dans le Communisme, ou dans l'intérêt commun et public, c'est à dire dans la Communauté.»

Le récit du «How I became a Socialist» chez tant d'écrivains modernes et d'intellectuels. Le converti politique qui *dépouille le vieil homme*, ex. le «baptême» par immersion d'Émile Vandervelde⁸⁷ dans le prolétariat carolorégien, conté dans son autobiographie:

Je garde de mon entrée dans la vie militante un souvenir ineffaçable. Mon premier contact avec la grande foule prolétarienne eut lieu en 1886, après les émeutes et les

86. C'est une des Lois de l'histoire fouriériste, la «Loi des quatre pommes»: deux pommes négatives, deux pommes positives comme cadre explicatif de l'épistémologie: – Ève Pâris + Newton Fourier.

87. Chef du Parti ouvrier socialiste belge et Secrétaire avant 1914 de l'Internationale.

fusillades de mars. (...) Voici ce que je retrouve à ce sujet, dans des notes prises peu après l'événement : Je me trouvais avec notre Ligue ouvrière [d'Ixelles, affiliée au P.O.B.] sur le plateau de la Ville haute [de Charleroi]. (...) De tous les villages d'alentour, les colonnes de manifestants dévalaient pour remonter vers nous (...) et dans ce flot humain roulant vers l'avenir, je recevais comme un nouveau baptême; je me sentais lié, pour la vie, à ce peuple de travailleurs et de souffrants.

On rencontre aussi le converti malgré lui. Jack London obligé malgré lui-même et contre son tempérament social-darwiniste de jeune brute californienne de se faire socialiste:

It is quite fair to say that I became a Socialist in a fashion somewhat similar to the way in which the Teutonic Pagans became Christians – it was hammered into me. Not only was I not looking for Socialism at the time of my conversion but I was fighting it. It was very young and callow, did not know much of anything and though I had never even heard of a school called «Individualism», I sang the paean of the strong with all my heart.

Ceux qui sont passés et repassés d'une foi à une autre. Qui n'ont pas supporté l'aigre bise de l'incertitude, l'agnosticisme résigné à l'inexpliqué et à l'absurde, les affres de la recherche incertaine et inconclusive; les Benni Lévy du maoïsme au judaïsme et autres *transfuges* en bien grand nombre depuis 1970.

Et bien sûr, ça allait dans l'autre sens jadis (jusqu'en 1914) et cela se décidait à la fin de l'adolescence, on changeait de «foi» en devenant adulte et on pouvait vivre et mourir dans la foi nouvelle car éminemment moderne: «Je rejetai la foi religieuse et je la remplaçai par la foi au progrès de l'humanité», écrit le politicien radical, chimiste, et fils de rabbin avignonnais, Alfred Naquet, rallié au

socialisme au cours de l’Affaire Dreyfus, et contant son adolescence studieuse et républicaine de 1848.⁸⁸

La «maturité virile» du *Bildungsroman* selon Lukács devrait faire aboutir le héros devenu vraiment adulte à un compromis avec le Monde et une renonciation partielle à la Quête abstraite de valeurs authentiques, mais ceci, guère attesté...

☞ Rappeler que dans sa théorie du roman, *Mensonges romantiques et vérité romanesque*, René Girard appelle conversion le **contraire exact** de ceci, le récit «ironique» au dénouement du renoncement du héros à la quête de valeurs authentiques^{Lukács}, le moment de «... les meilleurs années de ma vie ... pour une femme qui n’était pas mon genre», Don Quichotte qui demande en mourant que le curé brûle ses livres, – le héros qui reconnaît *in extremis* qu’il était fou et *ipso facto* annule le sens de l’intrigue qui s’achève. Idem de Swann à la fin d’*Un amour de Swann*.

Au contraire, hors du genre roman et loin de la conversion girardienne, ceux qui ont consacré leur vie à une Cause, regardent généralement en arrière, puis décidément persistent et signent. L’avenir-devenu-passé comme justification de soi, de sa vie, comme bilan positif : les **faits qui vous ont «donné raison»** – quels qu’ils aient été, du reste.

Ça m’intéresse aussi beaucoup: le cours des choses, favorable ou défavorable, est venu confirmer dans ses convictions et ses adhésions et permet de persister dans la confession d’idéologies auxquelles on s’est consacré et qui ont soutenu sa vie ; donc à la fin, dis-je, on *persiste et signe*. Exemple la féministe, néo-malthusienne, pacifiste et socialiste militante Nelly Roussel qui écrit vers 1920:

Les faits sur ces divers points, m’ont donné assez clairement raison pour que je demeure fidèle à mon idéal et que je ne change pas de camp dans la bataille des idées.

88. Alfred Naquet, *Temps futurs. Socialisme, anarchie*. Paris: Stock, 1900.

Ou bien au contraire, le sentiment, en fin de vie, d'avoir été emporté par «la force des choses», le sentiment d'avoir été «floué»^{SdeB}, de s'être fait avoir, entuber par l'histoire. Simone de Beauvoir, il me faudrait relire ce qu'elle dit exactement.

Et *Aragon*:

Maintenant que la jeunesse
S'enfuit au carreau bleui
Maintenant que la jeunesse,
Machinale, m'a trahi...
...
Quel temps, quel temps sans mémoire,
Comme l'oubli de l'histoire...

Les dernières paroles sur le lit de mort. Dont beaucoup d'apocryphes, on le présumera. Ce serait un joli petit livre à faire. L'espérance historique qui vous a saisi jadis, qui vous faisait vivre et faisait mourir heureux. Car l'histoire continuait et elle venait à terme, on pouvait l'entrevoir. St-Simon agonisant, à ses disciples, Enfantin, Bazard, Rodrigues, qui entourent son lit, cette phrase mémorable: «La poire est mûre»...⁸⁹

Le leader belge César De Paepe dans les années 1880 aurait râlé un long paragraphe en langue de bois:

J'ai un pied dans la fosse [...], mais jusqu'à l'heure de mon dernier souffle, je demande à être renseigné sur toutes les péripéties de la grande lutte que poursuit le prolétariat pour la rénovation philosophique, politique et sociale de l'humanité qui un jour connaîtra les splendeurs du bonheur universel.⁹⁰

89. Selon d'autres, Saint-Simon mourant aurait dit quelque chose de moins bizarre: «... ses dernières paroles qu'il accompagna d'un geste expressif, furent à voix basse mais distincte: "nous tenons notre affaire"..."»

90. Cité par *La Société nouvelle*, t. II, 1890, 587.

Boukharine notant en prison: “si tu meurs, au nom de quoi mourras-tu?” – puis il avoue tout ce qu’on exige de lui ... et meurt heureux, torturé et déshonoré.

Au contraire, rappeler ce que disait, esthétisant et nietzschéohédoniste, le jeune Gide des *Nourritures terrestres*: après avoir tiré de la vie tous les plaisirs possibles, j’espère mourir «complètement désespéré»...

Les nécrologies socialistes contant le sacrifice de soi consenti par l’homme de progrès, le militant au Sens de l’histoire:

Notre ami [Victor] Marouck aurait pu trouver sa place dans les rangs de la bourgeoisie; il a préféré partager avec nous le pain de la misère, lutter pour l’émancipation sociale etc.

Les médiateurs, ceux qui vous ont procuré un jour la clé, le sens de l’histoire et un mandat de vie. Les agents du *Transmettre* selon Régis Debray. Voir *Le Scribe* du même.

J’ai étudié les Conversions alléguées au socialisme de jeunes gens après avoir été remué par un orateur de parti:

J.-P. Lebas a un jour entendu parler Guesde en 1892 ou 1893: cela «a fait sur moi une profonde impression». Raoul Évrard qui jusqu’alors ne «comprendait rien au socialisme», a écouté par hasard Jaurès: «son discours me prit au cerveau et aux entrailles». Vincent Auriol s’est découvert socialiste en écoutant, «par hasard» aussi, Guesde: «son discours (...) fit sur moi une impression très forte» etc.

Conversions donc qui décident d’une vie – et la question d’y rester inflexiblement fidèle ou non, et il importe tout de même de demander s’il le faut toujours et si ce n’est pas stérile. *Mon honneur s’appelle fidélité* étant la devise des SS, mais la seule et têtue fidélité de for intérieur contre vents et marées pour ne pas se désavouer n’est pas une vertu à mon avis, plutôt le contraire ! Serrer les dents?

Indéfiniment? Dilemme à retourner dans sa tête: Jobard, complice ou renégat?

LE SUJET CONTRE L'HISTOIRE

C'est le contraire du moi militant esquissé ci-dessus, poussant à la roue du progrès fatal. Mais c'est un Sujet éminemment attesté dans la modernité. Le sujet se définissant contre *L'Immonde moderne*^{Mattei}. Une histoire à faire du dégoût – philosophiquement ou artistement légitimé – de son temps, et de son pays ou de son peuple et comme il évolue.⁹¹ Pour certains, cela vient tard dans la vie, pour d'autres le dégoût les accompagne depuis leur jeunesse.

Artistes: Poe, Baudelaire, les Goncourt, Flaubert (contre ce qu'il appelait la «pignoufferie démocratique»), et banalisation jusqu'à nous de ce thème littéraire, facile, et adopté par les écrivains les plus banaux, humanistes petits-bourgeois: Duhamel, Cesbron.... Tous, en tant que sujets-artistes, se posent **contre** le monde moderne, philistin, mercantile, la cohue démocratique, la vénalité de l'art. «Matérialiste» était le mot jadis! Hostile à l'art, l'homme du peuple et ses «vils appétits», voir Mallarmé, «Les Fenêtres».

Toute l'œuvre d'un rare talent atrabilaire de Philippe Muray est écrite **contre**, contre la Société festive contemporaine en bloc et en détail et contre son type néanthropologique, *Homo festivus festivus*. Philippe Muray contre *Festivus festivus*: «Nous sommes entrés dans «l'ère hyperfestive» et nous n'en sortirons pas, constate Philippe Muray dans sa récente chronique satirique et cynique de la vie quotidienne, *Après l'histoire*.⁹² Ce sera le divertissement pascalien

91. Les derniers textes de Castoriadis comme ceux de Philippe Muray – esprits bien différents certes l'un de l'autre – sont très bien sur la topique du dégoût de son temps.

92. Vingt ans auparavant toutefois, alors que montait déjà en puissance l'Empire du bien et que mutait l'évolutionniste *Festivus festivus*, Ph. Muray avait commencé son œuvre par une généalogie des deux siècles modernes, une mise en lumière de la base irrationnelle – occultiste, dit-il; je dirais pour ma part «gnostique» – de la modernité «séculière». Je voudrais dire quelques mots d'éloge du *XIX^e siècle à travers les âges*, parce que c'est le livre qui m'a donné envie – avec ceux, récents alors, de Zeev

jusqu'à ce qu'on (en) crève, ou l'opium du peuple nouvelle manière, post-religieuse, ou comme dans certaines mauvaises dystopies de science-fiction, une société analgésée à jamais au gaz hilarant.⁹³

En version marxiste, le dégoût de la société ambiante est théorisé de Benjamin à Adorno, à Marcuse: homme unidimensionnel, raison technique ou instrumentale, perte d'aura^{wB}, *Reproduzierbarkeit*; il existe bien des façons censées progressistes d'exprimer le complexe de l'Albatros! Et ça marche toujours.

Le temps présent comme chute dans la barbarie, fin de tout, fin du raffinement, de la civilité.

Schiller, Nietzsche, Spengler, Heidegger, Leo Strauss: on pourrait dire l'essentiel de la tradition philosophique allemande, voit, diversement mais obstinément, la modernité comme une irrémédiable décadence, un éloignement accentué de l'Être, un *Untergang des Abendlandes*. «Le désert croît», écrit Nietzsche. Compléter tout ceci en effet par le dégoût, sinon de tout et tous, du moins de l'évolution particulièrement méprisable des «siens», de leur déchéance. Les «barbares allemands» qui écœuraient Nietzsche. Les «lourds» (*plump*) antisémites prussiens et pangermanistes spécialement. La «chiennerie française» de Sartre et Simone de Beauvoir (*La Force de l'âge*).⁹⁴

La théorisation même de «l'imbécillité criminelle» des siens, des Allemands en l'espèce. Erich Voegelin, retour d'exil, leur faisant

Sternhell, de Karl Löwith, d'Eric Voegelin et autres penseurs non hexagonaux ceux-ci – de passer une bonne dizaine d'années à regarder à mon tour tout ceci, à regarder ce 19^e siècle français et le siècle suivant *de plus près*. Généalogie de la modernité, d'un 19^e siècle dont nous sommes finalement sortis sans doute, mais les pieds devant, et au gré de Philippe Muray, pour bien pire.

93. Cf. Bruckner, Pascal. *L'euphorie perpétuelle: essai sur le devoir de bonheur*. Paris: Grasset, 2000.

94. Sur la haine française de la France vient de paraître: Martin-Castelnaud, David. *Les francophobes*. Paris: Fayard, 2002. Fort utilisé par Péan et Cohen contre *le Monde* de Plenel.

bien savoir dans son cours donné à Munich en 1964: Voegelin, *Hitler et les Allemands*. Paris: Seuil, 2003.

L'homme authentique prétend assister, impuissant, à une déchéance morale, à une aliénation irrémédiable... Cf. Sur ce thème en basse continue en ce qui touche aux USA: Allan Bloom, *The Closing of the American Mind*. ♦ *L'âme désarmée: essai sur le déclin de la culture générale*. Montréal: Guérin, 1987.

C'était mon thème dans le speech d'introduction au colloque **Barbares & Barbaries** : Ortega y Gasset, Bernanos, George Steiner et al. ont tous utilisé le terme de «Barbarie» pour *caractériser* la tendance générale de la civilisation du 20^e siècle.

Voir encore Charles Taylor, *The Malaise of Modernity*. ♦ *Le malaise de la modernité*. Paris: Cerf, 1994.

Composantes du sentiment à géométrie variable de décadence: individualisme, perte d'aura^{WB}, raison instrumentale devenue hégémonique (→ philosophie des fins à la Kant), despotisme doux^{Taylor}, atomisation sociale^{Divers}. Perte du sens. Que le chrétien Taylor et le marxiste Marcuse disent les mêmes sortes de choses: convergence! Embarquent en effet les penseurs de gauche déçus: société postmilitante, désespérée, atomisée, dépolitisée, unidimensionalisée, éphémérisée, marketisée, anesthésiée, divertie à mourir de rire. Une décadence feutrée et séductrice, pire!

■ Voir ce que j'ai analysé dans la *Parole pamphlétaire* comme la vision crépusculaire du monde et que j'ai repris pour le monde contemporain dans quelques pages de *D'où venons-nous*.

L'écologisme⁹⁵ sert, dans le discours de la gauche des derniers jours, à globaliser la catastrophe en une ruine planétaire irréversible où le progrès (*industriel*) est devenu l'accusé: «Au nom du progrès et du développement, l'homme a entrepris depuis la révolution industrielle, la destruction systématique des milieux naturels. Les prédatons et les saccages en tous genres se succèdent, infligés au sol, aux eaux et à la végétation et à l'atmosphère de la Terre. La pollution produit des effets – réchauffement du climat, appauvrissement de la couche d'ozone, pluies acides – qui mettent en péril l'avenir de notre planète.»⁹⁶ En Francophonie, *Le Monde diplomatique* est le vecteur par excellence de ce Grand récit du crépuscule sans plus d'Agent du bien ni de promesse utopique.⁹⁷ «Huit ans après la chute du Mur de Berlin et sept ans après la guerre du Golfe et l'implosion de l'URSS, l'optimisme est terminé, écrit Ignacio Ramonet, directeur de cette publication et chantre de l'anti-américanisme. Le regard du citoyen scrute l'avenir et panique en voyant partout monter les forces de la désorganisation et de l'anomie. L'âge planétaire au seuil duquel nous nous trouvons apparaît plein d'inconnues, de périls et de menaces.»⁹⁸ Face à cette «heure obscure où nous sommes» plus que jamais, Ramonet retrouve les accents des petits prophètes romantiques (sinon ceux des petits prophètes bibliques), mais la certitude d'un remède à portée de main et d'une victoire imminente des justes, qui suivait aussitôt dans le discours de 1830, manque à l'appel.

Autre façon de poser son moi *contre* le cours jugé absurde du monde : le sentiment de vivre, à peu près seul raisonnable, parmi des fous,

95. Je pense que l'idéologie écologiste qui carbure avant tout à l'angoisse des technologies nouvelles, en contraste absolu avec le goût des cheminées d'usines crachant leurs suies roboratives du productivisme socialiste d'autrefois, est une des expressions contemporaines de l'angoisse comme *régulateur social faute de projets communs* – et qu'elle est sans rapport de continuité avec la ci-devant pensée de gauche.

96. P. 11.

97. Sauf une espérance occasionnellement investie par ce journal dans divers mouvements nationalistes et intégristes – ce qui confirme la confusion des idées de la gauche crépusculaire.

98. *Géopolitique du chaos*, Galilée, 1997, 15.

dans un monde dirigé et dominé par des fous... L'histoire comme une histoire de fous. Le cours des choses comme la vie à Charenton.

Le «socialiste utopique» Colins et ses disciples se voyaient bel et bien enfermés historiquement dans un «Charenton social». «Vous me demandez, Monsieur, pourquoi je ne publie point ce que je considère comme panacée universelle? Le voici: *vouloir être écouté* pendant la tempête me paraît *aussi* insensé: que de vouloir prêcher la logique à Charenton».⁹⁹ Ainsi s'expliquait rationnellement le peu de succès ici-bas du socialisme-rationnel.

■ Le sentiment de vivre parmi des fous: c'est en tout cas un sujet à approfondir de l'histoire des mentalités modernes! Les œuvres des grands psychiatres du tournant du siècle comportent toutes des pages qui exposent ce sentiment d'être entourés de *mattoïdes*, bien au-delà des asiles dont ils avaient la garde. Cesare Lombroso à Turin, fondateur de la criminologie, et Max Nordau à Berlin, étiologiste de la dégénérescence, seraient à relire de ce point de vue. Lis Max Nordau, ce sont les conclusions de son grand et fameux ouvrage *Entartung, Dégénérescence*: «Notre longue et douloureuse migration à travers l'hôpital pour lequel nous avons reconnu sinon toute l'humanité civilisée du moins la couche supérieure des populations des grandes villes, est terminée...»

☞ J'ai mis en exergue de *Dialogues de sourds : Doxa et coupures cognitives*, ceci: «Nous nous jugeons réciproquement de même: les uns et les autres, nous nous paraissions des fous.» = citation de Saint Jérôme parlant des polémiques entre chrétiens et païens.

Les siècles modernes sont en tout cas pleins d'humains qui ont jugé certains de leurs contemporains avec qui le dialogue était jugé impossible atteints de folie raisonnée. Commentant, après plusieurs autres projets sociaux qu'il passe en revue, le grand ouvrage de Pierre Leroux, *De l'Humanité*, l'essayiste libéral Louis Reybaud, peu avant la Révolution de 1848, cite un passage échevelé du fameux

⁹⁹ Lettre de Colins de 1854.

socialiste et enchaîne à l'adresse du lecteur de bon sens, son semblable, son frère: «Il est facile de se convaincre que l'écrivain qui a pu gravement tracer un pareil programme est placé hors de toute réalité, et vit dans un autre monde que le nôtre, celui de ses rêves.» Mais, enchaîne Reybaud, que ce soient là des projets irréalistes, des tableaux purement oniriques, passe; hélas, «toutes ces erreurs ont eu des adhérents, les plus petites comme les plus grandes, et ces dernières ne sont pas celles qui ont obtenu le moins de succès. (...) L'utopie nous a surpris dans une heure de trouble quand, éprouvés par deux révolutions, nous sentions le sol fléchir sous nos pas et ne savions pas où rattacher nos croyances. (...) Projets ridicules, dira-t-on, rêves insensés! Oui, ridicules, insensés, mais funestes!»

■ L'individu laminé entre deux refus et deux menaces: Eric Voegelin contraint à l'exil rejetant du même geste et avec la même horreur nazisme et communisme. Dès ses *Politische Religionen* de 1938, Voegelin considère comme fondamentalement identiques nazisme et bolchevisme, dans leurs doctrines comme dans leurs pratiques.



2BIS. L'HISTOIRE COMME PRODUCTION D'UN SUJET COLLECTIF ENTRE GLOIRE PASSÉE ET RESENTIMENT

☞ Voir aussi plus loin à: Histoire vs Mémoire de groupes,
plus loin, et à: Mémoire et ressentiment.

Les communautés nationales, les **Imagined Communities** ^{Benedikt Anderson} sont le produit d'*Imagined Histories*, d'histoires narcissiques et revendicatives imaginées ... et les deux se tiennent. Tout l'identitaire aujourd'hui est du récit du passé, familial, tribal, sectaire, national censé réapproprié avec ses griefs et ses contentieux.

LE SUJET COLLECTIF ET LES GLOIRES NATIONALES : la France de Clovis, de Charlemagne, de Louis XI... L'histoire comme patrimoine collectif. Ce paradigme s'est dissout dans le ridicule.

Les gloires littéraires nationales comme impostures. J'avais fait un papier là dessus:

«Toute idéologie qui, en fin de compte, attribue aux pharmaciens de Mézières *les Illuminations*, montre suffisamment par là qu'elle est absurde». Ainsi s'exprime Emmanuel Berl dans un essai où il prend à partie Maurras et l'Action française, *Discours aux Français* (1934). L'orgueil tiré par la droite nationaliste de grands écrivains, vilipendés par les gens de bien de leur vivant et transformés après leur mort en «gloires nationales», relevait à ses yeux de l'imposture évidente. Que le génie de Rimbaud fût transposé en une sorte de mérite collectif des habitants de sa ville natale, Mézières-Charleville, chef-lieu du Département des Ardennes (les habitants de Charleville se nomment officiellement les *Carolopolitains*, mais Rimbaud préférait les nommer les «Caropolmerdeux»), c'était l'exemple même du ridicule imposteur des idéologies nationalistes s'annexant les arts et les lettres. Ce sera aussi ma thèse dans cet article: entre la pratique moderne de l'écriture littéraire, entre toute la réflexion de ce siècle sur le rôle et le pouvoir des lettres et les archaïques prétentions des idéologies patriotiques, il y a

incompatibilité totale. Sans doute, le Département des Ardennes n'a pas engendré que des Rimbaud, mais aussi d'honorables tâcherons de la plume qui ont chanté les méandres de la Meuse, les collines et les forêts ardennaises et leur «appartenance» au sol natal. Braves gens de leur petit pays qui, au contraire de Rimbaud traînant son agonie syphilitique à l'hôpital de Marseille, ont été honorés, l'âge venu, par l'attribution des palmes académiques et des banquets en leur honneur à la mairie ... Simplement ces braves poètes et modestes conteurs ne sont pas de la littérature, ils ne sont pas la littérature. Toute comparaison, fût-elle au génie près, entre eux et Rimbaud relèverait simplement de l'erreur de jugement.»

NATIONALISME ET RESENTIMENT

Le sujet collectif des nationalismes de petites puissances comme identité négative. Comme coalition de victimes de l'histoire, ayant à introduire un recours collectif, entretenant un contentieux, avec une demande de dommages et de réparations. Ayant en commun non des vertus et des gloires, mais des plaies et des rancunes. Je renvoie à tout mon bouquin de naguère sur le *Ressentiment*.

Le ressentiment forme le substrat idéologique des nationalismes des XIX^{ème} et XX^{ème} siècles, — pas les chauvinismes de grande puissance, bien entendu: celui des petites entités nationales traînant le souvenir d'avoir été asservies ou brimées; le ressentiment s'insinue dans les «populismes», dans un certain socialisme, — ouvrieriste, ultra-gauchiste, bogdanoviste ... — et chez certaines doctrines féministes. (Quand on dit «un certain» face aux dispositifs idéologiques pleins d'antagonismes et d'antinomies de ce siècle, on s'expose à ce que des militants qui «se sentent visés» vous opposent le très usé paralogisme de l'amalgame: vous êtes contre le stalinisme — ou le maoïsme, plus tard — vous êtes donc contre l'émancipation du prolétariat, vous vous «rangez» dans le camp des Exploiteurs! ... Or non, les idéologies progressistes —

toujours radicalement hétérogènes — viennent sur la scène sociale sous la forme de doctrines diamétralement opposées¹⁰⁰. Les idéologues du ressentiment croient toujours parler au nom de multitudes — ce qui les justifie d'avoir recours aux sophismes les plus sommaires pour défendre leur Bonne Cause).

Le nationalisme envisagé surtout comme séparatisme, comme *besoin* de sécession pour se retrouver entre soi, comme fantasme de n'avoir plus à se comparer ni à se juger sur le terrain de l'adversaire historique, selon la logique qui a assuré son succès, — s'en débarrasser, rompre les ponts, s'isoler entre soi pour n'être plus comptable qu'à l'égard des valeurs du Peuple du Ressentiment, convaincu que la critique, la concurrence, le mépris ne venaient jamais que du dehors et qu'on pourra faire l'économie de cette souffrance des échecs passés vus dans les yeux de l'autre.

Il n'est pas plus «ressentimentiste» que le ci-devant privilégié (parfois privilégié tout relatif) menacé de perdre ses privilèges — si ce n'est la victime autoproclamée forcée de reconnaître qu'elle prospérait vaille que vaille aux dépens de plus opprimé qu'elle ... (Quant au premier cas et à titre d'exemple contemporain, voir l'idéologie afrikaans et boer en plein essor d'Eugene Terreblanche et de l'AWB au Transvaal.) Ressentiment de ci-devant dominants déstabilisés, autres exemples: les «Suprémacistes blancs» états-uniens qui développent la lamentation sur leur «génocide culturel»; ou bien les ligues de contribuables des classes moyennes, «victimisés» par les chômeurs et les assistés sociaux...

❖ Le bipôle Ressentiment et mauvaise conscience comme malaise dans l'histoire. Ressentiment des uns — mauvaise conscience des autres. (Dans les 2 cas, *haine de soi*). Bonne conscience et mauvaise conscience dites «de gauche»¹⁰¹, les deux fonctionnant

100. On verra sur ce point un développement théorique dans mon étude «Les Idéologies ne sont pas des systèmes», *Cahiers Ferdinand de Saussure*, Genève, 45: 1991. 51-76.

101 Ou encore «démocratique».

simultanément, la première consistant à offrir aux minorités et aux opprimés des privilèges et avantages dont ceux-ci ne veulent pas¹⁰², la seconde réglant ses rapports interclasses, intersexes et interculturels sur la conviction cuisante d'une culpabilité perenne des «siens» et achetant la bienveillance des défavorisés, des dépossédés en renonçant hautement à tout jugement sur eux, — en renchérisant sur leur ressentiment, en préférant d'ailleurs rencontrer chez le dominé les raisonnements de ressentiment (lesquels renforcent la honte du ci-devant oppresseur) aux pensées d'émancipation et de self-help qui liquideraient le binome rancune-culpabilité.

✓ Les prétendues et hargneuses «réappropriations» de *son* histoire propre, occultée par les dominants. Histoires des exclus. *Herstory vs History*. Écrire l'histoire de Mme Marx, Mme Freud, Mme Einstein et reprocher à Monsieur d'avoir été un mari décevant et créatif à leurs dépens, à elles qui ne furent rien.

Tous les procès sur l'appropriation culturelle et sur le *Male Gaze* dans la peinture de nus. L'histoire et l'art comme vol, exploitation.

Cf. le papier sur la censure aujourd'hui de Walter Moser. «Pour commencer: qu'est-ce que l'AC, aussi appelée «appropriation of voices» ou avec une connotation psychocriminelle «cultural kleptomania» (*GM*, 21 mars 1992)? Les définitions sont nombreuses et varient beaucoup, de la plus générale et inclusive — «portraying that which you are not» (*The Gazette*, 29 sept. 1992) — jusqu'à la plus restrictive — «one cultural group, typically white, uses the symbols and icons of another, typically non-white» (I, 88)».



102. D'intégration p. ex.

3. SENS DE L'HISTOIRE ET MORALES DE L'HISTOIRE

Évidemment, je ne vais pas développer ici un historique de l'idée de progrès... d'ailleurs je viens de le faire dans mon *Marxisme dans les Grands récits!* Mais, je rappelle un point: le progrès comportait une morale immanente, il exigeait de ceux qui y ont cru une forme de *moralité*, c'est ce qu'il faudrait creuser. Re-discuter au passage ce que Karl R. Popper a caractérisé comme l'*Historicism*. J'élargis pour en dégager le côté cognitif et le côté éthique. Le progrès historique a été une *démonstration* (et, paradoxalement, c'était une démonstration *circulaire*): démonstration de l'avenir inévitable par les «lois» extrapolées du passé – et moyen de distinguer, par le test de l'avenir fatal, ce qui est prometteur et bon, et ce qui est condamné et *donc* mauvais dans le présent. Les saint-simoniens le formulent limpide: il faut posséder une vision globale de l'histoire pour penser une société meilleure, «le pouvoir de *constituer une société* n'est donc qu'aux hommes qui savent trouver le *lien* du passé et de l'avenir de l'espèce humaine, et coordonner ainsi ses *souvenirs* et ses *espérances*». ¹⁰³ L'avenir de l'humanité va alors être **déduit** de l'analyse ou de la mise en intrigue de son passé. Et un impératif historico-éthique catégorique s'imposera ainsi aux justes.

☞ Cf. en longue durée sur les variations des attitudes et des attentes face à l'avenir, le bon livre classique d'Ignatius Frederick Clarke, *The Pattern of Expectation 1644-2001*. New York: Basic Books, 1979.

L'histoire progressiste procure la certitude d'être entraîné par une force immanente vers un But ultime qui sera pour l'Homme la conquête de son essence et de la *bonne vie* commune – et non, comme pour le petit homme empirique, la mort et la décomposition. Cette histoire historiciste répondait à l'individuelle question : que pouvons-nous en tant que «maillon de la chaîne» Humanité? C'est ainsi qu'elle comportait une morale immanente. «Si l'homme, écrit le fouriériste Victor Considerant, n'est pas plus maître d'arrêter le

103. *Doctrine de Saint-Simon. Exposition. Première année. 1828-1829*. Paris: «L'Organisateur», 1831, 13.

développement de la vie universelle et la marche de l'histoire que le cours des grands fleuves, ces forces naturelles et sociales qu'il ne peut *comprimer*, il peut les *régler*». Voilà un mandat humain, le seul possible, au service de l'histoire!

Comprenons par exemple dans ce contexte de la morale historique ce propos de Renan qui était loin d'être un mystique historiciste et très loin d'être un jacobin inconditionnel, mais qui est un homme de son siècle: «La Révolution française n'est pas légitime parce qu'elle s'est accomplie: mais elle s'est accomplie parce qu'elle était légitime».¹⁰⁴

L'histoire de chaque homme est alors muée en un «maillon» de l'Histoire en marche et sa liberté d'individu doit s'abolir dans la soumission au *sens* de cette histoire et dans la volonté d'en favoriser le bon déroulement. «L'homme doit tout sacrifier au progrès et à l'impérieuse nécessité de hâter l'époque de l'unité humaine et de la fraternité», formule-t-on vers 1830.¹⁰⁵ L'homme ne peut changer le cours de l'histoire, mais il peut et doit chercher à y jouer un rôle: rôle tout écrit et sans marge d'improvisation qui ne peut être que celui de «hâter» l'évolution inéluctable, de la précipiter si possible. Nul besoin de lire ceci dans de tardives brochures staliniennes, il suffit d'ouvrir, un bon siècle avant, les journaux fouriéristes.

De cette logique, sort la version «marxiste orthodoxe». Le capitalisme est moralement condamnable sans doute, mais Marx est celui qui a démontré qu'il est surtout *empiriquement* condamné à disparaître par des lois objectives de l'évolution économique — parfaitement *étrangères* aux appétitions des malheureux ou à l'idéaliste indignation devant l'injustice. D'où le seul sens, supposé matérialiste, de «condamner»: «Ce n'est pas nous qui avons condamné la forme individuelle de la propriété, repète Guesde, c'est le machinisme, ce sont les forces productives gigantesques

104. *L'avenir de la science*. Paris, 1890, 381.

105. *Moniteur républicain*, 8: 1838.

déchaînées par la science.»¹⁰⁶ Le capitalisme a accompli et continue à accomplir – *Felix culpa!* – le sale travail historique d'accélération folle du développement et «l'immense accroissement des forces productives et la puissante concentration de tous les moyens de communication»¹⁰⁷ qui ne bénéficient pas au prolétaire actuel, seront demain la base du bonheur productiviste de l'humanité.

Sens de l'histoire et ennemi à abattre. Tel groupe, telle classe sociale, voilà l'ennemi! L'Empire du mal. L'axe du mal etc. Pas d'historicisme sans manichéisme.

J'ai étudié dans *L'ennemi du peuple* la grande sociomachie antireligieuse des 19^e/20^e siècles. «Guerre à Dieu!», s'écrie Paul Lafargue en 1865. Et Proudhon:

Dieu imbécile, ton règne est fini; cherche parmi les bêtes d'autres victimes (...) car Dieu, c'est sottise et lâcheté; Dieu, c'est hypocrisie et mensonge; Dieu, c'est tyrannie et misère; Dieu, c'est le mal. (...) Il n'y a pour l'homme qu'un seul devoir, une seule religion, c'est de renier Dieu.¹⁰⁸

«Voilà l'ennemi!», rappelle cette formule, lancée au parlement par Gambetta en 1877 et dont, douze, quinze ans plus tard, le succès demeure inusable dans la France radicale: «Je ne fais que traduire les sentiments intimes du peuple de France en disant du cléricalisme ce qu'en disait un jour mon ami Peyrat: le cléricalisme? Voilà l'ennemi!» (*Acclamations et applaudissements prolongés à gauche*).¹⁰⁹

106. Jules Guesde, *Double réponse à MM. de Mun et Paul Deschanel*. Paris: S.N.L.E./Bellais, 1900. 14.

107. Guesde, *État*, iii.

108. *Système des contradictions économiques, ou philosophie de la misère*, Paris: Guillaumin, 1846, I, 415-6 et II, 306. D'où, l'indignation renforcée des gens de bien contre Proudhon qui mettait la preuve de sa scélératesse sur la somme: «il appartenait bien à cet esprit malade qui venait de nier la propriété, c'est à dire la morale et la justice, de compléter son œuvre par ce dernier blasphème!», s'indigne Jules Breyat, *Les socialistes depuis février [1848]*, Paris: Dentu, 1850, 113.

109. Gambetta, in *Journal Officiel*, 4.5.1877.

Ça se retournait très aisément, par exemple : le Juif voilà l'ennemi! : «Avec ou contre les Juifs! Voilà la question qui se pose. Il faut qu'on réponde: Contre les Juifs! Contre l'Étranger!»¹¹⁰ Vers 1910, Copin Albancelli, propagateur obsédé et abondant, publie une revue, *La France d'hier et la France de demain* dont le slogan retourne aussi le mot d'ordre de Gambetta: «La société secrète, voilà l'ennemie!»

C'est un axiome du reste de la sociologie des mouvements sociaux: un tel mouvement ne peut se développer et mobiliser que s'il peut identifier et cibler un Ennemi.

Admettre du même coup au cœur de la logique moderne, *l'idée absolutrice* des nécessités historiques et des fins qui justifient les bavures passées: le droit d'absoudre les bavures des siens, des progressistes par la nécessité historique même. *La Révolution est un bloc*^{Clemenceau} dit précisément ceci face aux attaques des réactionnaires.

– Ou le conventionnel G., mourant, faisant la leçon à Mgr Myriel, évêque de Digne, montrant la fatalité par delà le bien et le mal du coup de tonnerre:

— 93. J'attendais ce mot-là. Un nuage s'est formé pendant quinze cents ans. Au bout de quinze siècles, il a crevé. Vous faites le procès au coup de tonnerre.

D'où il se fait que la modernité s'est épuisée à trouver du sens et *donc* de la loi morale dans le déroulement de l'histoire, – sinon à la limite cette totale certitude que j'ai appelée *gnostique*, certitude antagonisant le cours apparent du monde mais comme message reçu de l'avenir.

Faire voir les efforts inlassables des générations modernes successives et dire les apories de ces efforts. Donc aborder, disais-je ci-dessus, les idéologies progressistes comme des *efforts déraisonnables de rationalité* face à un monde lui-même déraisonnable, inconnaissable et largement in-maîtrisable.

110. Jules Guérin, *L'Anti-Juif*, 6. 11. 1898, 1.

Pour ma part, j'ai glané chez les socialistes les expressions les plus frappantes de ce déterminisme historique dans sa forme *évidente* de jadis. Mais il faudrait montrer pourquoi et comment cette évidence s'est dissoute dans le malheur des temps. Le socialisme moderne, pose il y a un siècle le SFIO Paul Louis, «n'écrit pas: *ceci est juste*, mais: *ceci doit advenir*»¹¹¹. Tout était ici. L'historicisme ainsi conçu comme fatalité transcendante est tout à la fois un immoralisme et un anti-héroïsme. Il institue un sujet au service d'un *Realissimum*, d'une fatalité, là il y a danger. C'est, pour moi en tout cas, la proposition fondatrice de la vision du monde de l'Internationale socialiste avant 1917. «C'est donc la *volonté aveugle* des faits qui pousse les sociétés vers l'ordre collectiviste.»¹¹² Grande phrase!

Voir ici ceux qui, dans la même société, n'appartenaient/iennent pas ou ne semblent pas appartenir au même temps historique, qui ne se conçoivent pas dans le même régime d'historicité^{Hartog 113}. Pour parler dans les termes d'Ernst Bloch dans son essai sur la mentalité nazie, *Héritage de ce temps, Erbschaft dieser Zeit*, y a-t-il parmi nous discursivement et identitairement – dès lors, socialement et civiquement – des «non-contemporains», de la non-contemporanéité, *Ungleichzeitigkeit*? Des gens et des institutions qui ne vivent pas dans le même temps, la même durée? (Cette notion s'applique à ce qu'il percevait comme «anachronique», comme pulsions précapitalistes dans les idéologies et les attitudes mentales des Nazis: «Tous [les discours] ne sont pas présents dans le même temps présent. Ils n'y sont qu'extérieurement. [...] Ils portent avec eux un passé qui s'immisce. [...] Des temps plus anciens que ceux d'aujourd'hui continuent à vivre dans des couches plus anciennes¹¹⁴». Bloch défend bien sûr la thèse que l'*Ungleichzeitigkeit* du national-socialisme sert à transposer la contemporanéité tout à fait brûlante de la contradiction capitalisme-prolétariat.)

111. Paul Louis, *Les étapes du socialisme*, Charpentier, 1903, 306.

112. Th. Cabannes, *Tribune socialiste*, Bayonne, 7.6.1908, 1.

113. *Régimes d'historicité. Présentisme et expérience du temps*. Paris: Le Seuil, 2003.

114. Ernst Bloch, *Héritage de notre temps*. Paris, Payot, 1977.

(⊗ Cette notion de Bloch est spécieuse *prima facie* : elle suppose que les uns seront montrés authentiquement «de leur temps» et les autres pas, et que l'Histoire "objectivement" va arbitrer entre eux).

Le marxiste anglais Raymond Williams dans les années 1960¹¹⁵ posait la coexistence dans les sociétés, dans les opinions et les idéologies, du *dominant*, de *l'émergent* et du *récessif*, l'émergent étant plus ou moins *ipso facto* «progressiste». Paradigme marxiste simple. Mais, nous le savons, l'émergent ne finit pas toujours par s'imposer, le récessif perdure et le dominant récupère, recycle, atténue et syncrétise ...

■ Ceux qui ne croyaient pas, n'ont pas cru du tout au Progrès. Une foule de gens très divers de présumés: Georges Sorel, O. Spengler, Eric Voegelin, Leo Strauss, Christopher Lasch, et les nietzschéens et les heideggeriens, et les po'mo'. Coalition de philosophes depuis Schopenhauer contre l'optimisme condorcétien. ☞ esquisser la critique radicale de l'idée du progrès contre les grandes machines à la Auguste Comte.

Dans le monde socialiste français, la critique vient spécialement du sceptique Georges Sorel avec ses *Illusions du progrès* (Rivière, 1921.) Sorel reconnaît parfaitement le progrès cumulatif scientifique et technique, mais rejette toute idée de progrès moral, social ou civique concomitant, soit nécessaire soit linéaire. Du kantien Renouvier au darwiniste social Gustave Le Bon, les critiques du progrès sont innombrables et on ne peut parler de l'histoire de cette idée en les ignorant ou sous-estimant.

Au 19^{ème} siècle, il faut aller trouver la grande critique de l'historicisme progressiste chez des philosophes sceptiques à l'égard du système hégélien comme le néo-kantien Charles Renouvier qui publie en 1896 une excellente *Introduction à la philosophie analytique*

115. *Culture and Society. 1780-1950*. London: Chatto & Windus, 1958. *Keywords: A Vocabulary of Culture and Society*. Glasgow, London: Fontana; New York: Oxford University Press, 1976. *The Long Revolution*. London: Chatto & Windus, 1961.

de l'histoire. Critique de Hegel, il y réfute aussi la *doxa* du progrès politique ou civique. «Il n'est pas ainsi prouvé, conclut-il, ni que l'histoire empirique est un pur *produit de la Raison*, une *théodicée*, une *manifestation de l'absolu*; ni que la loi constamment et régulièrement vérifiée des événements soit ce qu'est la loi morale et idéale, une marche vers la liberté; ni que la lutte des passions et des intérêts pour le présent (et ajoutons pour le passé) contre le progrès se termine en toute grande occurrence par une défaite.»¹¹⁶

Sorel avec son paradoxe volontariste-nietzschéen. La plupart des commentateurs du concept sorélien de *mythe*, ne comprennent pas vraiment. Je le paraphrase à ma façon: si les agents historiques voyaient *jamais* lucidement le possible historique, la réalité un peu ou beaucoup déprimante du rôle qu'ils joueront *objectivement* et les ruses infinies de l'histoire, ils resteraient tranquillement ou stoïquement chez eux ... et Robespierre aurait fini, bien tranquille, avocat à Arras en laissant passer l'orage; il faut donc qu'ils se racontent des histoires (*mythes*) qui les aveuglent sur l'histoire qu'ils font (et qui les dévorera) pour agir et au bout du compte, parfois du moins (comme pour la Révolution française) on peut dire avec quelques bemols « tant mieux » en termes de «bilan globalement positif» au bout d'un séculaire *travelling arrière* (dans un coin de la pièce ou dans la coulisse de l'Histoire, un philosophe dit que les grandes raisons historiques sont des chimères, mais il ne le dit pas trop haut pour n'être pas entendu de Billancourt), – tant mieux ... au moins dans certains cas où les choses ont relativement bien tourné, ce qui n'est certes pas toujours et certes pas au 20^e siècle des “progressistes”.

Cela revient à dire: si les humains pouvaient regarder d'un regard sobre, *mit nüchternen Augen*, désenivré, leurs relations mutuelles, l'histoire stagnerait parce que personne ne voudrait se mêler de la faire et de s'y brûler.

116. *Introduction à la philosophie analytique de l'histoire. Les idées, les religions, les systèmes*. Éd. augmentée. Paris: Leroux, 1896, 114.

Sur 1789 par exemple, Georges Sorel écrit: «Les vraies conséquences de la Révolution ne ressemblent nullement au tableau enchanteur qui avait apparu aux yeux éblouis de ses premiers adeptes; et sans ce tableau, la Révolution aurait-elle eu lieu? Et dans ce tableau ne retrouve-t-on pas une masse de résultats acquis effectivement, mais autrement réalisés et avec des aspects que ne soupçonnaient pas nos pères?»¹¹⁷

Ceci pourrait se dire des programmes social-démocrates d'il y a un siècle et de ce qui s'en est réalisé (si je prends le programme de la SFIO vers 1910, beaucoup vraiment, ... mais c'est dans la société bourgeoise et capitaliste!), mais pas par les voies prévues. Ayant séparé de leur présent par une coupure absolue, «conséquence nécessaire de la seule victoire prolétarienne», certaines transformations que les sociétés démocratico-capitalistes avancées ont réalisées (le développement massif de l'enseignement secondaire et universitaire, l'extension et la prépondérance des professions intellectuelles, l'émancipation des femmes, la diminution de la durée du travail, les allocations familiales, l'assurance maladie-invalidité universelle, le droit à la retraite etc.), les doctrinaires socialistes d'avant 1917 ont, de fait, réfléchi sur l'avenir et répudié la dynamique démocratique avec une erreur constante d'*insight* historique.¹¹⁸

117. Ibid.

118. Il n'empêche que les grands programmes critico-utopiques, avec leurs aveuglements, ont été *aussi* des instruments d'émancipation de l'esprit et de résistance au cours du monde, de refus d'en accepter passivement l'injustice inhérente. Leur décomposition, si elle s'avère irréversible, ne promet rien à ces égards du moins, rien qui vaille. Car enfin, il n'est pas question de faire à notre tour des raisonnements binaires en concluant qu'une logique qui recélait un potentiel élevé de perversion ne peut que céder le pas à une logique (plus) juste. Mais ils étaient, je le répète, de très mauvais instruments de conjecture sur l'histoire et de passage de la critique sociale à une contreproposition réaliste — cette constatation ne revenant *pas* à suggérer que la volonté de changer le monde soit vaine et que le scandale face au cours des choses n'exige pas de se transformer en un programme d'action.

À la gauche de l'extrême gauche, ce que disait alors Sorel, dans *Le mouvement social*, seule revue de qualité et proche du syndicalisme-révolutionnaire, par haine de la veule société bourgeoise et de la démocratie parlementaire, c'est que l'idée de «grève générale» pouvait parfaitement ne correspondre à rien qui doive se produire jamais de près ou de loin, rien qui puisse se produire, mais que cependant l'idéologème était *juste* dans son efficace d'organisation et de combat, c'est-à-dire comme «mythe»: «L'idée de grève générale est à ce point motrice qu'elle entraîne dans le sillage révolutionnaire tout ce qu'elle touche etc.»¹¹⁹ Sorel *dissocie* et met les Grands Récits, chimériques, mythiques mais utiles, au service d'une sorte de pragmatisme héroïque et de volontarisme en partie aveugle. Il donne *une des* réponses à ta question du rapport de l'histoire discursive à l'histoire matérielle. Et du rapport entre la croyance idéologique et l'action. Ce n'est pas la plus rassurante, mais en est-il de rassurantes?

Tout revient à la *rencontre inattendue* de la morale et de l'histoire. Et à ces moralistes politiques, politiques souples et impavides quand cela convient, moralistes quand il leur faut s'indigner.

Étudier ou évoquer du moins, à ce point, des cas divers/divergents de modes de construction du sujet dans l'histoire ; un exemple dans mes intérêts: la manière *de ressentiment* de s'instituer comme sujet dans, *c'est à dire contre*, l'histoire *immanente*, *son cours présent* et ses valeurs, en opposition à sa logique apparente: je n'arrive à rien, **donc** j'ai des mérites; d'autres réussissent où j'échoue, **donc** leur réussite est due à des avantages escroqués à mon/notre détriment etc. etc.

Ce que j'ai essayé de produire dans mon bouquin de naguère: une phénoménologie et une heuristique du ressentiment accompagnées de réflexions et d'hypothèses sur la conjoncture culturelle contemporaine. Diagnostiquer du ressentiment, c'est s'efforcer de lire une logique sous-jacente: lecture symptomale des idéologies, des

119. Georges Sorel, «Réflexions sur la violence», *Mouvement socialiste*, t. I, 1906, p. 275. Publié peu après en volume sous le même titre (Paris, Librairie de «Pages libres», 1908).

aveux partiels, dissimulations, dénégations... Je ne dis bien entendu nulle part dans ce livre: la domination, c'est dans la tête... Mais je mets résolument en doute la thèse vertueuse qui pose que le désavantagé (ses idéologues et porte-parole) a toujours une juste conscience de sa domination, des fauteurs de celle-ci, de son étendue et des moyens de son émancipation. Et d'autre part, on met en doute à priori qu'il suffise qu'un groupe se déclare défavorisé ou opprimé (ce qui, par exemple, fut et demeure le cas de *tous les nationalismes* — voir les démagogues serbes, bosniaques et autres qui, de massacre en massacre, ne cessent de gueuler à la victime et de s'apitoyer sur eux-mêmes) pour qu'il ait persuadé de sa thèse sans plus d'examen et que la question de sa responsabilité cesse de se poser. Au reste, quand même le ressentiment et la glorification d'une identité humiliée pourraient être une *étape* vers plus de dignité et plus de courage de la part d'un groupe stigmatisé, débilité par la haine de soi ou aliéné — et ce, en dépit de la fausse conscience qu'il comporte, — l'analyse du phénomène méritait d'être menée à bien.¹²⁰

■ Les cas aussi, innombrables je crois au 20^e siècle, de doubles jeux et mauvaise foi «existentielle» soutenus toute une vie ... ou presque. Les études, nombreuses, sur la *schizophrénie* militante. Claude Roy, ex-membre du PCF, l'écrit aussi explicitement que possible vers 1980 et ceci me semble accablant et un peu répugnant de mauvaise foi muée en vertu du militant, mais on multiplierait les citations de ce genre:

120. J'ai rapporté le phénomène du ressentiment culturel à la catégorie générale de la *fausse conscience* qui est au centre de l'œuvre, que je trouve remarquable et qui est méconnue de Joseph Gabel. Avec son axiome: «La fausse conscience est souvent — sinon toujours — génératrice d'effets pervers pouvant, sur le plan politique, se cristalliser dans des conduites d'échec de portée historique; ... inversement, l'effet pervers est pratiquement toujours sous-tendu par une forme de fausse conscience...» Sur la notion de fausse conscience, Gabel est à rapprocher d'E. Fromm, *The Sane Society*. New York: Holt, Rinehart, and Winston, 1970. Trad. fr. *Société aliénée et société saine*. Paris: Courrier du Livre, 1971.

Je votais pour Jean-Jacques Rousseau et pour Marx aux élections de l'histoire. Mais au scrutin secret de l'individu, je votais plutôt pour Schopenhauer et Godot.¹²¹

Je relève, analogue, un propos d'un homme resté communiste jusqu'à sa mort, André Wurmser, propos daté de 1956, cité dans sa notice au *Dictionnaire du mouvement ouvrier* de Maïtron, qui laisse apparaître que cette simulation et ce double langage lui paraissaient évidents, moraux, normaux (et un peu stupides, de mauvais goût et déplacés les gens qui s'aviseraient de les lui reprocher). André Wurmser écrit ceci — qui est tout de même étonnant : «il ne faut pas juger ce que les uns et les autres nous avons alors pensé d'après ce que nous avons dit»¹²².

Par contre et contre la dénonciation simple de l'historicisme comme, au bout du compte, une illusion néfaste: L'histoire sans signification, sans nulle promesse ni remède, insupportable! L'histoire comme histoire perpétuelle du bonheur des méchants et du malheur des justes. Histoire post-religieuse sans *Iustus Iudex Ultionis* comme on psalmodie dans le *Dies Irae*. Les philosophes marxisants l'ont dit. Une «Machine infernale» a écrit Theodor W. Adorno: L'histoire *telle quelle*, sans promesse de progrès ni de justice, est un processus inhumain^{Liotard}, une «machine infernale»,¹²³ car le mal y est sans sanction et la misère sans mémoire – et une société juste et bonne y est une illusion sans avenir.

■ Que peut, qu'a pu la littérature, dans une telle histoire, si différemment connue par les uns et les autres, et dans les démentis donnés régulièrement par celle-ci aux grandes certitudes? Il y a la réponse post' mod', lequel a tout de même inventé quelque chose de nouveau, un *nihilisme dogmatique*: Dans un monde inconnaissable, seul le fictif, le non-monosémique disent quelque chose de vrai parce qu'ils ne cherchent pas à savoir ni enseigner positivement quoi que

121. Claude Roy, *Nous*. Gallimard, 1972, 388.

122. Dans le Maïtron, *Dictionnaire du mouvement ouvrier*, vol. «W», 396.

123. Adorno, *Minima moralia*, 218.

ce soit de vrai sur le monde. C'est le paradoxe du Crétois, mais à l'envers: si tous les discours mentent, seul le genre de discours qui admet qu'il ment dit vrai!

Claude Duchet, réfléchissant sur *Bouvard et Pécuchet*, écrit: «On ne peut véritablement penser l'histoire qu'à travers l'imaginaire». De quoi je tire que les multiples discours publics et savants qui pensent et énoncent l'Histoire comme positivité relativement intelligible, source d'enseignements et d'*exempla* moraux, déploiement téléologique ou du moins tendances irréversibles, interpellation mobilisatrice et civique, ne la *pensent* pas vraiment – et que la fiction qui la non-pense comme brouhaha d'explications exclusives et spécieuses, comme obscure ironie ultime, a **raison** à sa manière, c'est à dire qu'il y a une raison littéraire-fictionnelle qui vient ironiquement occuper le trône de la Pensée après la défaite de la raison civique et savante. D'où, suggéré plus haut, travailler ou du moins dire des choses sur le roman du 20^e siècle et en remontant au roman réaliste – et puis ses avatars modernistes et post-modernes – comme, d'une façon lukacsienne/anti-lukacsienne, *l'inscription ironique du (non-)sens de l'histoire*.

Re-partir de *L'Éducation sentimentale*, des barricadiers de février 1848 et des Rosannette et autres cocottes courtisées par Frédéric Moreau pendant que les autres adhèrent et s'engagent... Concevoir le roman moderne comme critique polyphonique-pyrrhonienne de l'historicisme ^{Popper}, né au *Temps des Prophètes* selon le titre de Bénichou. Le modernisme, concomitant, n'a fonctionné que sur un axiome structurel: l'impossibilité de conclure, de tirer un sens univoque. Ce genre de récit aussi où, comme forme ou contrainte de l'intrigue, au moment où le chemin commence, le voyage est déjà terminé^{Lukacs}

Flaubert sceptique et goguenard devant les démoc-soc de 1848 et leurs Grands récits et Grands remèdes: «Il connaissait Mably, Morelly, Fourier, Saint-Simon, Cabet, Louis Blanc, la lourde charretée des écrivains socialistes, ceux qui réclament pour l'humanité le niveau des casernes, ceux qui voudraient la divertir dans un lupanar ou la plier sur un comptoir et, du mélange de tout

cela, il s'était fait un idéal de démocratie vertueuse, ayant le double aspect d'une métairie et d'une filature, une sorte de Lacédémone américaine, où l'individu n'existerait que pour la société, plus omnipotente, absolue, infaillible et divine que les grands Lamas et les Nabuchodonosors.»

Ici aussi: Les modes d'être au monde historique de jadis et leurs adaptations successives à la modernité: on a évoqué ensemble le modèle socialiste-métempsychique de jadis. Ça remonte à P.-J. Ballanche vers 1820.... et cela veut dire, ce qui est en retard et en avance sur son temps, que l'histoire est une *Expiation*. On pourrait relire aussi d'Auguste Blanqui, *L'éternité par les astres*. Ou bien le ci-devant Pape saint-simonien Prosper Enfantin sur la vie éternelle passée-future:

Je crois que ce qui **est** contient le résumé de **ce qui fut** dont il est le tombeau et le germe de **ce qui sera** dont il est le berceau et que l'union progressive de ce résumé et de ce germe, c'est à dire de notre vie passée et de notre vie future constitue la vie présente, nommée plus précisément LA VIE.

Mais faut-il rappeler que Colins, que la doctrine du «socialisme rationnel» est métempsychique – ce qui faisait bien rigoler un nommé Marx. Je cite un passage de mon livre sur Colins où j'explique ça:

... Du moment que l'homme est libre, il est responsable. Tout mal consciemment commis est une désobéissance à la Raison qui est logiquement *punie* dans la succession des existences terrestres. Le critère du bien et du mal, c'est ce que ma conscience désigne comme tels. «Toute action est récompensée ou punie dans une vie future selon qu'elle est conforme ou non aux prescriptions de la conscience de chacun.»¹²⁴ La faute morale est un «péché» contre la raison, elle est le refus d'écouter la raison en soi, d'écouter la loi

124. Agathon De Potter, *De la propriété intellectuelle et de la distinction entre les choses vénales et non-vénales. Majorats littéraires de Proudhon*. Bruxelles: L'auteur, 1863, 136.

morale en nous – aussi incompréhensible que le «ciel étoilé» – il n'est donc qu'un seul «péché», «mentir à sa conscience». ¹²⁵ Colins ne cesse de réinventer Kant (qu'il n'a pas pratiqué, mais qu'il a très bien compris). Avec la «sanction ultravitale», avec l'expiation éternelle, Colins «démontre» la *rationalité du dévouement*. L'honnête homme n'est finalement pas un imbécile et le criminel heureux et habile n'est pas le seul bon argumentateur d'une Raison désespérante!

Les religions démontraient la rationalité du bien très facilement – mais sur des prémisses absurdes et grâce à des fables. La science matérialiste bavarde, elle, sur la rationalité du dévouement, mais elle avoue en sous-main que c'est une blague destinée aux sots et aux peureux, qu'il n'est que deux morales: la morale aristocratique qui trouve sa *beauté* dans la force et la morale des esclaves qui ratiocine dans le ressentiment. Sans *démonstration* de la rationalité du dévouement, sans sanction, sans que ma conscience argumentative ne *calcule* et n'*escompte*, il n'est de régulation de la vie qu'absurde... sauf d'obéir à toutes mes impulsions si je puis le faire sans danger. Il est sentimental et illogique à la fois d'imaginer que l'homme fera des sacrifices qui ne seront pas dans son *intérêt*, quel que soit celui-ci. Une morale désintéressée n'a pas de sens. Une morale sans sanction est une morale pour rire. Il faut *prouver* aux humains, non plus dogmatiquement mais scientifiquement, que la vertu est le meilleur calcul. La morale de Colins est alors un *utilitarisme métempysychique*. ¹²⁶ Tant que cet axiome n'aura pas été démontré, l'humanité, oscillant entre despotismes et anarchies, attendra indéfiniment au seuil de la Liberté.

L'objection à la justice divine par le malheur des justes et la prospérité des méchants fait corps avec l'idée chrétienne de Providence. Mais le théocrate Joseph de Maistre, face au «scandale» de la Révolution française, avait cherché à ramener cette idée dans

125 Voir Ad. Hugentobler, *Philos. de l'Avenir*, 2: 1875, 96.

126 Cf. L. de Potter, in *Études sociales*, 32.

une certaine raison historique-providentielle en posant qu'«il y a sur la terre un ordre universel et visible pour la punition temporelle des crimes.»¹²⁷

Et modèle concomitant, celui de *la destinée parallèle* ou plutôt emboîtée de l'Homme générique, de l'Humanité et du moi comme ce petit-homme voué à la décrépitude et à l'oubli, mais qui, comme le sergent au régiment, «ne veut pas le savoir» qui se sert de l'histoire pour cacher sa finitude et son impuissance.

Faire voir la décomposition-érosion très lente de cette certitude «humanitaire» et progressiste depuis le romantisme, faire voir tout le 20^e siècle comme dénégation têtue et lent recul – mais au début, c'était l'euphorie de l'évidence ; Vers 1840, François Vidal dans sa *Répartition des richesses*, économiste de gauche, esprit relativement positif «pour son époque», écrit:

L'homme a une destinée quelconque à accomplir sur la terre. C'est là une vérité d'intuition, une vérité évidente par elle-même. Elle n'a pas besoin d'être démontrée, car sérieusement, on ne saurait la contester.

Et les morales absolutrices de l'histoire ainsi conçue comme destinée déjà écrite et comme *Weltgericht* ^{Hegel} :

Du moment qu'il est prouvé: que l'ordre moral [=historique] existe; tout ce qui arrive est juste et n'a plus rien de terrible. Il est certain alors que le sang humain, socialement versé, ne peut l'être que comme expiation; et, tant qu'il coule c'est une preuve que l'expiation n'est pas complète. = ceci, de Colins bien sûr!

La morale expiatoire = Admettre et approuver le progrès qui doit advenir et même s'il doit passer sur les humains comme le char de Jaggernaut, progrès-nécessité par delà le bien et le mal.

127 *Soirées de St-Petersbourg*, éd. 1893, I, 107.

Jules Verne et le personnage du Capitaine Nemo. Nemo, ci-devant prince hindou vaincu par les Anglais, est un nouveau Prométhée, un monstre de Frankenstein, arraché aux siens, dépossédé, déshumanisé par le Progrès, mais qui se sert du Progrès en l'accéléralant. Sa mobilité, *mobilis in mobili*, est une fatalité qu'il transforme en choix romantique; c'est pourquoi le héros saint-simonien Cyrus Smith doit à la fois l'admirer et le condamner: "Votre tort est d'avoir cru que l'on pouvait ressusciter le passé et vous avez lutté contre le progrès nécessaire" (*I. Mystérieuse*, vol. III, XVII). (On notera que le "Progrès nécessaire" passe par le génocide des Cipayes et que Jules Verne en est parfaitement conscient). Jules Verne est forcé d'admirer la force de "mise en circulation" de l'impérialisme, alors même qu'il cherche à défendre le droit: [sur la révolte des Cipayes]: "Le droit cette fois encore était tombé devant la force. Mais la civilisation ne recule jamais et il semble qu'elle emprunte tous ses droits à la nécessité". (*ibid.*, III, XVI). Phrase redoutable et ambiguë à quoi personne n'a prêté suffisamment d'attention.

Tant les économistes libéraux du 19^e s. que les socialistes les plus rouges admettent qu'il faut que le progrès passe et qu'importe peu sur qui il passe pourvu qu'il avance:

Les chemins de fer sont inventés, et voilà que les routes auxquelles ils font une concurrence inégale sont désertées, les relais sont abandonnés, les maîtres de poste et les aubergistes ruinés. (...) Qui voudrait arrêter le progrès pour mettre un terme aux perturbations qu'il provoque? – G. De Molinari directeur de *L'économiste français*. Vers 1870.

Quelque chose à faire sur les dialogues de sourds entre camps idéologiques tout au long du siècle. = la question-clé de mon traité de rhétorique, *Dialogues de sourds*:

.... les camps « idéologiques » dans un état de société relèvent-ils tous *de la même raison*, de la même rationalité argumentative et sont-ils donc justiciables des mêmes critères de validité? Et les débats publics, si têtus à camper sur leurs positions et à ne pas céder un pouce du terrain que

puissent être les polémiqueurs, sont-ils tous, à tout le moins, susceptibles d'un arbitrage au nom d'une rationalité homogène? ... Il me paraît bien, pour partir d'une banale intuition qui est, je crois, largement partagée, que les *dialogues de sourds* sont, dans la société, la règle plutôt que l'exception et que ces dialogues de sourds semblent souvent résulter de discordances profondes, radicales entre certaines «familles d'esprits», discordance quant à la façon d'aborder le monde et d'y déceler ou y produire du sens. Certains de ces dialogues de sourds, dans la vie publique, dans les luttes politiques, peuvent se soutenir le temps d'une génération (ou de plusieurs), le problème étant ordinairement réglé par la disparition des adversaires en présence et par l'émergence d'une nouvelle génération qui ne comprend même plus le sens de la question qui a passionné ni les enjeux de l'affrontement – la question de savoir qui au bout du compte «avait raison» étant renvoyée à l'insignifiance puisque les enjeux non moins que les termes mêmes dont les adversaires se sont servis pour se heurter et se réfuter sans jamais se faire vraiment entendre les uns des autres sont également désormais obsolètes et dévalués.

SENS DE L'HISTOIRE ET AVEUGLEMENT

Les idéologies historicistes comme bandeau sur les yeux. Une vision de l'histoire comme manteau de Noé. Cache l'obscénité du monde. «Prisonniers d'idéologies sans correspondance avec la situation sociale», Colin, Jean-Pierre. *La beauté du manchot: culture et différence*. Paris: Publisud, 1986, 30, dit ce que disent toutes les analyses des erreurs obstinées de la gauche française. Par ex. Guy Konopnicki, *La gauche en folie*. Paris: Balland, 2003.

Ne pas consentir à voir ce dont l'idéologie ne parle pas comme les médecins galénistes et hippocratiques du 16^e siècle face à la syphilis.

Ceux qui confondent les rôles et les personnages. Drieu la Rochelle, daltonien idéologique: «Des communistes et des fascistes, ou plus

exactement des fascistes rouges et des fascistes blancs.» *Socialisme fasciste*.

Dans les aveuglements, il y a les *remake historiques*, les intellectuels qui jouent un rôle bien appris mais pour une autre scène. Voir les moments où se rejouent une pièce d'autrefois en changeant de décor. Les livres sur mai 1968 vu comme *remake* sur une scène inférieure (comme on dit à Rouen) de toute l'histoire révolutionnaire depuis 1789 ou 1917. Aussi, les résurrections tardives de certains *langages*, jacobin, léniniste, bakouniniste etc., qui sont des langages *empruntés*.

CEUX QUI ONT DOUTÉ DU SENS DE L'HISTOIRE.

George Orwell serait un bon cas de figure. — Je cite un compte rendu de l'essai de Michéa: " Les idées singulières d'Orwell le rendent de bonne heure étranger à une certaine gauche, celle qui croit au progrès indéfini des Lumières, au cours inexorable de l'Histoire. Jean-Claude Michéa est de ceux pour qui Orwell jouerait auprès de lui le rôle que Nietzsche avait dévolu pour lui-même à Schopenhauer, "le seul professeur, (le) seul maître dont j'ai eu à m'enorgueillir" (*Schopenhauer éducateur*, cité par Michéa). Premier outil de la boîte à idées philosophique: le refus de l'esprit d'orthodoxie, en particulier de l'orthodoxie de gauche, se méfier de ce que cachent les mots "progressiste", "démocrate", "révolutionnaire", chez ceux qui s'en réclament, de toute façon suspects. Remettre au jour le socialisme ouvrier, dénoncé par Marx comme "utopique" et "sentimental". Revenir à Pierre Leroux et Philippe Buchez qui, au XIXe siècle, prônaient une morale ouvrière et furent à l'origine des premières associations de travailleurs, se souvenir de Marcel Mauss l'ethnologue, auteur du fameux *Essai sur le don*. Jean-Claude Michéa a toutes sortes de bonnes lectures, merci de nous en faire profiter." Maurice Nadeau, *La Quinzaine littéraire*.



4. LES RUINES DU PASSÉ ET LES OBJETS MÉMORIELS

Je mets sous des ✓ un certain nombre de points divers, plutôt dans le désordre, points que j'aimerais creuser dans le cadre d'une problématique du mémoriel où Régine Robin a publié des essais subtils et fondamentaux¹²⁸. Cette problématique nous a rapprochés dans une recherche menée ces dernières années sur «l'Instrumentalisation du passé» et dans la préparation d'un colloque, tenu en 2007, sur «Loi, mémoire et histoire»:¹²⁹

✓ Mémoire individuelle, mémoire nationale-officielle, mémoire communautaire, mémoire familiale-privée: sont-ce des espèces d'un même genre, ou polysémie, ou en fait une simple et fallacieuse dérive métaphorique?...

La mémoire personnelle, c'est *moi, l'unique* et ma misérable et incommunicable «propriété», qui m'est précieuse, mon cinéma intérieur dont la pellicule se dégrade avec le temps (sans parler de l'Alzheimer), et qui est sans intérêt pour les autres, qui est faite de «misérables petits secrets», ou bien dérisoires ou bien inintelligibles, intransmissibles du moins avec la passion qui y était investie, et cinéma qui de toute façon s'effacera avec moi.

Face à elle, si précaire et si vaine, la prétendue mémoire collective, pourtant, est simple métaphore ou bien imposture et abus de langage. Généalogies, histoires nationales, commémorations, enfants des écoles, discours, panthéons; ce sont des fictions officielles, des manteaux de Noé qui cachent l'amnésie fatale, perpétuelle et ontologique, des collectivités, qui, dotées du statut de mainmorte et

128. Régine Robin a publié récemment: *La mémoire saturée*. Paris, Stock, 2003. 525p. — une réédition du *Deuil de l'origine*. Nouvelle postface. Paris Kimé, 2003. 236 p. — *Berlin Chantiers. Essai sur les passés fragiles*. Paris, Stock 2001. 447p. Traduit en allemand. — *Le Golem de l'écriture. Fiction, autofiction et cybersoi*. Montréal, XYZ éditeur, 1998. — Dernier ouvrage paru: *Cybermigrances. Traversée des identités*. Montréal: Boréal, 2004, Collection «Le soi et l'autre».

129. Dans le chapitre final de cette esquisse, je reviens sur les ainsi nommées Lois mémorielles comme caractéristiques et révélatrices de la conjoncture présente. Voir pp. 136 et svt.

aspirant à la pérennité, voudraient avoir ce que seuls les individus mortels possèdent au propre dans leurs cellules grises précaires: des souvenirs.

La mémoire personnelle, vacillante, toujours «infidèle», changeante, lacunaire, refoulée ici et là. En quelle année ai-je fait cela, pourquoi n'avoir pas tenu un journal, si je pouvais retrouver mes vieux agendas.... Je me désole de voir les faits mélangés aux craintes, aux espérances de jadis. Qu'est-ce que je faisais et pensais vraiment en 1989, en 1991? Je n'en sais strictement plus rien de net. Comment ma vie privée se tisse-t-elle aux grands événements concomitants? Les souvenirs reviennent par bribes, mais pas la chronologie ni encore moins la concomitance. On peut revivre des «scènes» de sa vie *visually*, mais pas retrouver le fil du récit, d'un récit quelconque, d'une intrigue, d'une succession logique ou romanesque.

Vivre avec ses souvenirs à la fin – comme tant de personnages de romans à la fin du récit que le présent a dépossédés. Comme on est fidèle à un amour lointain, à une passion perdue. Février 1848 dans *L'Éducation*. Pour d'autres, ce sera octobre 1917 à Petrograd, novembre 1918, juillet 1936 à Barcelone, août 1944 à Paris, janvier 1959 à la Havane, mai 1968 à Paris: les dimanches de l'histoire comme dit l'autre. Curieux: le cinéma ne raconte pas ces journées où tout était ou redevenait possible, mais plutôt l'avant-coup et les lendemains qui déchantent. Ce qui commence en délices et finit mal.

La crainte de l'amnésie progressive et de l'effacement total: d'où les remèdes ou placebos des modernes depuis Benjamin Constant et Amiel: tenir un journal, garder tous ses agendas; j'ai encore ceux de mon père mais je ne sais pas où, j'ai oublié où je les ai mis! Avec le e-mail, cela s'effacera plus vite encore. Ou comme mon ami Jacques Hassoun, garder *tout* dans des tiroirs – jusqu'aux tickets de tramway. Et ses lettres d'amour. À charge pour sa veuve de rassembler en un grand sac-poubelle tous ces souvenirs dont on n'a pu se détacher avant de mourir.

✓ Domaine de questionnement connexe à *Mémoire individuelle*: la volonté têtue des humains de **laisser une trace** de leur passage sur

terre. Toute l'épigraphe tombale : voir ci-dessous. Laisser un stupide *graffito* de soi sur la Grande pyramide – et ce serait au fond la seule *trace* que l'on aurait laissé sur terre: Jules Tambour, 21/12/1887... ou au moins un recueil de vers de jeunesse paru à compte d'auteur chez Vanier en 1886, *Jouvences*. Ou une collection maniaque de bouchons de champagne qui encombrera vos héritiers avant de passer à la poubelle. Ou des lettres d'amour en un grenier et des photos dans des boîtes à souliers dont nul, quelques années après votre disparition, n'identifie plus les visages. Les Japonais et leurs nikons = toujours laisser des traces. Préparer une future nostalgie, des reliques, pouvoir dire: j'étais là!

Vouloir se faire écouter, radoter ses souvenirs des tranchées, du gaz moutarde, des mouches sur les cadavres et des rats qui courent, oui, oui, pépé, il est gâteux, il délire cause toujours...

✓ Mémoire et FIDÉLITÉ

Fidélités posthumes comme mandat de vie et guide existentiel. Diriger sa vie survivante en restant fidèle à des morts qui vous observent et vous guident, une mère, un père, un amant, une maîtresse, un maître à penser etc. En agissant à leur place, en respectant leur mandat, en répondant à leurs attentes... Complexes d'Œdipe ou d'Électre.

Ou trahir? La question demeure de : qu'est-ce que (se) trahir? Quelle est la vertu absolue de la fidélité et son honneur? La fidélité absolue, c'est un truc fasciste: *Meine Ehre heißt Treue etc.*

Une des questions du siècle – Trahir une adhésion, une illusion de jeunesse pour rester fidèle à soi-même, éthique de la conviction vs éthique de la responsabilité chez Weber etc.

Fidélité familialiste et névrose individuelle: c'est le récit des *Mots* de Sartre, la névrose mégalomane des Schweitzer se transmet du grand père au petit fils qui la porte toute sa vie et se fait grand écrivain par folie transmise.

Donc, une autre manière de gérer la mémoire et d'en faire quelque chose d'existential: Être fidèle du moins à *quelqu'un* sinon à quelque chose. Contre vents et marées historiques. Ex. encore de J.-P. Sartre et la mémoire diffamée de son petit camarade Nizan qui était venu lui offrir d'entrer au PCF peu avant le Pacte germano-soviétique, ce qu'il avait prudemment ou sagement décliné.

✓ La mémoire familiale aujourd'hui. Multiplication des logiciels généalogiques. Files aux Archives nationales pour refaire les lignées familiales etc. Je n'ai pas d'atavisme comme on disait vers 1880, pas de souvenir dans ma tête, de mes aïeux.

Ceci a à voir avec ce qu'on nomme l'Identitaire. Avatar de l'Appel de la Race. L'horrible *Identity is Politics*, cette boîte de Pandore actuelle dont nous voyons toujours sortir de nouvelles horreurs.

✓ Le passé comme *ruines*, parcourir ces ruines (= grande poésie picturale des 17-18^e siècles.) et en relever la topographie fragmentaire, une archéologie nostalgique. C'est la trace derridienne/freudienne: quelque chose s'est passé ou a passé dont la trace-différence indique à la fois le fait d'avoir eu lieu et sa différance, son absence définitive, la trace indique qu'on ne peut revivre, *reenact* le moment du traçage, - pas de *Wo es war soll ich werden!*

Cf. l'image du **crocheteur** qui récupère des trucs dans les poubelles du passé, image (d'une dynamique) de la modernité chez Walter Benjamin.¹³⁰

Le passé comme pays étranger: en étrange pays dans mon pays lui-même. Déjà cité, D. Lowenthal, *The Past is a Foreign Country*. Cambridge: Cambridge UP, 1985.

✓ **Le passé comme nostalgie** et comme regret du temps perdu, gâché, comme "jamais plus" désolé, *Never More. Qu'as-tu fait de ta*

130. Paris, capitale du XIX^e siècle. *Le livre des passages*. Paris: Cerf, 1989.

jeunesse? = titre des mémoires d'Henri Béraud qui sentait que cela avait mal tourné.

La fameuse phrase de Talleyrand sur l'ancien Régime: «...n'ont pas connu la douceur de vivre.»

Le bon vieux temps se décline au pluriel. Tout se regrette et se recycle, le style victorien comme le “camp” des fifties, des sixties et des Beatles. Ce qu'il y a sûrement de peur du présent et de dégoût dans ces nostalgies. Toute la modernité, je le répète, de Macpherson et Walter Scott à nos jours = **fuir** dans le passé. (Côté un peu répugnant de ces passésismes).

Le rétro, archaïsmes architecturaux et mobiliers = *toute l'histoire* des maisons privées et plus encore des résidences secondaires depuis le 19^e siècle. Du gothique «revival» aux cottages Merry England... Marcher avec son temps a été synonyme de nostalgie.

Une expression comme «La Belle Époque», date des années 1920, relative à une époque à jamais dépassée avant qu'on ne sache d'expérience directe avec un million et demi de morts (français seulement) ce qui vous pendait au nez et qu'on n'a rien fait pour empêcher.

On peut prédire que le 20^e siècle avec ses grandes espérances perdus, ses grandes luttes, ses héroïsmes et ses désillusions, vu de la société veule et éphémère qui se met en place au 21^{ème} va susciter un jour prochain un **immense regret** de temps moins fades et moins assoupiés que ceux qui viennent. Si l'Opinion moyenne le verra sans doute comme un désastre obscur, une minorité de «gens d'esprit» lui trouveront de la saveur perdue.

✓ Le passé des modernes comme civilisation ou barbarie? Hésitation: le récent Jean-François Mattéi,¹³¹ *La barbarie intérieure. Essai sur l'immonde moderne*. Paris: PUF, 1999.

131. Que j'avais invité et qui est venu au colloque Barbares & Barbaries.

C'est Walter Benjamin qui *a eu raison*, dans ses «Thèses sur la philosophie de l'histoire (*Über den Begriff der Geschichte*)» en ce qu'il maintient *comme scandales insurmontables* les termes de la contradiction.¹³² *Es ist niemals ein Dokument der Kultur, ohne zugleich ein solches der Barbarei zu sein*. Et la même barbarie qui les affecte, lesdits monuments de la Culture, affecte aussi bien le processus de leur transmission...

✓ Le passé comme CULPABILITÉ ÉTERNELLE, comme deuil impossible et comme irréparable, irrémédiable: vaut pour l'Identité allemande post-nazie. Maier, Charles. *The Unmasterable Past: History, Holocaust and German National Identity*. Cambridge MA: Harvard U. P., 1988. Cf. Sichrovsky, Peter. *Naître coupable, naître victime*. s.l.: Maren Sell & Cie, [1991]. Traduit de l'allemand, *Wir wissen nicht was Morgen wird, wir wissen wohl was Gestern war*, 1985 et *Schuldig geboren*, 1987.

Cf. Freud : le rêve de "Père ne vois tu pas que je brûle?"¹³³

✓ **MÉMOIRE ET OBJETS**. Partir chaque fois que possible de remarques simples mais *peu creusées*, ainsi : les objets durent infiniment plus que les gens. Le buste de Tibère plus que Tibère, le louis à l'effigie de Louis-Philippe plus longtemps que le roi-citoyen et que les gens qui l'ont révééré ou haï. D'où l'illusion que les objets recèlent du passé, de l'histoire, de la mémoire qui en *émanent*. Antiquaires, archéologues vivent de cela.

Distinguer ici document/monument ^{Foucault}: les pétroglyphes du Nouveau Mexique, ou les pierres levées de Stonehenge: le monument est toujours là mais on ne sait plus, nul ne sait plus quel était le message. Écritures indéchiffrées, il en subsiste: l'écriture étrusque encore; l'«écriture» pascuane. Les objets des musées: ciseau mouche-chandelle, chenêts, objets du charron, du maréchal-ferrant:

132. Voir aussi : Steinberg, Michael P., dir. *Walter Benjamin and the Demands of History*. Ithaca NY: Cornell U. P., 1996.

133. Autre référence import. : Husson, Édouard. *Comprendre Hitler et la Shoah: les historiens de la R.F.A. et l'identité allemande*. Paris: PUF, 2000.

je reconnais encore certains objets quand je vais au musée parce que j'ai vu utiliser ces choses dans mon enfance, notamment à St. Riquier et chez mon père. – On devient un vieux monsieur lorsque les objets quotidiens deviennent des *exhibits* muséaux opaques à la plupart des visiteurs plus jeunes.

Au-delà en généralisant, en ce qui touche à l'opacité progressive du recul du temps, tout ce qui dans le discours social du passé i.e. de naguère, ne passe plus, ne se déchiffre plus bien (la propagande socialiste du temps de Jaurès s'éloigne radicalement dans le temps idéologique et affectif). Les pages de Jules Guesde et de mes autres marxistes de la Seconde Internationale ont pris comme un silex moustérien une patine d'inquiétante étrangeté.

Et tout ce qu'on ne relira plus jamais (sauf des gens comme moi, des «érudits» et des historiens des idées) de ces milliers de livres d'actualité de 1900 ou de 1920.

Une grande passion de la modernité: *ça a été de creuser et de déterrer de la mémoire* anthropologique et la remettre au jour. Déchiffrer ensuite. D'où l'Académie des *Inscriptions*.

Cf. l'image du **crocheteur** qui récupère des trucs dans les poubelles du passé, image (d'une dynamique) de la modernité chez Walter Benjamin.

Paléanthropologie, épigraphie, archéologie préhistorique comme sciences 19^e- siècle. Ce siècle a voulu à la fois croire en l'avenir lumineux et déterrer le passé, tout le passé et aligner tous les objets revêtus de la patine des Âges pour en tirer un Grand Récit.

(.....) Le moment de rupture entre la spéculation mythique et l'observation «scientifique» est daté de l'ouvrage du Liégeois P.-C. Schmerling, *Recherches sur les ossements fossiles* (1833), le premier à décrire les restes d'«ossements fossiles humains», ceux de «la race antédiluvienne». Ce n'est pourtant que bien plus tard, après 1870, que la préhistoire s'établit en Europe continentale comme une discipline

scientifique de plein droit et conquiert les appareils institutionnels, rompant avec le bricolage suspect d'amateurs isolés. Le Français Boucher de Perthes (1788-1868) est à la fois le dernier de ces amateurs et sera transfiguré en père fondateur de l'anthropologie préhistorique. Boucher de Perthes représente l'émergence du regard positif. Boucher de Perthes déclare avoir transporté à son domicile des tombereaux pleins de silex «celtiques et antédiluviens». Faute d'un cadre théorique, la preuve ne peut que résider dans le *regard* du sceptique: on lui montre les silex taillés; ses yeux se dessillent; il a vu: il croit¹³⁴...

Déterrer. Aligner. Classifier. Narrer:

La rhétorique savante est essentiellement fondée sur l'activité taxinomique. Il s'agit d'imposer au désordre tellurique des fouilles, au disparate des découvertes archéologiques une illusion de logique et avant tout de continuité chronologique surdéterminée. D'où ces séries: acheuléen, chelléen, moustérien, solutréen, aurignacien, magdalénien, azilien... Le lieu et le temps sont mis en paramètres et l'idéologie du progrès s'empare de la classification des industries lithiques. Le «roman» conjectural qui va se développer s'appuie sur un coup de force sémiotique, qui, de sa naïveté, fonde l'activité du préhistorien. Une frénésie sémiotique était à l'œuvre dès Boucher de Perthes: il s'agissait d'identifier selon des catégories explicatives tout silex, tout ossement découvert. Or, par une évidente pétition de principe, cette identification fallacieuse présupposait une impossible familiarité avec les objets découverts. On ne peut voir dans des silex des poignards, pierres de jet, marteaux, masses, hachoirs,

134. Philippe-Charles Schmerling, *Recherches sur les ossements fossiles découverts dans les cavernes de la province de Liège*, Liège, Collardin, 1833-1834. – Jacques Boucher de Perthes, *De la Création, Essai sur l'origine et la progression des êtres*, Abbeville, Boulanger, 1838-1841 et *Antiquités celtiques et antédiluviennes...*, Paris, Treuttel et Würtz, 1847-1863.

ra cloirs, grattoirs, hachereaux, pointes de lance, ni dans un bois de renne, un «bâton de commandement» (thèse de Lartet), qu'en incluant dans les prémisses de cette sémiotique sauvage ce qui va se retrouver dans les conclusions. Le risque de ce raisonnement circulaire est illustré par une gravure de Boucher de Perthes (planches du ch. XXIII, *Antiquités celtiques et antédiluviennes*, 1863): l'homme préhistorique a dû chercher à représenter la face humaine, pensait l'illustre Amiénois; d'où les silex où il distinguait des yeux, des nez, des oreilles et des bouches: simples curiosités naturelles transmues par la «volonté de savoir» en preuves archéologiques. L'euphorie que détermine cette sorte d'*Eureka Erlebnis* correspond à une forme d'optimisme cognitif qui peut se résumer dans le verset de Matthieu: «Quiconque demande reçoit et qui cherche trouve» (*Matth.*, VII, 8). Cette sémiotique triviale n'est pas étrangère à la doctrine scientifique: elle semble correspondre ici à une forme fruste de raisonnement lamarckien. Lorsque Fraipont et Lohest cherchent à expliquer les épaisses saillies sourcilières des Néanderthaliens, ils les attribuent au fait que l'homme de Néanderthal, vivant dans un milieu hostile, doit avoir froncé les sourcils pendant des millénaires jusqu'au jour où sa structure faciale a évolué selon cette adaptation fonctionnelle¹³⁵.

(...)

Nous pouvons distinguer quatre étapes: – la «scène primitive» de la fouille, la découverte de ce qui était caché, comme une métaphore matérielle précédant l'activité cognitive du savant; – l'investissement d'un désir, d'une volonté de savoir dans ces objets couverts de la patine des âges; – l'idéologie de la «Providence cognitive» («quiconque

135. Julien Fraipont et Max Lohest, *La Race humaine de Néanderthal ou de Canstadt en Belgique: Recherches ethnographiques sur les ossements humains découverts [...] à Spy*, Gand, Vanderpoorten, 1887, p. 661.

demande reçoit») que nous entendons dans un double sens: qui cherche des silex taillés en trouvera; qui cherche de la signification dans ces galets en trouvera aussi, et abondamment. Ce «déjà-là» confirme bien à propos les hypothèses scientifiques élaborées au delà/avant les données empiriques. D'où le caractère quasi-messianique de la quête du *Missing Link*, du chaînon manquant, en cette fin du XIX^e siècle comme un substitut positiviste du vieil Adam. *Pithecanthropus* a pu être nommé et décrit par Ernst Haeckel vingt-six ans avant qu'Eugène Dubois ne l'ait censément déterré à Java en 1892. Et c'est avec enthousiasme que G. de Mortillet, dans sa lutte contre le cléricisme liée à sa passion scientifique, donne à *Pithecanthropus* droit de cité dès l'édition de 1900 de son manuel *le Préhistorique*¹³⁶. C'est à travers cette ambivalence entre le déjà-là archéologique et le déjà-là idéologique que la narration préhistorique trouve sa justification. L'interférence de la fiction narrative confirme la science, légitime ses orientations, assure sa diffusion et son autonomie.

Il y avait dans tout ceci un mandat de préserver, d'empêcher que le passé ne s'engloutisse dans l'oubli irréversible et l'entropie qui est une figure du progrès moderne. Les anthropologues ont préservé des tribus amérindiennes devenues en quelque sorte muséales de peur qu'elles ne subissent le sort des Tasmaniens génocidés. Les linguistes encouragent la survie des petits isolats linguistiques comme Étienne Tiffou avec le *bourouchaski*.

À la fin de cette logique, il y a le fantasme de ressusciter les choses passées dans leur nouveauté présentifiée, en effaçant le temps

136. Eugène Dubois, *Pithecanthropus erectus, eine menschenoeliche Uebergangsform aus Java*, Batavia, Landesdruckerei, 1894. L'auteur rappelle expressément que «Der Name Pithecanthropus wurde bereits von E. Haeckel (im 22, u. 23 Vortrag Von Naturliche Schöpfungsgeschichte, Berlin, 1868) einem hypothetischen Geschöpfe gegeben das aufrecht ging und eine höhere geistige Entwicklung als die Anthropoiden aber noch keine Sprache besaß» (p.1). – Pour Gabriel de Mortillet, voir *Le Préhistorique. Antiquité de l'homme*, Paris, Reinwald, 1882; éd. revue et augmentée, *ibid.*, 1900, p. 123 notamment.

inexorable et la nuit éternelle qui emporte sans retour. Exemple: Le Parthénon tout neuf qu'on peut visiter à Nashville TN, bien mieux qu'à Athènes. Plus éclatant de couleurs et plus propre.

Et les musées qui vous montrent en cire, hagards, hirsutes, mais mieux que des ossements, *H. sapiens neanderthalensis*. Ou mieux Lucy, plus *A. gracilis* mais censément déjà *Homo habilis*¹³⁷.

- Le projet, et qui se fera fatalement, de trouver en Sibérie un mammoth congelé, de récupérer l'ADN, d'engrosser une éléphante et boum, on aura un mammoth vivant à la grande joie des petits enfants de toute la terre.

✓ CONFLITS DES MÉMOIRES. La mémoire de gauche en France et les autres. La France mère des révolutions. La France de Juin 1848, de la Commune, du Front populaire &c. Y a-t-il quoi que ce soit sur les conflits des mémoires polarisées des deux (ou 3) Frances?

Les polémiques contre ceux qui ne partagent pas la même mémoire, la vôtre. *Le chiendent* de Queneau vers 1938 a reçu un très mauvais accueil chez les communistes; le prolétariat ne doit pas se confondre avec la réalité *apparente* des quartiers populaires et des banlieues. Le prolétariat, ce n'est pas ce populo banlieusard que Queneau a montré «avec une nonchalance d'esthète désabusé»: le prolétariat se caractérise par le sens de classe et l'engagement révolutionnaire permanent.

Certains ont pu penser que *Le chiendent* était un livre révolutionnaire [...]. La banlieue n'est pas le monde de cocasses pouilleux et d'ivrognes dont s'amuse Queneau. Elle est la banlieue rouge qui fait trembler les belles dames.¹³⁸

- J'ai écrit tout un chapitre sur Socialisme et mémoire dans ma *Propagande socialiste*:

137. Retrogradée, la pauvre, par Pascal Picq récemment. Elle ne fut qu'une australopithèque décidément!

138. Ibid.

J'aborderai ici une des fonctions remplies par la propagande du «prolétariat conscient et organisé», sa fonction de *conservatoire mémoriel*, de «commémoration» définie par G. Namer comme «volonté politique de mémoire». ¹³⁹ Fiction de réminiscence aussi, si on veut: le récit d'un «tribun» socialiste intime à la masse militante de se souvenir d'un grand mort ou d'un événement passé tel qu'en eux-mêmes la vision de l'histoire révolutionnaire les change; ou encore, un rituel glorificateur nécrologique commémore le 18 mars 1871, ou la «Semaine sanglante» de mai 1871, substituant à l'impossible «mémoire ouvrière» une «page épique» figée, intégrée au Grand Récit de l'Émancipation du Prolétariat, récit mobilisateur et édifiant, qui contribue à «l'éducation des masses» parce qu'il est montré pourvu de «leçons à tirer» et d'«exemples à méditer». Il contribue aussi à faire persévérer le militant dans son serment, dans l'acceptation du mandat vengeur que lui donnent les grands apôtres et martyrs de la Cause:

Le sang des martyrs de 1871 n'a pas été versé en vain...¹⁴⁰

L'effort héroïque de nos aînés n'a pas été en vain; leurs souffrances n'ont pas été perdues.¹⁴¹

On perçoit sous-jacente à la volonté commémorative socialiste cette angoisse qui peut se deviner ci-dessus, que le «martyrologe» soit voué à l'oubli, que la «geste révolutionnaire» cesse un jour d'être remémorée et de retremper les énergies des générations nouvelles. Cette angoisse est exorcisée par ces formules héroïques et allégoriques où le Prolétariat du haut de quelque empyrée, inscrirait à jamais en des «Annales révolutionnaires» les **noms** des plus grands comme des plus humbles, dévoués et obscurs. Tant de misère, de sacrifices au cours de grèves interminables ne sont pas peines perdues si le Prolétariat est, selon son mythe volontariste, doté d'une **mémoire parfaite**. Tous les récits d'une grève qui s'achève se terminent par de ces formules qui cherchent à exorciser l'oubli prochain de cette «épopée»: «Quel magnifique exemple donné au

139. G. Namer. *La Commémoration en France*. s.l.: Papyrus, 1983.5.

140. *Combat* (Tours, SFIO), 21.3.1908:1.

141. Jaurès, *L'Humanité*, 18.3.1907:2.

Prolétariat et qui restera comme une leçon jamais oubliée...»¹⁴² Le café-concert n'a pas manqué de parodier avec sa plate ironie cette volonté de mémoire, ce martyrologe, ces monuments de parole dressés par le socialisme aux *memorabilia* de son histoire en marche vers le «Grand Jour»:

Souviens-toi donc des géants d'Quarante-huite

Qu'étaient plus grands que les ceuss's d'aujourd'hui...

[Comme on chante dans «le Grand Métingue du Métropolitain» de Macnab].

✓ EFFACEMENTS DE LA MÉMOIRE. Voir plus bas sur les assassins de la mémoire, sur les négationnistes, ceux qui tuent une seconde fois.

Mais eux ce sont des amateurs, au fond, par rapport aux États et aux moyens qu'ils déploient pour effacer leurs crimes aujourd'hui comme jadis, et à leur inflexibilité dénégatrice froide. Les grands et organisés assassins de la mémoire ont été toujours les États, c'est une de leurs inlassables activités.

Pour la France qui oublie toujours de se nommer dans la liste: Nicolaïdis, Dimitri. *Oublier nos crimes: l'amnésie nationale, une spécificité française*. Paris: Autrement, 2002.

Il y a certes des régimes qui ont pratiqué systématiquement l'Iconoclasie et l'Effacement mémoriel sélectif. L'URSS, la Chine, truquant les photos, supprimant les documents, changeant les noms des villes et des rues, réécrivant continûment les manuels scolaires ...

Sionistes : les villages palestiniens rasés, effacés, renommés = la série de photos de Sami Aldeeb sur son village en 1947, dont plus la moindre trace aujourd'hui.

142. Dr. Meslier, *Combat* (Allier), 20.1.1907:1, sur la grève de Fougères.

Les Jeunes Turcs firent de même jadis avec les villages arméniens. Reste à renommer le coin en turc et il n'y a jamais eu d'Arméniens ici.

Et les serbo-bosniaques avec leurs transferts de populations et nettoyages ethniques. Mais les démocraties s'activent aussi; l'Allemagne réunifiée et ses changements de noms de topographie urbaine berlinoise effaçant le souvenir de la RDA «socialiste», – étudié par Régine Robin dans ses derniers livres.

Le musée Tretyakov visité à Moscou en 1995: toute la peinture russe moderne ... mais avec un trou entre 1917 et 1991, rien, on n'a rien peint entre ces deux dates.

Comme le drapeau roumain ceausciste avec son gros trou en 1989.

Rebaptiser les villes. Leningrad= Petrograd, – Stalingrad n'est plus qu'une station de métro à Paris.

Chemnitz= Karl-Marx Stadt et retour etc. Et Napoléon-Vendée = La Roche-sur-Yon, puis Bourbon-Vendée, Pontivy = Napoléonville.

Effacements ethniques des noms, des toponymes notamment. Danzig = Gdansk. Etc.

«Comment cacher un homme?», dissertaient jadis (dans les années 1930) Gide et Valéry autour d'une tasse de thé. Mais rien de plus facile, nous enseigne tout le 20^e siècle et particulièrement l'époque dont ils parlent. Le 20^e siècle est un maelstrom. Les *engloutis des camps nazis*, des GULag, des *laogai*, dont tout est fait ensuite pour qu'ils n'aient simplement pas existé, pas vécu leurs vies écourtées ici bas, qu'ils ne soient pas nés, dont il ne reste et ne doit rester ni nom, ni trace, ni archive.

«Du passé faisons table rase»: application à la lettre par les régimes naguère qualifiés de «progressistes». Homme nouveau doit effacer le passé, et les nostalgiques sont étiquetés contre-révolutionnaires.

Refaire le calendrier à l'AN 1: républicains, positivistes, 'pataphysiciens finalement. *Novus Ordo Saeculorum* comme dit le billet de 1.00 \$.

Contre lesdits Effaceurs, ceux qui ont voulu envers et contre tout *ressusciter*. Contre les nazis, Varsovie ruinée reconstruite dans les 1950-1960 et Łódz de même.

✓ **LA MÉMOIRE INUTILE.** Toutes les victimes modernes ont dit, ont hurlé pour n'avoir pas souffert en vain dans les tranchées ou les camps: Que la mémoire du malheur et de l'horreur serve au moins. Le topos de *Plus jamais ça* après 1918. *La vie et rien d'autre*. On recommence au reste en 1945 en espérant derechef que ce fut *la der' des der'*. Des génocides aux nettoyages ethniques yougoslaves, la mémoire n'a servi à rien.

Après le nazisme surtout, la lâche Europe avait dit «jamais plus ça» et avait fait semblant de se prendre au sérieux. Elle un peu attendu. Puis en 1992, avec Mladić et Karadžić et Milosević: des files de gens emmenés dans des camions, des hommes émaciés derrière des fils barbelés, des amoncellements de cadavres. Il me semble qu'on avait justement et précisément déjà vu ça. Ça faisait *revival*. Et qu'on s'était bien jésuitiquement promis d'intervenir à temps la prochaine fois. Qu'a fait la gauche? rien sauf dénoncer avec d'usés sophismes l'intervention trop tardive qui fut une intervention US une fois de plus, l'impuissance politique veule de l'Europe éclatant comme jamais.

Et en 1994, le Rwanda cette fois remet ça, avec l'armée française et la belge et avec le contingent de l'ONU, l'arme au pied.

La mémoire ne sert à rien, la lâcheté des peuples et des intellectuels tétanise. Et aujourd'hui, la même gauche déploie une ingéniosité sophistiquée à ne pas reconnaître l'islamo-fascisme, l'antisémitisme mondialisé, bien revenus parmi nous – de peur d'avoir à prendre une position qui ne lui chante pas et à se mouiller.

✓ La mémoire historique **COMME POIDS** sur les vivants. Ce que dit Marx au *18 brumaire*: le poids du passé «pèse comme une montagne» sur les vivants et ils devraient se débarrasser de cette charge. Empêche de voir, fait jouer mal son rôle. Ils jouent l'histoire actuelle avec en main un *autre script* que celui du présent. Face au Général Boulanger, les républicains de 1889 se voient comme le représentant Baudin sur la barricade au 2 décembre 1851... Rejouer une/la pièce qui a connu le succès sur une autre scène, tragédie devenue comédie etc. Faute de comprendre l'émergence du nouveau scénario sans dénouement connu.

✓ Les paradoxes du passé rendant visite au présent. Et vice-versa. Le succès de *Back to the Future*. Et en France, *Les visiteurs*...

Les histoires de réminiscences, de métempsychose qui ont excité le 19^e s. notamment. Spiritistes et théosophes, Mme Blavatsky.

Les impressions de déjà, objet de réflexion chez les psychiatres du tournant du siècle.

La SF des *Time travellers* depuis H. G. Wells. *Time Machine* de H. G. Wells (1895). La *Machine à remonter le temps* est cette «machine à traverser l'intertexte» où le darwinisme, la paléontologie humaine, les thèses sur l'hérédité, l'atavisme, la dégénérescence, l'hypothèse huxleyenne de l'évolution régressive, la lutte des races et la lutte des classes, le génocide des Tasmaniens, l'idéologie du progrès, les doctrines politiques coloniales, le darwinisme social, les discours syndicalistes et socialistes sont mis à fonctionner ensemble en une prolifération imaginaire.

Et avant, le roman de Mark Twain, *A Connecticut Yankee in King Arthur's Court*. La cour du roi Arthur passe du Moyen Âge au 19^e siècle en 3 ans.

Lyon Sprague DeCamp et les récits de la déception du voyageur temporel et de son inadaptation.

Les expériences primitivistes aux USA aujourd'hui. Retourner une quinzaine de jours de vacances à l'âge de pierre, ...mais avec tampax, antibiotiques, contraceptifs! Finalement il est impossible de vivre dans le passé avec ses parasites, ses puces et ses tigres des cavernes. L'homme postmoderne est rigoureusement coincé dans le présent par ses exigences mêmes de confort.

✓ **Aujourd'hui** se bricole une pseudo-mémoire éthique renvoyant tout le monde dos à dos: les droits-de-l'hommistes jugent les hommes de 1848, de 1871 qui seront inculpés moralement pour avoir malmené des bourgeois innocents et pillé des boutiques, n'ayant pas cru comme ils l'auraient dû en la démocratie parlementaire et ses lents mais pacifiques progrès sociaux. On revient, par delà l'historicisme progressiste à l'utilité morale de l'Histoire antique, celle d'Ammien Marcellin p. ex.: des modèles de vertu romaine et des objets d'horreur et de dégoût. Cf. le chapitre sur lui de *Mimesis* d'Auerbach.

Je ne dis pas que l'histoire des idéologies ne fournit pas des enseignements civiques par accumulation de données cumulatives, convergentes, c'est même tout mon travail: les mêmes erreurs de jugement suivies des mêmes horreurs et génératrices des mêmes (sortes de) malheurs. Ainsi des nationalismes, des chauvinismes impérialistes. Ainsi aussi des millénarismes et messianismes dits progressistes. L'Histoire moderne enseigne bien qu'il y a des pentes du mal historique et qui partent d'idées pernicieuses ou irraisonnées et non-critiques qui «s'emparent» des masses.

La mémoire d'aujourd'hui est *ainsi moralisée*, mais elle dissimule surtout, grâce à quelques nobles figures commémorées, 99% du passé désagréable à regarder: elle extrait par exemple du passé des *exempla* ultra-exceptionnels de lutte démocratique précoce et de luttes (vaines mais si on veut prémonitoires) d'autrefois pour les droits des noirs, des femmes, des gays etc. Cette mémoire remoralisée sort du passé les très rares Schindler de ce monde, méprisés et même persécutés de leur vivant, *rari nantes in gurgite vasto*. Mais le livre sur les Berlinoises qui aidèrent les juifs allemands mariés à des «aryennes» dans Berlin pendant la guerre n'a eu aucun

succès car il montre que, sans déployer un héroïsme extrême et sans courir grand risque personnel même, on pouvait «faire quelque chose» en 1940, ce que les Allemands d'aujourd'hui ne veulent pas tellement savoir.

De même aujourd'hui dans les AL, MS, LA, NM, AZ et autres États du Sud des USA: on rencontre plein de monuments, de plaques officielles, de rues dédiés à de très rares suffragettes, de très rares anti-ségrégationnistes, à de rares pasteurs baptistes luttant pour les droits des Noirs etc. et, du reste, tous flanqués en prison jadis. Ceci cache, non pas le KKK, qui fut composé de violents et fanatiques très minoritaires, mais la *lâcheté approbative de l'écrasante majorité* des citoyens de ces États pendant plusieurs générations. La prétendue histoire ici cache le passé, elle dissimule tout en édifiant.

Cf. Ce qui était dit dans le projet de recherche Régine Robin/Marc Angenot sur «l'Instrumentalisation du passé», re: MÉMOIRES IDENTITAIRES, GROUPELES ET VICTIMALES

Il n'y a pas que l'individualisme qui affecte les pratiques et représentations mémorielles. Dans le cadre de la mondialisation on assiste à la montée d'une demande de reconnaissance et de réparation de la part de multiples groupes victimisés, avançant des identités ethniques fondées sur des griefs collectifs répétés, s'appuyant sur un contentieux pour réclamer à la face du monde réparation et punition. La conférence de Durban, septembre 2001, montre les ambiguïtés, les pièges de cet aspect de la conjoncture. On peut en effet s'interroger sur ces cacophonies des revendications identitaires. Comme l'énonce Annette Wieviorka, «esclavage, traite des Noirs, colonisation, guerre d'Algérie, expérimentations médicales nazies, sionisme: (...) ces questions qu'on croyait «historiques» ont été constamment à la «une» de la presse, avec une densité jamais vue.» (Wieviorka) Notre objet sera de saisir comment les multiples discours identitaires qui s'approprient un passé réel ou imaginaire s'articulent sur les identités postmodernes induites par l'omniprésence de l'ordinateur (Turkle) et sur

les pratiques d'un hyper-individualisme qui se fabrique «un passé sur mesure» (Robin).

Aujourd'hui: des idéologues identitaires qui baptisent «diversité» et «différence» le *non* que leur groupe, replié sur ses rancœurs et ses fétichismes, oppose indéfiniment au monde extérieur.

En ce qui touche à la FRAGMENTATION MÉMORIELLE, dans le même projet de recherche:

Dans *Les idéologies du ressentiment* (Angenot) et dans *Le Golem de l'écriture* comme dans *La mémoire saturée* (Robin), nous avons abordé le problème de la substitution de mémoires personnelles ou groupales à l'histoire globale. La mode des récits de vie, d'autobiographies d'anonymes, l'émergence du récit de témoins en particulier de l'Holocauste (Levi; Wieviorka) et de réceptacles pour les collecter et conserver participe de ce phénomène. Nous étudierons diverses modalités de cette privatisation mémorielle: l'institution "Pour l'autobiographie" située à Ambérieu, France, collecte, régite et conserve les autobiographies d'anonymes (Lejeune). La promotion des anonymes fascine les écrivains (Modiano; Saramago) comme elle a fasciné les photographes (Sander).

De nouvelles pratiques de photographie numérique et de webcam à partir desquelles on peut se filmer toute une journée dans son intimité sont devenues monnaie courante, de même que les *reality shows* de la télévision qui accueillent toutes les confessions publiques ou les mises en scène de soi. (Mehl) Nous étudierons les discours sociologiques et autres qui accompagnent l'ensemble de ces pratiques sous le chapeau de la «démocratisation» de la mémoire historique.

Parler de la dégradation actuelle de la mémoire avec les industries et marketing de la mémoire et des morts sans sépulture.

✓ MÉMOIRE-CULTURE ET MANDAT DE CONSERVER.

Conserver la culture «dont nous sommes issus» et à quoi nous sommes «redevables». Musées, bibliothèques, campus sont en principe généreusement dotés pour assurer ceci, mais on a le sentiment que cela ne garantit pas, que les institutions n'assurent pas la toujours fragile et incertaine Transmission^{Debray}. Un 9/11 contre les Quatre Tours de la BNF, cela donnerait quoi? Il faut autre chose que des Murs et que la disponibilité matérielle, il faut les savoirs acquis et le désir de savoir transmis, sinon ce seront *Lettres mortes*. Comme les hiéroglyphes entre les temps de Cléopâtre et Champollion. Dëshérences.

«N'entre pas sans désir», écrivait Valéry au fronton du Trocadero.

Une entropie qui angoisse l'homme de culture; qui lit encore Tacite dans le texte ou, puisqu'on me l'a fait faire et avec plaisir, mais je suis le presque dernier au monde, le *Conte du Graal* de Chrestien de Troyes?

La SF d'Isaac Asimov, américano-russe, porte là dessus. *Foundation, Foundation and Empire*. Une historiosophie-fiction de la préservation des savoirs dans un interrègne galactique barbare.

✓ TRANSMETTRE : les relais, les intermédiaires, les *go-between*, les transmetteurs, les épigones etc. Gens très importants. LA MÉMOIRE COMME MANDAT. Mon affaire dans ce livre projeté, ce n'est pas tant la mémoire que le mandat ressenti et assumé de transmission. Pas tant les contenus et les co-mémorations que l'idée de *Voilà donc ma tâche*. Ne pas laisser passer, empêcher que passent aux Profits et pertes les victimes innocentes du siècle, d'un siècle qui a pensé à droite et à gauche qu'il n'y a pas d'innocents. Pourchasser les bourreaux à la façon S. Wiesenthal. Et les assassins de la mémoire révisionnistes.

Me référer encore dans ce contexte à *Transmettre* de Debray et à sa médiologie, comme science de la transmission. La revue *Médium* lui sert à diffuser cette problématique.

✓ LES MARTYRS, AU SENS ÉTYMOLOGIQUE DE CE MOT. Les témoins-martyrs et les témoignages du siècle, les Primo Levi ... et le temps qu'il a fallu pour les entendre etc. (...) Cf Agamben, *Quel que resta di Auschwitz*, 1998. ➔ *Ce qui reste d'Auschwitz, l'archive et le témoin*. Le rapport de ceci à l'Indignation que suscite le mal radical. Encore faut-il, cela a pris, disais-je, du temps à Primo Levi, que des gens soient prêts à vous écouter. Croire les égorgés qui se font témoins pour retourner Pascal.

On ne va pas reprendre ici tous les témoins des génocides arménien, juif, rom, ukrainien, cambodgien, rwandais, et toute la concurrence des victimes¹⁴³, toutes les mémoires sélectives – la plus jolie étant celle officielle d'Israël niant/atténuant activement le génocide arménien en raison de ses bonnes relations avec Ankara et de son souci, instrumental, de garder le monopole pour la Shoah.

Le grand modèle historique de la mémoire des massacres: Bartolomé de Las Casas¹⁴⁴, du reste publié au 19^e siècle seulement et vraiment lu au 20^e.

Ça a été aussi la grande affaire des premiers grands journalistes d'enquête, de témoigner de ce qui allait sans eux passer aux profits et pertes. Albert Londres. Joseph Kessel. MacOrlan.

Et aujourd'hui pour des journalistes qui commencent à embêter le public: dire Kigali, dire Tchernobyl; faire parler les survivants, les victimes, les bourreaux; on rencontre bien des obstacles à ce genre d'enquête inopportune. Par contre il y a aussi les journalistes cyniques et très professionnels cherchant à extorquer un bon récit médiatiquement vendeur aux survivants rwandais...

143. Chaumont, Jean-Michel. *La concurrence des victimes: génocide, identité, reconnaissance*. Paris: La Découverte, 1997.

144. Et Montesquieu dans *L'Esprit des lois*.

Voir Wieviorka, Annette. *Déportation et génocide. Entre la mémoire et l'oubli*. Paris: Plon, 1992. Son machin sur *L'ère des témoins*.¹⁴⁵

Sur l'URSS, sur quoi subsiste beaucoup de dénégations, les ouvrages savants abondent: Rummel, Rudolph J. *Lethal Politics: Soviet Genocide and Mass Murder*. New Brunswick NJ: Transaction, 1990.

Las Madres de la Plaza de Mayo et leurs imitatrices en divers pays. Bel exemple d'Euménides.

Mais aussi le doute sur les témoignages: cf jadis, le classique *Témoins* de Norton Cru, ce réquisitoire contre les images d'Épinal de la guerre héroïque.¹⁴⁶

Nietzsche disait : nul ne ment plus qu'un homme indigné...

✓ La mémoire russe dégelée, ici aussi il y a quelques livres à lire:¹⁴⁷ Wertsch, James V. *Voices of Collective Remembering*. Cambridge UK: Cambridge UP, 2002. *The Russian Memoir. History and Literature*, ed. B. Holmgren. Evanston IL: Northwestern, 2003. Y conjoindre Aleksandr Soljenitsyne et l'effet de l'*Archipel*. Et Varlam Chalamov, *Tout ou rien*. Paris: Verdier, 1993. Et les successifs témoignages des camps d'Evgenija Guinzburg, Piotr Yakir, Nadejda Mandelštam... Etc.

✓ Aujourd'hui: saturation du témoignage et concurrence lobbyiste à qui criera le plus fort sa victimisation réelle ou alléguée. Cf. Chaumont, Jean-Michel. *La concurrence des victimes: génocide, identité, reconnaissance*. Paris: La Découverte, 1997.

✓ **LES ASSASSINS DE LA MÉMOIRE**. Voir Igounet, Valérie. *Histoire du négationnisme en France*. Paris: Seuil, 2000. &: Bridonneau, Pierre.

145. *L'ère du témoin*. Paris: Plon, 1998.

146. Rousseau, Frédéric. *Le procès des témoins de la Grande Guerre: l'Affaire Norton Cru*. Paris: Seuil, 2003.

147. Cf. Brossat, Alain, dir. *À l'Est, la mémoire retrouvée*, Paris : La Découverte, 1990.

Oui, il faut parler des négationnistes: Rogues, Faurisson, Garaudy et les autres. Paris: Cerf, 1997. Michel, Natacha, dir. *Paroles à la bouche du présent: le négationnisme, histoire ou politique?* Marseille: Dante, 1997. Godin, Christian. *Négationnisme et totalitarisme.* Nantes: Pleins feux, 2000. Etc.

✓ DOUTES néanmoins sur les régimes actuels de la Mémoire. Le *passé unique* (☺!) et *l'historiquement correct* en progrès inexorable aujourd'hui !

Cf. Le scepticisme d'A. Finkelkraut sur la prétendue «mémoire» des années 1990. *La Mémoire vaine: du crime contre l'humanité.* Paris, Gallimard, 1989. Je lis au prière d'insérer: «Contre l'oubli de ce qui fut, il est toujours possible de faire appel, et de réveiller la mémoire. Contre une mémoire qui, au lieu d'acquitter notre dette envers les morts, met le passé à la disposition des vivants, leur sert de supplément d'âme, flatte leur bonne conscience, conforte leurs certitudes idéologiques, entretient l'époque dans son mélange si caractéristique de cynisme et de sentimentalité, contre une telle mémoire, il n'y a plus aucun recours. Avec le procès de Klaus Barbie, la mémoire des survivants a bien retardé le moment où les victimes du nazisme, de réelles, deviendront historiques. Mais si c'était pour les livrer à l'actualité futile et pour redonner vigueur et légitimité à une représentation de l'Homme que récuse précisément la vertigineuse notion de crime contre l'humanité, alors à quoi bon ? La mémoire a certes triomphé de l'oubli, mais c'est une mémoire vaine».

✓ Le fameux devoir de mémoire dont on nous bassine. Je reviendrais sur le fait que «devoir de mémoire» commence à me donner la nausée que suscite la componction vertueuse. Cf. Theullot, Jean-Fr. *De l'inexistence d'un devoir de mémoire.* Nantes: Pleins Feux, 2005.

✓ Les témoins muets. Tous ceux qui savent que cela ne servirait à rien de parler, se taisent. Un thème des années 1920. Le mutisme des soldats de la Grande Guerre. Ceux qui ne pouvaient pas parler parce que personne, et pas plus leurs femmes, leurs enfants, n'aurait

consenti à les écouter ni ne voulait savoir. Pas seulement donc ceux qu'on a fait taire, ceux qui se sont tus sans pression expresse. Ton exemple des tondues de la Libération, 60 ans de silence, c'est long. Les SOUVENIRS REFOULÉS des temps difficiles. Le temps qu'on met avant de parler. De ceux qui eurent 20 ans dans les Aurès, qui a vidé son sac aujourd'hui?

■ MUSÉES ET MÉMOIRE DU SIÈCLE

Cf encore ceci, extrait du projet de recherche Robin/Angenot:

Nous étudierons certaines œuvres muséales et architecturales récentes qui veulent porter témoignage de l'horreur de la guerre ou de certains événements-clés du XX^{ème} siècle (Guiessaz et Wahnich): le mémorial de Caen (Quétel¹⁴⁸), l'historial de Péronne, le musée de l'Holocauste à Washington (Linenthal), le Mémorial et Musée juif de Berlin etc.

Nous étudierons leur forme architecturale, la collection d'artefacts qu'elles constituent ainsi que le récit du parcours proposé, ses effets de causalité, de jugement sur l'histoire et d'idéologie implicite. Les deux derniers livres de Régine Robin, *Berlin Chantiers*, *La mémoire saturée* ont balisé la démarche et le terrain qu'il importe d'approfondir.

Nous analyserons également les nouveaux musées et mémoriaux que la chute du régime soviétique et des pays de l'Est a vu s'édifier de Budapest à Sofia (Brossat; Laignel-Lavastine; Unfried), en mettant particulièrement l'accent sur les jardins de statues déboulonnées comme à Moscou et à Budapest (mais il y a aussi le Jardin de statues de tous les régimes déchus d'Harlan R. Crow à Dallas) revitalisant l'ancienne formule des «poubelles de l'histoire». (Zizek)

148. *Un mémorial pour la paix*. Caen: Éditions du Regard, 2002. M. Quétel, c'est le conservateur.

La muséalisation des sociétés se double d'une forte patrimonialisation. Tout est devenu archive, stockage, patrimoine. Tout est «patrimonisable» : les monuments, les édifices, les villes, les fermes, les documents les plus divers, documents officiels, mais aussi les plus personnels, des albums familiaux de photographie aux correspondances privées, des notes de téléphone aux e-mails. Tout est archivable. On se meut dans une idéologie de la conservation de tout, un fétichisme du tout-garder. Cette hantise de la disparition pourrait déboucher sur une entreprise de pétrification. Ce qui est en jeu dans le geste patrimonial, c'est le contrôle du mémorable, la conjuration de l'incongru, de la surprise, de l'indéterminé. Il s'agit de conjurer le danger d'une transmission vagabonde, qui n'entrerait pas dans les cadres de ce qu'on veut bien livrer au temps et de ce que l'on veut bien exposer comme mémorable à transmettre. (Nora; Jeudy)

Mémoire vs LES AMNÉSIES ORGANISÉES DU SIÈCLE – y compris et surtout les amnésies inculquées et les souvenirs-écrans mis en place. Les histoires qui ne passent pas^{Rouso}. Les censures, les visions unilatérales, les indicibles, les interdits, face à un passé qui, décidément, «ne passe pas». Les choses, les rappels “qui fâchent” comme dit la presse française, dans un pays d'intimidation et d'autocensure prudente.

Ce qu'il est de mauvais goût de rappeler. (...)

✓ L'HISTOIRE OBJECTIVE des historiens et les théories présentes du soupçon. Les Grandes synthèses historiques du siècle ≠ notre affaire. Relativisme, objectivisme, communautarisme, critères des preuves historiques, critique des documents, *Historikerstreiten* allemands et français et autres = pas notre affaire sauf en passant. Jackson avec une autre démarche qu'E. Hobsbawm est très bien et à voir.¹⁴⁹

149. Jackson, Gabriel. *Civilization and Barbarity in 20th Century Europe*. New York: Humanity Books, 1999.

Sur l'historiographie, voir Molho, Anthony & Gordon Wood, dir. *Imagined Histories*. Princeton, PUP, 1998. Et White, Hayden. *The Content of the Form*. Baltimore: Johns Hopkins, 1987. Statuts moderne et postmoderne contradictoires du discours de l'historiographie.

Sur la politique de l'historiographie, il y a aussi le livre du grand historien Eric Foner, *Who Owns History?*

Sur les querelles historiques "factuelles" de l'affaire Dreyfus à l'affaire De Man, le livre de Alan Spitzer, *Historical Truth and Lies about the Past*, Chapel Hill NC, 1996.

Les passés qui ne passent pas = Rousso, *La hantise du passé*. Entretien avec Ph. Petit. Paris: Textuel, 1998. & son *Le syndrome de Vichy*. Paris: Seuil, 1990. Suivi de *Vichy, un passé qui ne passe pas*. Paris: Gallimard, 1996.¹⁵⁰ Traiter dans ce contexte des *Historikerstreiten* tant français qu'allemand...

✓ L'histoire comme, toujours, histoire des vainqueurs, empathie pour les vainqueurs. L'injustice "objective" des historiens – presque tous. Vs l'Idée d'opposer une Histoire des vaincus, une histoire des exclus, des oubliés. Ce qui a bien marché depuis 20 ans, mais n'a pas apporté de bien nouveaux éclairages à mon sens et sauf omission: Histoire des femmes, des gays, des minorités etc. Histoire de l'esclavage en Amérique tout de même, tout un pan de travaux neufs.

Voir le dernier livre de J. Verdès-Leroux, *La foi des vaincus. Les «révolutionnaires» français de 1945 à 2005*. Paris: Fayard, 2005. Clôture son cycle sur l'absurdité militante et ses illusions perdues.

◆ Nul ne fera l'histoire des cocus de l'histoire non plus, de ceux qui se sont fait avoir, piéger, tromper et qui remâchent leurs griefs le reste de leur vie. Les pieds-noirs qui ont suivi De Gaulle au 13 mai:

150. Et sur la question du rôle de l'historien auj. dans les médias et la vie publique, voir: Jeanneney, Jean-Noël. *Le passé dans le prétoire, l'historien, le juge et le journaliste*. Paris: Seuil, 1998.

«Je vous ai compris», et qui ne sont pas encore revenu, putain, à quel point ils se sont fait entuber....

☞ PRÉCURSEURS, PROPHÈTES, DISCIPLES, ATTARDÉS ET SUIVEURS.
“ORIGINES”, PRÉCURSION, CONTINUITÉ ET “DÉVELOPPEMENT” D’UN PHÉNOMÈNE.

L’histoire, racontée par les historiens de tous bords comme un récit avec ses chapitres initiaux qui mettent en place les personnages et préfigurent la suite et le dénouement, ses nœuds de l’Intrigue, et ses personnages qui, sans le savoir, précipitent les événements, anticipent sur ce qui va se passer et en préparent les voies. Roman et gnose!

Cf. dans mon *Marxisme* sur l’idée, parmi les plus suspectes à priori, de «précurseur», suspecte mais pas vraiment éliminable:

....de tous les problèmes de l’historiographie, la notion de *phénomène précurseur* est de celles que les auteurs de manuels se gardent rigoureusement d’aborder — ce qui ne veut pas dire que les historiens n’y aient pas recours, mais toujours avec une certaine duplicité hésitante et avec des bémols. Les concepts anticipateurs sont des concepts perspicaces pour les uns (car les idéologies mettent un temps de latence à émerger, à déployer toute leur logique et à s’imposer au devant de la scène mondiale), mais des concepts absurdes *prima facie* pour les autres. Ainsi de «préfascisme» (employé naguère par Zeev Sternhell), comme si, a-t-on objecté, le Général Boulanger en 1888 avait pu se savoir ou se vouloir le Saint Jean-Baptiste de Benito Mussolini! Comme si le marxisme guesdiste, en dehors de l’illusion rétrospective, pouvait effectivement et consciemment, intentionnellement la voie aux marxismes d’État et de parti ultérieurs. Dans ce contexte, le concept relève d’une vision d’enchaînements causals univoques avec leurs préparatifs, leurs anticipations, leurs signes avant-coureurs, leurs déterminations sinon leurs déterminismes, leur accomplissement et puis leurs résidus et leurs après-coups, — tout ceci esquissant une téléologie qui

a trop nettement un petit air «gnostique» pour n'être pas suspecte! Car c'est justement la «gnose» socialiste qui se recherche et se trouve des «précurseurs» (Mably, Morelly, Babeuf...) et interprète constamment le cours des choses comme comportant des «prodromes» aussi bien que des «survivances». Je m'arrête un instant à «pré-fascisme». La conception anticipatrice inhérente à cette notion a, de fait, le premier tort de détourner l'attention de ce qui, dans le contexte des années 1888-1890, peut expliquer la résistible ascension du Brav' Général Boulanger et le succès indéniable de son idéologie *ni droite ni gauche*, — et non dans les années 1920. Pour tout dire, prise sans précautions, la notion est invinciblement anachronique, non moins que téléologique. Cette conception, péché mignon aujourd'hui des doctrinaires du «totalitarisme», est, au sens le plus caricatural, pure idéologie car elle débouche sur une sorte de *reproche historico-éthique*, sophisme trop grotesque pour être expressément formulé, mais bien implicitement intentionnel. Ceux par exemple qui ont suivi le Brav' Général et son programme «proto-fasciste» vers 1888 auraient dû voir, semble-t-on suggérer, où tout ceci conduirait le monde un jour, — du moins leur aveuglement seul est-il bien coupable. Dans la même voie de raisonnement, pour ceux qui pensent que le marxisme est allé de Charybde en Scylla, le guesdisme serait quasi-coupable par anticipation pour avoir présenté d'emblée tous les ingrédients de cette logique perverse qui ne demandait qu'à se *déployer*. Ceci ne se soutient pas (sauf à prôner un principe de précaution qui est bien dans l'esprit néo-conservateur).

Et pourtant,... l'historien de l'antisémitisme qui déchiffre Léo Taxil, ce publiciste anti-maçonnique ennemi personnel d'Édouard Drumont, Taxil qui, vers 1890, met dans la bouche de celui-ci ces propos «fictifs»: «Il faut exterminer les juifs! Il faut les immoler en holocauste au Christ! et c'est comme chrétien que je veux commettre ce grand

massacre»,¹⁵¹ ne peut manquer de trouver que Taxil voit venir *quelque chose* et que l'hostilité le rend perspicace.¹⁵² Et pourtant encore, l'historien ne peut se garder d'un frisson historiciste lorsqu'il étudie le culte populaire du «Général Revanche» (Jean Jaurès en 1889 remarquera dans les foyers ouvriers la présence des photos appariées de Numa Gilly, maire de Nîmes et grande figure du boulangisme, et d'Edouard Vaillant, héros de la Commune) et lorsqu'il voit paraître sur le marché des propagandes ouvrières une idéologie boulangiste de gauche qui finit par se désigner (et l'historien, sans se considérer comme une sorte de voyageur temporel, sait, lui, que la rencontre de ces adjectifs a tout le XX^e siècle devant elle) comme «*socialiste nationale*». (À la réunion blanquiste de l'Alcazar de Lille en 1890, Gabriel, proche de Barrès et du *Courrier de l'Est*, déclare que «le socialisme international ne conviendra jamais à la société et que seul le *socialisme national* est capable d'apporter un remède efficace à la situation malheureuse des travailleurs.» Voici une formule de lancée, pour la première fois sans doute en Europe.¹⁵³) Admettons toutefois que ces deux cas de prescience et d'anticipation ne prouvent rien et qu'il n'y a rien à tirer des faits allégués sauf à se livrer à une sorte de chrono-analyse bien aventurée.

151. Taxil, *Drumont*, 11.

152. Le *Gil Blas*, quotidien littéraire et boulevardier, s'amuse en 1889 à imaginer ce que des personnages du Tout-Paris pourraient dire sur la Tour Eiffel, le «clou» de l'Exposition universelle. Drumont est fictivement convoqué et parle, toujours par prosopopée, selon son image d'«inquisiteur» attardé, dans ce journal républicain modéré: – «Ah! Pleine de Juifs et le feu! (...) Torquemada veut dire "Tour brûlée"». Il faut soumettre ce «mot d'esprit» apocryphe à une **socioanalyse** qui rende compte de sa lisibilité immédiate il y a un siècle et de son ombre portée de rêverie d'holocauste, avec la représentation de la Tour Eiffel comme scène moderniste d'une «solution finale», scotomisée dans le discours. Il suffit de temps en temps de lire le discours social littéralement pour entendre ce qu'il **peut vouloir** dire.

153. C. rendu ds *le Cri du Travailleur* guesdiste, 9.2. 1890, 3. Le système que combat Boulanger c'est «l'odieux parlementarisme» de «la République opportuniste», système à l'agonie, qui va de scandales en tripotages. Il faut chasser les «ambitieux», les «repus», les «budgétivores»: ce langage, emprunté aux blanquistes et aux anars, peut séduire à l'extrême-gauche.

QUELQUES PARADIGMES DE PRÉCURSION :

Proto-nazisme. Énormément de livres sur ce thème. Sur les doctrines de Wilhelm Heinrich Riehl, Paul de Lagarde, J. Langbehn, Eugen Diederichs et autres prophètes *völkisch* du 19^e siècle. Supériorité du *Volk*, haine des Juifs ennemis de race, rêve d'un État-peuple fusionnel: tous les ingrédients. Avec pour les théories racistes – outre les Français qu'on ne saurait négliger, Arthur de Gobineau et Vacher de Lapouges – Scheemann, Houston Stewart Chamberlain &c. Et, montré dans quelques ouvrages comme l'inspirateur direct de Hitler, Lars von Liebensfels.

Concept de **Préfascisme**, et idée d'une **continuité généalogique** des conceptions fascisantes en France par exemple: voir encore, outre Sternhell déjà évoqué: Arnold, Edward J., dir. *The Development of the Radical Right in France. From Boulanger to Le Pen*. Houndmills: MacMillan, 2000.

Pour le **pré-léninisme**, sur les sources russes-gnostiques du léninisme, tout le livre érudit d'Alain Besançon, *Origines*.¹⁵⁴ Ce qui est intéressant ici et dans d'autres travaux de cette sorte, c'est que les sources ne sont pas du tout celles, matérialistes et marxistes, qu'on s'attendait à trouver et que Lénine avoue et dont il se réclame.

✂ Cela correspond un peu à ce que j'ai fait en montrant que le «marxisme» de la deuxième Internationale doit peu à Marx et aurait pu aussi bien se développer sans lui:

Si Marx n'avait jamais rien écrit, l'idéologie dite «marxiste orthodoxe» qui s'impose au mouvement ouvrier entre 1880 et 1917 serait-elle un phénomène inexplicable, serait-il difficile de trouver des sources à chacune de ses thèses et sa structure d'ensemble serait-elle étonnante? Aucunement. Paul Louis qui avait été lire les «précurseurs», vend en quelque sorte

154. Besançon, Alain. *Les origines intellectuelles du léninisme*. Paris: Calmann-Lévy, 1977. ∞ Réédition, coll. «Agora», 1987.

la mèche: «nul n'a pu lire, écrit-il, Fourier ou Pierre Leroux, Considérant ou Pecqueur sans être très frappé de la parfaite analogie de leurs observations avec les développements plus complets du marxisme».¹⁵⁵ Rien de plus vrai. Autrement dit, à la question *En quoi Marx était-il indispensable au marxisme*, une seule réponse est possible : en rien.¹⁵⁶

✓ **Historiographie «officielle» vs Mémoires identitaires.** Réécritures de l'histoire et privatisation de la mémoire historique par des groupes identitaires autoproclamés victimisés et en concurrence pour le statut de victime suprême. Le concept d'histoire au singulier s'efface. On voit s'affronter aujourd'hui des histoires impossibles contées par des groupes renfermés sur leur point de vue et leurs contentieux. L'histoire n'a plus à chercher des documents authentiques, elle doit être réécrite comme «thérapie de groupe» pour stimuler l'admiration de soi et renvoyer aux autres les erreurs et les échecs. Invention du groupe à travers la réinvention de cette histoire commune et propre dont il se dit dépossédé: reprendre en main son histoire, une histoire oblitérée jusque-ici et qui servira à prouver qu'on a bien sujet de se plaindre.

Sur la réinvention du passé par les groupes, les «minorités» gémissantes, on relèvera l'invention récente de la thèse selon laquelle il *n'y a pas* de différence entre un fait et un mythe, que cette distinction ne peut émaner que des esprits les plus réactionnaires, les plus hostiles à l'*empowerment* des victimes. Voir la polémique là-dessus dans le milieu féministe des années 1980 : «Depuis quand ne nous importe-t-il plus, à nous en tant que féministes, que tel ou tel fait historique soit réel **ou** mythique?» s'exclame Ti Grace Atkinson polémiqueant contre le féminisme U.S. différentialiste.¹⁵⁷ La réponse lui est venue: une telle préoccupation est **en effet** suspecte et téméraire, machiste au fond.

155. Louis, *Les étapes du socialisme*. Paris: Charpentier, Fasquelle, 1903, 2.

156. Fin du chapitre 3.

157. In *Nouv. Questions féministes*, 6/7, 1984. 47.

✚ Cf Éric Fassin, professeur à New-York et chroniqueur au *Monde*. «... Aujourd'hui, paraissent une encyclopédie des femmes noires, une étude sur les femmes, blanches et noires, dans le monde de la plantation, ou une histoire du lesbianisme aux États-Unis. Ces oubliés de l'histoire ne sont pourtant pas intégralement déterminés par l'exclusion qu'ils ont subie: jusque dans la domination, les dominés contribuent à définir leur destin. Ainsi le monde de l'esclavage révèle-t-il une culture d'une richesse inouïe; ainsi l'histoire de la sexualité montre-t-elle des femmes jouant du pouvoir qui s'exerce à leur rencontre. C'est ce renversement paradoxal que décrit un mot: *empowerment*.»¹⁵⁸

L'histoire devient ici un moyen (mais ouvert à bien des perversions et des effets inverses) d'«affirmer leur assurance (*self-esteem*)» par la vertu de la représentation. C'est ce que prônent les pédagogues des minorités. Fassin ajoute, en prenant un autre cas d'histoire réinventée, celui de l'ouvrage d'historiographie noire *Black Athena* : «On comprendra de même le succès étonnant de l'afrocentrisme, envers exact de l'eurocentrisme qu'il prétend justement renverser. Dans le sillage déjà ancien du Sénégalais Cheikh Anta Diop, on se plaît aujourd'hui, aux États-Unis, à retrouver, sous la Grèce, l'Égypte, et sous l'Égypte, l'Afrique noire. La civilisation serait nègre d'origine. Le succès de cette thèse, des librairies de Harlem aux clips vidéo du chanteur Michael Jackson (pourtant si peu noir), rencontre d'ailleurs la plus grande méfiance dans les meilleurs départements universitaires d'études "afro-américaines". L'afrocentrisme ne représente-t-il pas, en effet, une dangereuse dérive de l'histoire des groupes, dès lors que, sortant du cadre national, l'histoire ethnique qu'il propose confond la culture et la race, en fondant la fierté d'être noir aujourd'hui aux États-Unis sur un jadis et un ailleurs, dont rapproche seulement une identité de peau?» Le ressentiment étalé et imposé suscite facilement l'alarmisme. É. Fassin conclut sur ce

158. *Le Monde*, 18 mars 1993. Page: 1023

terrain: «Le risque réel que représente cette dérive n'indique pourtant pas la vérité de l'histoire nouvelle aux Etats-Unis.»¹⁵⁹

✓ Mémoires groupales-identitaires et «révisionnismes» qui carburent à plein aujourd'hui. Le passé est ainsi proprement devenu «imprévisible» à la fin du XX^{ème} siècle, soumis à toutes les rectifications, correctifs rancuniers, négociations entre groupes, recyclages et autres révisions. Le concept — issu de groupuscules néo-antisémites du début des années quatre-vingt, — de «révisionnisme historique» devrait être indéfiniment étendu. Le passé revu et corrigé sert à conforter la mémoire appropriée, mémoire de groupe, mémoire-contre.

✓ Aujourd'hui encore, un phénomène nouveau, attisé par la législation en France de multiples et contradictoires lois mémorielles et réparatrices, et il n'y a évidemment pas de raison que cela s'arrête: Mémoire des uns contre mémoire des autres. On vient de le voir avec la dénonciation judiciaire par des aparatchiks «identitaires» antillais de O. Pétré-Grenouilleau qui se refuse à appliquer à la Traite négrière dont il est le meilleur spécialiste la qualification de «génocide». D'où la réaction de défense professionnelle en quelque sorte des historiens français qui exigent l'abrogation des Lois mémorielles en bloc: René Rémond, *Quand l'État se mêle de l'histoire. Entretiens avec François Azouvi*. Paris: Stock, 2006.¹⁶⁰ À commencer par la Loi Gayssot qui a servi de modèle et de stimulant à ces lois successives. Au reste, l'exaspération des historiens n'est pas nouvelle, même si l'Affaire Pétré-Grenouilleau a décidément fait déborder le vase. Il y a plus de dix ans déjà, Christophe Boltanski assurait que «tous les historiens» en France, et notamment Maxime Rodinson qu'il citait, «condamnent la Loi Gayssot» anti-révisionniste de 1992.¹⁶¹ Ces historiens alarmés et indignés par la poignée de négationnistes et de révisionnistes du génocide des Juifs par les

159 Ibid.

160. Juste réaction mais un peu discutable aussi dans la mesure où elle semble réserver aux seuls professionnels le soin de dire l'histoire et d'en qualifier les faits.

161. Libération, 28 avril 1994.

nazis, ne pouvaient en effet que dire leur malaise le jour où une législation était déposée et formulait pour eux ce cas de censure en des termes positifs, c'est à dire par un *texte* de loi qui ne pouvait que présupposer qu'il existe en certains cas une “vérité historique” qu'il est illégal de mettre en cause ou de réexaminer jamais.

Raisonnant en outre par les conséquences, ces historiens ne manquaient pas de sentir (ils ne l'ont pas toujours dit clairement et jusqu'au bout) que s'il est même civiquement indiqué, par une exception légitime au Principe de la liberté d'expression et d'examen, d'interdire la négation sophistiquée des chambres à gaz, il devrait à tout le moins être tout aussi juste d'interdire (et une législation moins ciblée eût réprimé par principe) la négation ou l'atténuation d'autres génocides ou massacres ethniques, massacres d'innocents coupables du seul fait d'être nés, depuis un siècle — génocide des Tasmaniens par les colons anglais (l'un des seuls ayant été jusqu'au bout de sa solution finale avec quelques autres éliminations de «tribus» dans l'histoire coloniale¹⁶²), génocide des Arméniens dénié par l'État turc, nombreuses décimations de populations entières sur des bases ethniques en U.R.S.S. dans toute la période stalinienne. (M. Gayssot, député communiste, devait savoir que nombre de travaux universitaires, américains notamment, qualifient de «génocides» plusieurs des exterminations de masse soviétiques — qu'il se refuse pour sa part avec tout son parti à seulement admettre: voir sur l'évaluation de ces massacres, Rudolph J. Rummel, *Lethal Politics: Soviet Genocide and Mass Murder*. New Brunswick NJ: Transaction, 1990.)

Et — c'est le cas de le dire, — «j'en passe...» Il est évident que le législateur aurait fort à faire pour appliquer généralement de telles dispositions: la falsification de l'histoire et la négation des crimes

162. Des travaux récents exhument en quelque sorte de l'oubli le génocide des Hereros en Afrique du Sud-Ouest, premier génocide voulu et planifié militairement, commis par des Allemands. On trouve même dans Wikipedia, ceci qui est exact:

Les Hereros, alors qu'ils s'opposaient à la colonisation allemande de leur territoire (le Sud-Ouest Africain), ont été victimes par ces derniers d'un génocide entre 1904 et 1911.

d'États et de partis est trop répandue au XX^{ème} siècle pour qu'une application juste et égale de dispositions de cette sorte soit concevable!

J'admets cependant que le problème n'est «pas si simple», il s'en faut, et qu'il tient à des enjeux essentiels de notre état de société. D'autres historiens d'aujourd'hui réclament au contraire une législation européenne anti-négationniste (*Historiker für europaweites Gesetz gegen Auschwitz-Leugnung*) et d'autres groupes de pression se pressent à la porte des parlements nationaux et européen avec leurs propres projets de lois.

Conflits des victimalismes revendicateurs, celui de la «concurrence des victimes» (Chaumont)... Incommensurabilité des mémoires. Toute mémoire identitaire poursuit sartriennement la mort de l'autre. *Vergangenheitskampf!*

Cf. tout ce qu'on désigne vertueusement comme la Politique de la reconnaissance du côté des Charles Taylor de ce monde.

✓ Les AMNÉSIES NATIONALES politiquement motivées, où plus ou moins tous sont complices du silence hors quelques mauvais esprits qui s'obstinent à remuer la boue du passé, recevraient quelques pages. Je viens d'évoquer les Turcs. La France serait aussi un excellent terrain pour observer ça. Voir Nicolaïdis, Dimitri déjà cité. Et bien sûr Rousso, *La hantise du passé*. Entretien avec Ph. Petit. Paris: Textuel, 1998. & *Le syndrome de Vichy*. Paris: Seuil, 1990. Suivi de *Vichy, un passé qui ne passe pas*. Paris: Gallimard, 1996.¹⁶³

Traiter dans ce contexte des querelles d'historiens, *Historikerstreiten* tant français qu'allemand... voir : Evans, Richard. *Hitler's Shadow: West German Historians and the Attempt to Escape from the Nazi Past*. New York: Pantheon, 1989.

163. Et sur la question du rôle de l'historien aujourd'hui dans les médias et la vie publique, voir aussi de Jean-Noël Jeanneney, *Le passé dans le prétoire, l'historien, le juge et le journaliste*. Paris: Seuil, 1998.

Et citer le très bon collectif tout récent sur un mythe orchestré par les grands historiens français en place, celui de la France allergique au fascisme, et déboulonné ici avec une vigueur convaincante: Dobry, Michel et al. *Le mythe de l'allergie française au fascisme*. Paris: Albin Michel, 2003.

✓ ☺ Mais aussi, il faudrait aborder, de plus en plus accélérée, *l'amnésie médiatique* d'aujourd'hui. Un Tsunami chasse les Darfours (... sans parler de la guerre oubliée du Congo de l'est qui a fait et fait plus de victimes que tout mais de façon si routinière, si monotone dans ses massacres qu'elle n'intéresse pas). *L'éphémère* de Lipovetsky, encore. Ou le postmoderne comme Teflon™ Voir p. ex. sur l'humanitaire comme ardoise magique caritative, Luc Boltanski, *La souffrance à distance*. Paris: Métailié, 1993.

✓ 4 OU 5 REMARQUES ENCORE POUR CLORE CE CHAPITRE SUR LE MÉMORIEL

① Pour enchaîner sur ce que je viens de dire, je partirais, moi, pour comprendre les diverses logiques mémorielles et leur aporie inhérente de *la logique historique-sociale de l'oubli massif, de l'impossibilité de l'authentique et pleine remémoration* – et de la dénégation un peu folle, dénégatrice du moins au sens de Freud, que comporte l'effort de mémoire.

Ce dont parle Régine Robin et autres du reste en ce qui touche à la multiplication obsédante et tardive des Mémoriaux de la Shoah, à la volonté de retrouver un à un les noms des génocidés, + ses pages sur les cénotaphes “privés” au bord des routes américaines et sur les mémoires familiales et généalogiques etc.

C'est à dire en généralisant le propos : que faire de l'amnésie fatale, de l'oubli fatal des vies des hommes «non illustres» (⇔ Plutarque) et du désir humain, trop humain, de laisser une *trace* de son passage sur terre, de laisser aux «frères humains qui après nous vivrez» quelque trace épigraphique de son passage terraqué contingent, un nom et en trois lignes abrégées, quelques paramètres d'une destinée: «Moi, Caius Clipearius, j'étais fabricant de fibulles en telle ville de

l'Hellespont. J'y ai vécu et suis mort en tel mois de telle année.» Puis, une supplique au passant indifférent: “Souviens-toi” ou bien, chrétiennement: *Sta*, ou *Ora*, *Viator*. “Prie pour moi”.

Et de pieusement conserver la mémoire des nôtres jusqu'au jour où nous disparaîtront à notre tour avec nos ultimes traces mnésiques de papa-maman. La mort définitive survient avec la disparition des *descendants*. On meurt définitivement à la génération suivante alors que s'efface des dernières têtes vivantes nos derniers et flous souvenirs.

Ce que conserve et conservera de toutes façons la mémoire canonique des sociétés, antiques et modernes, est une mince pellicule de souvenances légitimées et formalisées qui sert à dissimuler l'immense abîme de l'oubli des millions de vies sans illustration – ainsi que dit le vers de Virgile, *Rari nantes in gurgite vasto*. Dans le réel social-historique, il n'y a aucune possibilité d'une réminiscence “égalitaire”, d'une co-mémoration universelle.

◆ Je me proposerais par exemple de lire à ce point les épitaphes de roman, de fiction et leurs mensonges, – comme celle conçue par M. Homais à la demande du pauvre Bovary éploré, “*Sta viator amabilem conjugem calcas*”, épitaphe que le roman nous invite à lire dans le cimetière d'Yonville l'Abbaye. Emma Bovary est éternisée dans le marbre comme une [trop] aimable épouse!

Cette histoire romanesque, – avec ses titres-état civil, *Jane Eyre*, *Madame Bovary*, *Germinie Lacerteux...*, – c'est “Une vie” ni pire ni meilleure que la tienne, mais personne n'écrira la tienne à moins que, dans un journal intime plus ou moins mensonger par omission notamment, tu ne t'évertues à écrire ton propre roman!

Le roman est, dans de la fiction, dans la parodie (à ses origines picaresques, c'est clair par la forme typiquement parodique de la transposition de ton du sublime au trivial) de ce genre historiographique, – lui-même expansion dans le haut-discours canonique de l'inscription monumentale des mausolées et des arcs de triomphe: la **biographie**, genre philosophique inventé plus ou

moins par Plutarque au début de notre ère, avec ses *Bioï parallèloi*, ses vies parallèles ou *Vies des hommes illustres*.

Si le roman peut apparaître comme un *pharmakon*, un remède contre l'oubli, il s'agit d'un remède inefficace et irréel, fictif justement, d'un *placebo* fantasmagorique pour nous, lecteurs qui croyons nous souvenir de Lazarillo de Tormes ou d'Emma Bovary, parce que notre culture n'a *aucun souvenir* ni ne se soucie d'avoir aucun souvenir d'aucun *picaro* espagnol et d'aucune petite bourgeoise française mal mariée du siècle XIX, qu'elle n'a *pas de place* pour leur souvenir.

La fiction s'adresse au vivant et lui redit la fameuse inscription funéraire: "Et in Arcadia ego": Et moi aussi, j'ai vécu en Arcadie... Le roman est la parodie d'un Plutarque fou qui se serait voué à l'inépuisable tâche d'une commémoration exhaustive des destinées peu illustres (ordinaires, sinon basses, méprisables), remède impossible et fictif à cet Oubli fatal qui sera notre lot comme celui de tous nos prédécesseurs sur cette Terre. Le roman est fictivement réaliste (il est réaliste *parce que* fictif) parce qu'il n'y a pas, dans le réel socialement défini, de place pour la mémoire durable des individus «ordinaires». ♦ ...transcrire la conversation de Madame Bovary et de Léon, avec le même soin "pieux" que Plutarque avait mis à recueillir les sentences de Caton d'Utique etc.

✍ Le rapport entre le genre roman et le cimetière a été expressément thématiqué par Edgar Lee Masters dans ce roman polyphonique en *blank verse* qu'est la fameuse *Spoon River Anthology* [1915] avec son étrange dialogisme épitaphique.

☞ Antonio Gómez-Moriana a eu raison de rapprocher la forme du *Lazarillo de Tormes* d'une confession biographique devant le tribunal de l'Inquisition. Sa démonstration est convaincante et même irréfutable (*La Subversion du discours rituel*, 1988). L'anonyme auteur du *Lazarillo* tire un parti littéraire, c'est à dire subversif et ironique, d'une singulière économie de la "chose écrite" et de la transmission dans un État espagnol qui s'oriente vers l'ordre bureaucratique moderne. Dans cette société du *Siglo de Oro*, seules **deux catégories**

d'humains aux deux bouts de l'échelle sociale laissent une trace écrite: les princes et les grands d'Espagne qui ont des chroniqueurs attirés, et ... les misérables qui attirent l'attention et le zèle de l'official, de l'inquisiteur, des polices ecclésiastiques et féodales, en attendant avec les Jonathan Wilde et Tom Jones que ce ne soit ceux des polices laïques et des compilateurs du *Newgate Calendar*, autre genre où fleurissait la confession avant pendaison. Le roman picaresque du *Siglo de Oro* apparaît dans une société où l'imitation sérieuse de Plutarque par les chroniqueurs de la mémoire féodale et aulique a d'ailleurs abondamment revivifié ce genre antique, en commençant par exemple avec les *Libros de los claros Varones de Castilla* de Fernando de Pulgar [1486].

Je propose donc ceci en synthèse: que la mémoire prétendue repose sur **quatre dénégations**.

1 & 2 : Que le passé est irrémédiable (sans appel) et qu'il est immuable. Corriger ceci: le venger, ne pas laisser impuni (Simon Wiesenthal et autres chasseurs de nazis). Le réécrire, supposer un principe d'indétermination, voir *L'Uchronie* de Renouvier... Ça ne devait pas fatalement se passer ainsi, un autre scénario était possible, ce pouvait être Grouchy et non Blücher! Dénégation est simplement le fait de *l'écrire* et spécialement de le faire traverser par de la fiction, par des "personnages" comme Frédéric Moreau à travers la Seconde République..

3° et 4° dénégations: que le passé ne s'effacera pas et qu'il peut être ressuscité, qu'il n'est ni révolu/inconnaissable, ni voué fatalement à l'oubli. De l'histoire à la Michelet, au roman historique, au cinéma historique, ressusciter, ressusciter! On n'a jamais écrit les efforts fallacieux de résurrection dans la modernité.

Cf. sur la *raison, l'avoir-raison* du passé, de Renan, *Avenir de la science*, 1890, 45:

Les faits accomplis ont eu raison d'être et si l'on peut en appeler contre eux, c'est à l'avenir, jamais au passé.

Tout ce que l'écriture littéraire moderne de Flaubert à Perec a à voir avec ces quatre dénégations. Cf. de Perec, *W ou le souvenir d'enfance*. « Je n'ai pas de souvenir d'enfance... » Une littérature moderne qui dérive entre *Illusions perdues* et *Le temps retrouvé*.

Et les voyages dans le passé, plus encore que dans l'avenir, de la S-F dès ses origines, véritables accomplissements de désir moderne: *A Connecticut Yankee in King Arthur's Court* (Twain), *The Lost World* (Conan Doyle), *The Time Machine* (H. G. Wells). Quelques lignes là dessus.

✿ Vs quelque chose parfois chez quelqu'un comme la *volonté d'oubli*. Cf. le testament de Donatien Aldonse François de Sade à Charenton: «...comme je me flatte que mon souvenir s'effacera de la mémoire des hommes...»

Remarque 2. Sur l'hypothèse du cadre mémoriel français formé en deux «camps» comme paradigme pour interpréter le présent et s'y donner un rôle, une superbe citation et bien bourgeoise du 19^e siècle, qui parle en termes de *filiation* et de *descendance civique* et qui montre que le “manichéisme” du grand bourgeois n'était pas moins flamboyant que celui du militant plébéien:

Eugène Pelletan vers 1860, s'adressant au R. P. Félix s.j., prédicateur fameux:

Vous le voyez, mon Révérend Père, il n'y a entre vous, fils d'Ignace de Loyola, et nous, fils de la Révolution française, aucune transaction, aucune entente possible. (...) Le même sol ne saurait nous porter; suivons donc de part et d'autre notre destinée, vous vers le passé, nous vers l'avenir. À vous, la mort, à nous, la vie! À vous, la nuit, à nous, la lumière!

Remarque ③. Sur «l'unicité de la Shoah» : 1. comment rationnellement l'affirmer sans avoir préalablement comparé ce crime avec tous les autres massacres du siècle? 2. Si au contraire il s'agit de figer un *record du Mal absolu*, dans le *Guinness Book of Records du 20^e siècle* les effets de cette manœuvre qui atténue et

refoule le mal relativement moindre sont immédiats. Et comme nous sommes dans un monde où l'esprit de censure et l'esprit de simplification prédominent, je me méfie énormément de ce qui en résultera...

Remarque ④ Il n'y a pas toujours avantage ou mérite à regarder en arrière. C'est ce qui est montré dans la Bible. Voir Loth et sa femme quittant Sodome en flammes.

Remarque ⑤ Proust et les incertitudes de la mémoire, le fait que les souvenirs et les gens peuvent se déchiffrer différemment que la "vérité" sur eux est à jamais incertaine. («Et tout à coup, je me dis que la vraie Gilberte, la vraie Albertine, c'étaient peut-être celles qui s'étaient au premier instant livrées dans leurs regards...»).



5. DÉCHIFFRER LE PRÉSENT, LE GRAND LIVRE DE L'HISTOIRE EN MAIN

Comment s'y prendre? Le présent est ressenti comme avant tout OPAQUE. Voir le *topos* bien moderne du «...tout change trop vite, on ne s'y reconnaît plus etc.» Thème de conversation de bistro, mais qui se rencontre aussi constamment dans les ouvrages les plus distingués, ex.: «Le monde se transforme sous nos yeux avec une fulgurante rapidité etc.» = en 1955, tiré d'André Siegfried, *Aspects du 20^e siècle*, 193.

Le présent avec ses arbres qui toujours vous cacheront la forêt...

Déchiffrement, dilemme et décisionnisme. Déchiffrer la conjoncture, cela n'a pas été souvent finir par voir hors de tout doute le bon chemin à suivre, la seule route à emprunter. Cela, plus souvent, a été de se sentir à la croisée de chemins divergents qui se perdent dans la brume. Deux routes s'offraient, dangereuses toutes les deux et s'éloignant irrévocablement l'une de l'autre. Il faut choisir et décider entre deux voies possibles et le choix fait, on pourra pas revenir en arrière, c'est tout ce qu'on sait de sûr. L'acteur du 20^e siècle s'est trouvé à raisonner dans un monde opaque et où le risque est inséparable des choix. Que faire devant les Procès de Moscou et devant le Pacte germano-soviétique? Rester au parti et serrer les dents? Dénoncer haut et fort et "faire le jeu" de la bourgeoisie?

☞ Le monde sur lequel je raisonne excède toujours immensément le perceptible et vérifiable: je raisonne et délibère sur ce qui se passe dans la tête des autres, sur ce qui va se passer, sur ce qui pourrait se passer, sur les inextricables causes de ce qui s'est passé. L'homme qui raisonne et argumente sur le monde empirique se trouve en une situation *difficile* — sans le moindre rapport avec la rationalité artificielle et confortable de la réflexion scientifique. Au contraire du laboratoire où j'ai construit un *mini-monde* contrôlé et maîtrisable sur lequel, sans être vitalement concerné par les résultats éventuels, je ne pose

que des questions circonscrites, balisées et prévues, le monde extérieur au dehors sur lequel je raisonne aussi, le monde qu'on appelle empirique et le devenir sont toujours *moins rationnels* que ma raison (ou que l'usage un peu déraisonnable que je suis tenté d'en faire — ne serait-ce que parce que je suis dans la nécessité de le maîtriser ou de me donner l'illusion de le faire). Ce monde est en grande partie inconnaissable, imprévisible, immaîtrisable alors que je suis «embarqué» dedans et souvent sous pression d'urgence pour lui trouver un sens. Ce monde est im-probable. À force de vouloir être rigoureusement rationnel face à lui, je risque simplement de m'égarer. C'est ce que disait en un aphorisme fameux le sceptique Rivarol et nous retrouvons avec lui l'antique suspicion quant à l'irrationalité inhérente à la logique inflexible et sans sagacité: «De certitude en certitude et de clarté en clarté, l'esprit peut n'aboutir qu'à l'erreur.» Raisonner consiste à conjurer et maquiller ce qui, dans le réel, dans le cours des événements, et par rapport à ce que je crois en savoir, est sinon intégralement absurde du moins par quelque côté inexplicable et déraisonnable. Ce dont témoigne le modèle philosophique de Hegel avec son *devenir-raison de l'histoire* (et celui de tous les hommes de son temps, Saint-Simon, Buchez, Colins, Comte...) Car enfin, s'il est quelque chose qui n'est pas réductible à une rationalité, c'est bien le devenir historique. Que faire face au fuyant, à l'inconnu, à l'immaîtrisable? La réponse se trouve chez tous les historiens des idéologies et elle définit la notion même d'*Idéologie*: il faut «chercher une réponse globale et définitive qui mette un terme au questionnement».¹⁶⁴ L'*idéal* idéologique, c'est bel et bien l'infalsifiable et l'inexpugnable, renforcés d'une réserve inépuisable de sophismes dénégateurs. Ce n'est pas que l'homme embarqué ne souhaiterait raisonner avec plus de certitude, c'est que dans cette vie opaque, changeante, mal connaissable, quand il fait un choix, quand il prend une décision politique, quand il

164. P. A. Taguieff, *la foire aux illuminés. Ésotérisme, théorie du complot, extrémisme*. Paris: Mille et une nuits, 2005, 80.

juge un accusé, il ne peut le faire par syllogismes formels, mais en ayant recours à ces schémas hétérogènes et insuffisamment fondés et à ces conjectures qui relèvent toujours dans une certaine mesure du *pari* sur l'incertain.

✓ Nommer la conjoncture? Qui nous nommera, nous? Qui donnera un nom à ce/notre présent devenu le passé? Innommable: «De quel nom te nommer, heure trouble où nous sommes?» = vers de Victor Hugo sous Louis-Philippe aux *Chants du crépuscule* (1835).

«Il semble qu'un âge nouveau soit en train de naître dont nous ne connaissons pas encore le nom». = encore en 1955, d'André Siegfried, *Aspects du 20^e siècle*, 193.

Quelques mots à dire sur la tentation banale, journalistique, de nommer en hâte la conjoncture comme l'âge de ceci, l'âge de cela: l'âge de la vitesse, des médias, de l'informatique....

L'époque présente se cherche un nom et ne se trouve que de naïves étiquettes pour dire un *après*. *Post-moderne*, *post-totalitaire* (*post-rationnelle*, *post-démocratique* sont aussi attestés): «Lorsque tout est fini», comme chantait Lucienne Boyer avant guerre de quarante, on ne trouve à nommer le présent que comme un obscur «après». «*Posthistoire*» se rencontre aussi chez les beaux esprits de ce temps. La coupure correspondrait au moment où tout commence à s'effondrer du régime d'historicité progressiste, c.-à-d. au tournant des années 1970-80.

✓ Règle: maîtriser l'ambivalence des temps et des événements, et ne pas juger manichéennement. La phrase de Walter Benjamin : *Es ist niemals ein Dokument der Kultur, ohne zugleich ein solches der Barbarei zu sein.*

✓ Le sentiment de l'**imminence** d'un changement radical, qu'il soit prévu bénéfique ou cataclysmique:

L'humanité est à la veille de grands événements; les signes précurseurs d'un cataclysme inouï sous le rapport politique, religieux et moral, apparaissent à l'horizon des choses humaines.¹⁶⁵

J'en ai fait un des topoï qui enchaînent ma critique de la raison militante.

✓ Le présent toujours entre deux : entre un jamais plus, *never more*, et un pas encore, *not yet*. Se voir *stranded in the present*¹⁶⁶ échoué dans un présent entre deux impossibles: «Impossibilité du passé, impossibilité de l'avenir», comme Chateaubriand l'écrit à la dernière page des *Mémoires d'outre-tombe*.

INTERRÈGNE. Cf. mon livre inédit sur *Le mal social et ses remèdes. Critique de la raison militante*:

Le XIX^{ème} siècle s'est déchiffré sombrement, il s'est vu lui-même comme un *interrègne*, comme une époque où les hommes erraient, perplexes et égarés, entre un «jamais plus» et un «pas encore». Le présent n'est pas une *transition*, il est un passage à vide, plein d'angoisse et d'incertitude — pour qui du moins n'a pas trouvé la voie que suit l'histoire ni entrevu la lumière de l'avenir. Le présent est confus parce que tout le passé meurt et doit mourir et que l'avenir n'est pas encore né. «Tout aujourd'hui dans les idées comme dans les choses, dans la société comme dans l'industrie, est à l'état de crépuscule», énonce la préface du recueil de Hugo. Les modernes ont perdu leurs anciens repères: l'*angoisse* est le trait dominant de l'homme moderne qui se représente lui-même égaré dans un monde méchant, ébranlé, sans doute condamné, considérant le spectacle d'une société qui a perdu ses assises, «un malaise général, une inquiétude fébrile,

165. J. Terson, *Dialogues populaires sur la politique, la religion et la morale*. Paris: Prévot, 1840, 11.

166. Fritsche, Peter. *Stranded in the Present: Modern Time and the Melancholy of History*. Cambridge MA: Harvard UP, 2004.

contenue ou violente, tourmente les sociétés sur tous les points de la terre». ¹⁶⁷ Les traditions sont usées, les croyances antiques abolies, les mœurs dégénèrent, les maux dont la société est affligée s'étendent inexorablement, en revanche le nouvel ordre social n'est pas dégagé ni établi. — Les temps du scandale et de l'absurdité sont des temps obscurs où les humains poursuivent à l'aveuglette leur voyage au bout de la nuit. (Dans cette image récurrente de traversée d'une période ténébreuse, il y avait aussi, je pense, l'intuition que *les dieux ont soif*, que la naissance d'une société prochaine qu'on promettait délivrée du mal exigerait au passage des victimes propitiatoires en masse. Sans doute peut-on voir encore dans cette heure obscure où tous tâtonnent une *laïcisation* du médiéval récit millénariste où les ténèbres envahissants sont les prodromes du moment où l'Antéchrist va venir régner avant que sa défaite promise n'inaugure le Règne de l'Esprit.) Une citation:

Lorsqu'une ère finit et qu'une autre commence, il y a un temps où l'ancienne croyance étant presque éteinte, l'idée qui doit la remplacer et qu'elle porte en elle n'est pas encore formée. Le vieil ordre se disloque, les liens se relâchent, l'unité se dissout. Une torpeur profonde, puis des secousses convulsives, puis une nouvelle torpeur et de tous côtés des symptômes de mort apparaissent parce que le passé meurt en effet, et que l'avenir n'est pas né encore. ¹⁶⁸

Or, c'est justement dans cette conjoncture obscure où tout se défait, que la lumière d'une doctrine qui montre et démontre l'avenir splendide qui attend l'humanité et dégage la tendance historique vient *éclairer* le penseur militant et lui donne un sentiment d'immense supériorité sur ses

167. Nus, Eugène. *Les grands mystères: vie universelle, vie individuelle, vie sociale*. Paris: Noiro, 1866, 364.

168. F. Brouez, *La Société nouvelle*, 18: 1884, 261.

contemporains qui tâtonnent dans la nuit. «En notre époque (...) où les meilleurs esprits scrutent non sans quelque terreur l'énigme de *demain*, à cette heure présente de nuit et de découragement, il faut que tous sachent qu'il a déjà paru à l'aube de ce siècle (...) l'annonciateur de l'organisation des sociétés futures», telle est la bonne nouvelle que proclame à qui veut l'écouter un fouriériste.¹⁶⁹ La pensée militante s'autoreprésente comme celle qui, dans l'effondrement de tout et dans le doute, connaît, de science sûre, la formule lumineuse de l'avenir et avance vers elle. Le présent est toujours un entre-deux, mais il est *situé* désormais dans une évolution qui conduit l'Humanité quelque part, vers un havre.

✓ **Le présent perçu comme une situation de «crise».** Depuis plus d'un siècle, l'idée de "crise", le fait de décrire les conjonctures successives comme un moment de "crise", est peut-être ce qu'il y a eu de plus constant et répétitif dans la vie intellectuelle, ce qui incite à se méfier à priori. Sur le marché du livre, les publicistes qui ont décrit, alarmés, la crise de ceci et de cela ont formé d'année en année une petite armée de sombres cassandres qui s'est renouvelée sans cesse ; le succès de leurs essais répondait souvent à des angoisses collectives de la classe lettrée. Mais avec le recul du temps, on a l'impression que l'état de crise prétendu était plutôt l'état normal et modal des choses, le régime normal imparfait du secteur considéré et que ni l'urgence de porter remède, ni la pertinence du remède suggéré, ni les sombres scénarios extrapolés, qui font partie du "genre", n'étaient très perspicaces.

En 1907, le journaliste Paul Bureau recense, en une liste comique dans un essai bien grave, les diverses «crises» relevées par les observateurs de son temps: «... la crise de la famille et du mariage, la crise de l'école primaire, la crise du capitalisme, la crise du salariat, la crise de la vie morale, la crise du parlementarisme, la crise du libéralisme, la crise des institutions militaires, la crise du socialisme,

169. Adolphe Alhaiza, *Historique de l'école sociétaire fondée par Charles Fourier. Suivi d'un résumé de la doctrine fouriériste*. Paris: La Rénovation, 1894, 10.

la crise de la franc-maçonnerie, la crise des établissements religieux, la crise de la foi, la crise du protestantisme etc. etc».¹⁷⁰

Liste comique parce qu'intemporelle aussi: les deux siècles modernes n'ont cessé de dresser de telles listes avec à chaque moment le sentiment qu'une acmé est atteinte, un point de non-retour avant la culbute finale.

Études de cas. Ce qui m'intéresserait c'est de voir des groupes d'intellectuels, dans des conjonctures accablantes et pleines de contradictions, essayant de donner du sens et de distinguer le vrai du faux, le critique de l'a-critique, l'authentique de l'aliéné, le perspicace du mensonger, de voir comment ils s'y prennent et sont perspicaces ou aveuglés. – Perspicaces comme, dans les 1950's, avec des textes qui ont résisté au temps, les gens de *Socialisme et Barbarie*, Claude Lefort, Cornelius Castoriadis, Jean-Fr. Lyotard.¹⁷¹ Dans la France de l'après-guerre, le groupe d'intellectuels connu sous le nom de « *Socialisme ou barbarie* » opère une dissension gauchisante du trotskysme, dénonçant à la fois le capitalisme avancé et l'État bureaucratique de type soviétique. Ceux d'*Arguments* un peu plus tard, vers 1956?, Morin, Lapassade, Touraine, Fougeyrollas, Naville. Etc. *Ceux qui ont cherché en de lugubres conjoncture où tout le monde s'égarait à occuper une position inconfortable, solitaire mais perspicace.*

Vs les raisonnements de piteuses rationalisations d'«engagements» vaniteusement maintenus mais de plus en plus insoutenables, les pseudo-morales eschatologiques de la Fin qui justifie les moyens, «On ne fait pas d'omelette sans casser des œufs»...

170. Bureau, Paul. *La crise morale des temps nouveaux*. Préf. A. Croiset. Paris: Bloud, 1907, 8.

171. Si j'avais à identifier des admirations intellectuelles durables, ce serait du côté de ces gens-là. J'ai aussi rendu hommage à une forte influence de ma jeunesse, le solitaire Joseph Gabel. Joseph Gabel fut, dans les années 1950-1960, un original théoricien, solitaire, de ce qu'on nomme les «idéologies». Gabel, penseur marxisant isolé dans les années 1950-1970 en France, isolé par un anti-fascisme complété d'un anti-communisme radical.

Autre paradigme: Le **présent comme déception**, comme n'ayant pas tenu, ne semblant pas devoir tenir les promesses du passé, comme ayant dilapidé ou mal géré le legs de ses prédécesseurs progressistes. Comme étant par exemple un héritier indigne et lâche des Lumières. La raison (ou l'usage que les hommes modernes en font) n'a pas tenu ses promesses: la ci-devant raison émancipatrice est ramenée aux fonctions de raison instrumentale au profit de la perpétuation et légitimation de l'aliénation = la critique de la *Frankfurt Schule*, Horkheimer notamment.

Rattacher à cette topique de la déception toutes les critiques philosophiques de la modernité. Exemple: Charles Taylor, *Le malaise de la modernité*. Traduit de l'anglais. Paris: Cerf, 1994. De Kant à Taylor: un cours des choses décevant, une modernité qui dysjoncte et n'est pas à la hauteur de ses promesses.

Y rattacher aussi à sa façon, Sigmund Freud, *Das Unbehagen in der Kultur*. Wien, 1929. C'est le mot de «malaise» qui résume le mieux les attitudes philosophiques face à l'évolution du monde moderne.

✓ **Herméneutique historique du présent**: on pourrait passer quelques années à décrire sur les deux siècles modernes une sorte de connaissance du monde par déchiffrement de *signes des temps*.

Pour les uns, il s'est agi de déchiffrer *sombrement* un devenir *obscur*... comme les essayistes des années 1990 que j'ai évoqués dans *D'où venons-nous?* Ou croire voir des changements qui forment tendance et – pour le meilleur ou le pire – qui convergent et vont **quelque part**. Suivre la piste et apercevoir une lumière au bout du tunnel.

Deux grands paradigmes de déchiffrement ont été disponibles: progrès/décadence, civilisation/barbarie.

Voir ce que je mets plus loin sur ce que je qualifie de lecture post-mystique des intersignes, des signes prémonitoires de quelque chose qui vient.

•❖ **Le diagnostic crépusculaire du moment présent.** Voir mon papier du Colloque de Moscou, 12-14 mars 1998, «C'est l'éruption de la fin! Le diagnostic crépusculaire: Un genre culturel français des années 1980. Le genre du diagnostic global et la vision crépusculaire du monde».¹⁷²

(...) Ce qui va donc m'intéresser dans ce secteur de la publicistique, ce sont ces essais à grandes enjambées qui prétendent fournir un diagnostic global de la conjoncture, dire aux Français où ils en sont et où ils vont, montrer les promesses et, surtout, les périls du moment. L'analyse de faits récents mués en "signes des temps" les amène à formuler des prédictions à moyen terme et, encore un coup, le plus souvent à actionner des signaux d'alarme.

Ce que j'ai appelé dans *La Parole pamphlétaire* la «vision crépusculaire du monde». Aujourd'hui encore ça marche toujours bien : «Nous entrons dans le troisième millénaire au milieu du plus épais brouillard. Jamais l'horizon ne fut plus bouché...» Etc.

Et, dans ce contexte, lire *Le monde diplomatique* qui représente une sensibilité crépusculaire de gauche et offre à ses lecteurs une connivence dans la déréliction: *Le monde diplomatique* réduit à dépeindre répétitivement le cours des choses tant politique qu'écologique comme un à vau-l'eau sans fin ni cesse ni solution.

.... Au nom du progrès et du développement, l'homme a entrepris depuis la révolution industrielle, la destruction systématique des milieux naturels. Les prédatons et les saccages en tous genres se succèdent, infligés au sol, aux eaux et à la végétation et à l'atmosphère de la Terre. La pollution produit des effets – réchauffement du climat,

172. Publié dans «C'est l'éruption de la fin!» Le diagnostic crépusculaire: un genre culturel français des années 1980 », in : LAURIER TURGEON, dir. *Les Entre-lieux de la culture*. Paris: L'Harmattan et Québec: Presses de l'Université Laval, 1998. Pages 29-56.

appauvrissement de la couche d'ozone, pluies acides – qui mettent en péril l'avenir de notre planète etc.

Variante de l'idée ou de la topique du présent trahissant les promesses du passé: le présent comme à-vau-l'eau, comme chienlit.

Ça, cette topique a, elle aussi, une longue histoire; par ex. c'est constamment le ton de Proudhon. Et c'est pourquoi il a tant plu en son temps – à droite comme à gauche:

Il n'y a plus rien qui tienne, la déroute est complète. Nulle pensée de justice, nulle estime de liberté, nulle solidarité entre les citoyens. Pas une institution que l'on respecte, pas un principe qui ne soit nié, bafoué. Plus d'autorité ni au spirituel, ni au temporel; partout les âmes refoulées dans leur moi sans point d'appui, sans lumière...

.....et au milieu de cette perversité générale, de ce laisser aller civique, se dressait, pour le pudique Proudhon, *la Femme moderne*, vivant symbole de la déchéance ploutocratique et pornocratique de la prétendue démocratie.

Proudhon ne dénonçait pas le mal moderne, l'à vau-l'eau, au fond, bien autrement que le conservateur Auguste Comte sauf que Comte, encore plus fou, avait bricolé une historiosophie scientifique: il attendait la chute imminente de la décadente démocratie bourgeoise anarchique et l'instauration de la saine et stable Sociocratie, les sociologues au pouvoir, un gouvernement scientifique avec lui comme Grand Prêtre de l'Humanité. *Ordem e progresso*. Tout ceci vient de Saint-Simon.

✓ Pour mettre *un peu de clarté* dans ce temps obscur hugolien, je crois que la grande affaire, la seule manière de procéder, ça a été de **s'efforcer de lire le présent par répartition** i.e. comme étant fait non de choses strictement contemporaines, co-présentes, cohésives, liées les unes aux autres, mais **de prodromes et de survivances**. Les «vestiges» d'un côté, qui si odieux soient-ils, ne sont plus tout à fait

présents, qui s'effacent déjà comme témoins d'un monde condamné, et les signes d'un avenir certain dont le présent contient le «germe». L'«embryon» des choses futures est déjà là.

On peut vivre alors dans le présent avec un pied dans l'avenir et un autre pied repoussant les «vestiges» qui s'obstinent à encombrer le chemin.

Le grand avantage de l'historicisme est qu'il permettait de qualifier le mal social de «survivance» – c'est à dire de le constater et de l'effacer en même temps, de l'éloigner de son regard puisqu'il est appelé à «disparaître». Puisque la marche du progrès jusqu'ici a effacé et éliminé certains maux, le mal présent n'est déjà plus tout à fait réel, «l'esclave a eu son jour; le serf a eu son jour; le prolétaire aura le sien. Telle est la révélation de l'histoire, telle est la loi indiscutable du progrès».¹⁷³ Ayant écarté les «vestiges», le présent est à déchiffrer dans ce qu'il a de prometteur par ce qu'on sait d'un avenir dont il contient le «germe».

Même si c'est Moïse devant une Terre promise où on n'aboutira pas. *Le complexe de Moïse*. Cela ferait un joli titre. Sur tous ceux qui se sont consolés de ne pas entrer dans la Terre promise, certains que le monde y viendrait bientôt tout de même. Entrevoir l'avenir fatal, c'était déjà bien = *entrevoir* certaines choses qui font deviner cet avenir lumineux que le militant admet qu'il ne verra pas de ses yeux mortels mais qui le console de la mocheté du présent:

Une des choses qui nous ont le plus frappé à la dernière Exposition universelle de Paris [1889] est le moteur qui mettait en mouvement toutes les machines. (...) Voilà en petit, nous disions-nous, ce que sera la production collectiviste dans chaque genre d'industrie. = passage touchant et typique de ce que je veux dire, de l'anarchiste Charles Malato.

173. Édouard de Pompery, *Blanquisme et opportunisme. La question sociale*. Paris: Ghio, 1879, 13.

☞ Lire ou apercevoir des *intersignes* comme disent les mystiques mais c'est une notion, une de plus, qui s'est *sécularisée*. Le prémonitoire dans le présent. Quelque chose qui vous extrairait de l'être-là. Là où le vain peuple, où les ignorants ne voient que des faits isolés, contingents, des événements fortuits et traumatisants, déchiffrer des enchaînements, des progressions, relier entre eux *par des pointillés* et fait converger des signes, suivre dans le court terme de l'avenir des asymptotes.

Cf. dans mon bouquin sur le *Marxisme*:

(...) Le parti invite le militant à déchiffrer, armé de la science de l'histoire et de ses lois, le présent pour y puiser espoir et confiance dans l'avenir. Sa propagande montre aux sceptiques que, constamment, les «faits donnent raison» à la doctrine, que si les mots ne suffisent pas, les «faits» nouveaux qui s'accumulent et que la science de l'histoire a prévus doivent persuader, que le régime socialiste n'est pas une «utopie» puisqu'il est, pour qui veut regarder, «en incubation» dans le présent alors même que les «germes mortifères» ont envahi le système capitaliste, que «déjà les prodromes de la fin prochaine se multiplient en laissant apercevoir à l'état embryonnaire les contours que revêtira la société future.»¹⁷⁴ Dans la logique déterministe, les événements qui adviennent vont être construits en idéologie comme étant «prévus» et la propagande marxiste fonctionnera de façon à être confortée et confirmée par un événement et son contraire... «Le socialisme est en harmonie avec l'évolution historique qui s'accomplit autour de nous...»¹⁷⁵ Mais les saint-simoniens y avaient déjà recours:

174. Frédéric Stackelberg, *Vers la société communiste*. Nice: Au Droit du peuple, 1909, 7. Et du côté de l'anarchie, Jean Grave in Kropotkine, *La Conquête du pain*, X : «... par mille phénomènes, par mille modifications profondes, la société anarchique est *déjà depuis longtemps* [je souligne] en pleine croissance.»

175. G. Renard, *Paroles d'avenir*, 16.

«Nous voyons la société humaine s'avancer effectivement, sans cesse, vers cet avenir que SAINT-SIMON lui annonce.»¹⁷⁶

✓ Herméneutique toujours et *Umwertung* : comment parvenir à lire dans la conjoncture le *contraire* des apparences.

Chez Marx: le capitalisme, apprenti sorcier, dans sa rage d'accumulation et de concentration, progresse toujours et écrase le travailleur, mais, (entre)voit Marx, il travaille à *son insu* pour le collectivisme, son adversaire et successeur inévitable etc.

La conjoncture est lue comme récit de l'apprenti-sorcier, *Zauberlehrling* dit le *Manifeste*, qui a perdu le contrôle... ceci repris du poème de Goethe: ... *und nur sollen seine Geister / Nur nach meinem Willen leben.*

Le capitalisme qui «creuse sa propre tombe», le forgeron forgeant l'arme qui le tuera et autres images noires, *gothic*, de Marx

Marx encore, dans le langage du roman noir:

...die moderne bürgerliche Gesellschaft, die so gewaltige Produktion = und Verkehrsmittel hervorgezaubert hat, gleicht den Hexenmeister der die unterirdischen Gewalten nicht mehr zu beherrschen vermag die er heraufbeschwor...

La société bourgeoise moderne qui a fait apparaître comme par enchantement de si puissants moyens de production et de circulation est pareille au Maître-sorcier qui n'est plus en mesure de maîtriser les forces souterraines qu'il a évoquées.

Le présent comme un lieu d'*apparitions* : le «fantôme qui hante l'Europe», cet être halluciné par les *Märchen* (conte d'horreur, *Scheuerroman*) que se conte la bourgeoisie terrorisée, ou cet être souterrain qui agite le sous-sol et que la bourgeoisie ne parviendra

176. *Doctrine de Saint-Simon. Exposition. Première année. 1828-1829.* Paris: «L'Organisateur», 1831, 35.

plus à maîtriser; – la «vieille taupe» révolutionnaire (prise cette fois dans *Hamlet*).¹⁷⁷

✓ Le déroulement historique comme analyse de texte, comme **livre à déchiffrer**. Les *événements* sont ou étaient des *leçons* pour toute pédagogie militante: il importait d'en «tirer profit»... Les *événements leçons* = *l'adequatio rei et intellectus*.

L'histoire en cours devenue un livre ouvert, cela impliquait un optimisme pédagogique; ceci, c'est tout à fait la phraséologie du 19^e siècle:

Il est manifeste pour qui *sait lire dans l'histoire* qu'en somme l'ignorance, la barbarie, l'impuissance et la misère de l'homme ont été sans cesse décroissantes jusqu'à nous et qu'il y a un mouvement ascensionnel continu de l'Humanité vers le type du vrai, du bon et du beau.

A contrario : Les manteaux de Noé étendus pour se cacher l'obscénité du cours des choses. Esthétismes, volontarismes. Invocations de la «dialectique». Serrer les dents. Alibis. Dénégations. *Verneinungen*, *Verleugnungen*. *Mensonge à soi-même*. Ou dire que la pièce n'est pas jouée, que le rideau n'est pas tombé. Promettre une revanche etc.

+

177. Tout ceci esquisse une contribution à un *Marx littéraire*.

6. LE FUTUR ANTICIPÉ

Le futur anticipé entre l'espéré, l'attendu-avec-confiance, l'impossible, l'improbable, l'inévitable (comme la Grande guerre européenne, sans toutefois prévoir jamais sa durée, sa barbarie et l'ampleur des destructions, apparaissait à tous les observateurs "sérieux" même dans la pondérée *Revue des Deux mondes*, depuis 1905 au moins – et aux socialistes comme Jaurès qui a tout fait pour en prévenir l'irruption), l'entrevu, le dénié et le dissimulé aux yeux de tous.

© **Avenir-espérance.** Sur le Principe Espérance, je n'ai cité rien de plus frappant que cet ouvrier anonyme dans une lettre à *L'Égalité* : «Ils nous ont tout pris, tout sauf l'avenir.»¹⁷⁸ Cet anonyme faisait écho du reste au soupir de Condorcet qui avait fait de l'avenir lumineux la consolation philosophique de tous ceux que le présent déçoit car, écrivait-il, «C'est encore dans les espérances de l'avenir que l'ami de l'humanité doit chercher ses plus douces jouissances».¹⁷⁹

☞ Le désir de Révolution; il y a bien des livres sur cette gnose révolutionnaire; j'y contribue par une citation qui porte sa date:

Révolution! Mot sublime qui fait pâlir d'effroi les oppresseurs et exploiters du genre humain, et en même temps jette la sérénité sur le visage des exploités et opprimés, leur donnant l'espérance de voir la chaîne de l'esclavage qui les lie se briser et voir enfin un terme aux souffrances qu'ils endurent et à la misère qui les accable.¹⁸⁰

178. 12. 8. 1889, 2.

179. *Esquisse d'un tableau historique des progrès de l'esprit humain*. Paris: Agasse, an III, 249. Pour l'histoire de la pensée anticipatrice, je renverrais au superbe panorama d'I. F. Clarke, *The Pattern of Expectation, 1644-2001*. New York: Basic Books, 1979.

180. *L'Égalité*, Genève, 17. 2. 1870, 1.

✓ Les prophètes militants de jadis ont multiplié ces élans de certitude: «L'ère du bonheur humain est proche», prophétise vers 1900 le fameux anarchiste et néo-malthusien Paul Robin.¹⁸¹

Pendant un siècle, les progrès du socialisme, la lutte des classes qu'on peut voir «avivée», «exacerbée», la «crise universelle», tout annonce la banqueroute imminente de la classe capitaliste, la «débâcle» et, dans la foulée, la Révolution. Les «signes précurseurs» le démontrent: le capitalisme est «aux abois»; un «pressentiment vague» oppresse les possédants, il va se transformer bientôt en «épouvante» etc. Se voir vivre un crépuscule du monde, mais précédant un soleil levant. «L'heure va sonner» (et pour la classe dominante, c'est «le glas qui sonne»), «la solution est proche», «les temps approchent», «nous touchons au but»...

Cf. les millénaristes médiévaux: «*Tempus prope est! Ecce appropinquat hora! Prope est, immo praesens!*»¹⁸² Joachim de Flore.

IMAGES. «L'aurore qui point»: le sentiment de vivre à la fin de la nuit, le regard tourné vers «l'aube»; le présent est obscurci par l'effondrement de l'ancien monde, mais pour qui scrute l'horizon, l'avenir lumineux pointe déjà:

La société bourgeoise marche à son déclin. [...] Partout les peuples se soulèvent. [...] Nous sommes en plein crépuscule, mais crépuscule qui précède le soleil levant.¹⁸³

J'ai analysé *l'histoire* de cette métaphore.

181. *Almanach de la question sociale 1897*, 128.

182. Joachim de Fl., *Conciliatio nov. & vet. Testament*. Les occultistes du XIX^{ème} siècle n'ont pas à transposer ce discours qu'ils modernisent en énumérant les mêmes intersignes puisés dans la presse que les matérialistes socialistes: «... le nombre diminue des années qui nous séparent de la Céleste Jérusalem», lit-on dans *L'Étoile*, spiritiste, 3:1889, 40.

183. Éditorial du *Peuple* [P.O.B.], 14 fév. 1889, p. 1.

La société bourgeoise marche à son «déclin». Le présent est sombre, mais déjà l'aube blanchit l'horizon. Le militant a le regard tourné vers «l'Aurore sociale»,¹⁸⁴ il se réchauffe aux «rayons incandescents du grand soleil moral qui apparaît à l'horizon».¹⁸⁵ La lumière va apparaître sur la terre, c'est «l'aube de l'émancipation humaine». Le récit de l'imminence de la lutte finale s'exprime dans cette métaphore: «nous sommes aujourd'hui à l'aurore d'une révolution prolétarienne».¹⁸⁶ L'anonyme militant d'il y a un siècle qui écrit ceci semble faire écho à l'*explicit* des *Mémoires d'outre-tombe*: «On dirait que l'ancien monde finit et que le nouveau commence. Je vois les reflets d'une aurore dont je ne verrai pas se lever le soleil».

Autre image : annoncer peut-être *une lumière* au bout du tunnel.

LES AUTRES GRANDES IMAGES: GROSSESSE HISTORIQUE. Ce qui a été le dada des modernes : regarder vers l'avenir, deviner et dire à ses contemporains *de quoi il est gros*; c'est la métaphore clé de Marx.¹⁸⁷

«Les souffrances des peuples dont nous voyons le déchirant spectacle, sont les douleurs de l'humanité dans l'enfantement de la régénération sociale».¹⁸⁸ Des entrailles de la société mourante allait sortir par un «dououreux enfantement» la société future: la plus célèbre métaphore marxienne résume le raisonnement du socialisme déterministe, une grossesse historique ne peut que «venir à terme» alors que la parturiente Bourgeoisie devait mourir en couche. Cette métaphore a été paraphrasée inlassablement par les marxistes de la 2^e Internationale, elle poétisait le déterminisme historique: «C'est le monde moderne, c'est la société contemporaine qui enfantera la

184. Titre de plusieurs périodiques sous la Seconde Internationale.

185. *L'ami de l'Humanité*, 4. 9. 1887, 3.

186. *Action directe*, 3. 3. 1908, 1.

187. Et c'est un *topos* de l'eschatologie chrétienne, il faut bien le dire.

188. Gérôme, J.-P. *Le vrai socialisme*. Paris, 1851, 18.

société socialiste; elle porte dans ses flancs la société que nous voulons faire apparaître».¹⁸⁹

✓ Ce que j'ai appelé le raisonnement militant type: la preuve par l'avenir.

Le raisonnement militant dénonce le monde présent à l'horizon d'un pas-encore, d'un *noch-nicht*, dit Ernst Bloch. Ce pas-encore est le tribunal du monde. *Liberté, égalité, fraternité*, ce n'est qu'une formule vide aujourd'hui, écrit Pierre Leroux, «son règne n'est pas encore venu mais il viendra; elle croît dans le présent pour l'avenir; et comme c'est à elle à qui l'avenir appartiendra, c'est elle déjà qui juge le présent.»¹⁹⁰ Kropotkine le dit aussi en confrontant les théories anarchistes et socialistes, l'avenir permet de juger le présent, il sert en quelque sorte de boussole pour se guider dans un temps obscur: «chaque parti a ainsi sa conception de l'avenir. Il a son idéal qui lui sert pour juger tous les faits se produisant dans la vie politique et économique, ainsi que pour trouver les moyens d'action qui lui sont propres».¹⁹¹ L'avenir garanti guide le militant dans les temps obscurs, il est «ce qu'un phare est aux pilotes dans les mers: c'est la clarté qui accuse les écueils, c'est le symbole de l'espérance.»¹⁹² Il est nécessaire de tracer le tableau détaillé de l'avenir car les hommes doivent savoir où ils vont. Alors même que Marx avait dénoncé les romans d'anticipation socialistes, le socialiste scientifique passe outre et décrit dans tous les détails, «car il est indispensable que nous sachions d'avance ce que sera la société socialiste. Et il est indispensable que notre propagande la décrive. (...) Le saut dans l'inconnu répugne à la plupart des hommes.»¹⁹³

189. Compère-Morel [Adéodat]. *Le vrai socialisme*. Paris: Conseil national, 1911, 4.

190. *D'une religion nationale, ou du culte*. Boussac: Leroux, 1846, vi.

191. *La science moderne et l'anarchie*. Paris: Stock, 1913, 54.

192. Pecqueur, Constantin. *Théorie nouvelle d'économie sociale et politique, ou Étude sur l'organisation des sociétés*. Paris: Capelle, 1842, i.

193. Charles-Albert et Jean Duchêne. *Le socialisme révolutionnaire, son terrain, son action et son but*. Paris: Éditions de «La guerre sociale», 1912, 75-7.

✓ **L'idée d'un pays où se fait l'avenir, un pays qui serait en avance sur les autres.** Les USA pour Tocqueville non moins que pour Jules Verne. L'URSS au 20^e siècle à gauche comme le pays où «l'avenir commence» selon la formule consacrée.

D'où l'alternative si typique des années 1930 : «Communisme et fascisme, tôt ou tard il n'y aura pas d'autre choix». D'un côté le pouvoir bourgeois et son anti-humanisme natif, de l'autre «l'humanisme prolétarien de Marx, de Lénine, de Staline, vraiment humain, fondé sur l'histoire». «Le citoyen soviétique ... a fait sa révolution, l'avenir est à lui, il a sur nous, quel que soit son retard dans le domaine de l'industrie légère ou de la mode, une avance certaine.» André Wurmser.¹⁹⁴

✧ Bref extrait de mon livre *La critique au service de la Révolution*: «Elle [l'U.R.S.S.] est devenue le pôle humain du XX^e siècle [...] C'est vers elle que les hommes de toutes les nationalités tournent les yeux lorsque se pose le problème de l'avenir humain de la civilisation.»¹⁹⁵ Les progrès de l'U.R.S.S. forment un événement décisif à l'échelle de l'histoire de l'humanité. Pour les militants, «les communistes russes ont donné le signal de la quatrième naissance de l'Europe. Ils ont créé les conditions qui vont rendre possible une définition et une destinée nouvelles de l'homme». L'U.R.S.S. forme ce «sixième du monde» sur lequel le prolétariat exerce le pouvoir¹⁹⁶. Elle lutte — seule — pour l'«affranchissement» de l'humanité. C'est en U.R.S.S. que l'espoir est devenu réalité et que «l'avenir commence» selon la grande formule qui a fait vibrer tant de cœurs — on rajoutait fréquemment: «l'avenir humain». «L'U.R.S.S. est la citadelle de la justice sociale et du progrès humain», confesse

194. *Commune*, 1937, 577.

195. *Monde*, 6. 12. 1934, 5. Citation suivante de Bloch: *Naissance d'une culture*, 60.

196. «... Où le Prolétariat a poussé le marxisme sur un sixième du monde.» Aragon, *Monde*, 15. 3. 1935, 3.

publiquement Romain Rolland¹⁹⁷. L'U.R.S.S., c'est encore «la jeunesse du monde», — formule répandue, endossée par André Gide au Kremlin¹⁹⁸. Jeunesse du monde, en contraste avec la décrépitude, l'«agonie» des gâteuses sociétés bourgeoises et impérialistes. La vérité et la justesse de la critique ASDLR a été *escomptée* sur la certitude de «voir s'élever [en U.R.S.S.] quelque chose à quoi l'on pût se donner sans réserve», comme le formule Charles Plisnier en son propre nom d'écrivain militant dans *Faux Passeports*.¹⁹⁹ Quelqu'un comme Paul Nizan qui, par d'autres aspects de son œuvre, donne le sentiment qu'il ne manquait pas de sens critique et faisait même profession de ne pas s'en laisser conter, légitime son insatisfaction à l'égard des lettres françaises et sa chimère d'une *autre* esthétique par une foi — une foi qui lyriquement s'énonce comme telle: «Comment douter que ces espoirs ne finissent par inonder le monde, jusqu'à ce que les hommes soient enfin les possesseurs véritables de ce globe?»

✓ Au contraire, dans le genre *Felix Culpa*, relever avec délices et diagnostiquer les «germes mortifères» qui emporteront à coup sûr la société présente et ses tares, etc.

✓ **Vivre dans l'imminence.** Le sentiment de l'imminence: un livre ou un article à faire. Que ce soit en psychologie «individuelle» comme on dit, ou collective. Entre l'expectative et l'angoisse.

Imminence pour le socialiste d'une révolution dont «nul ne peut fixer la date»: cela a été l'ethos du militant d'avant 1917; «l'heure va sonner» (et pour la classe dominante, qu'elle tende l'oreille, c'est «le glas qui sonne»), «la solution est proche» etc., Charles Rappoport avoue se sentir, vers 1910, vivre une «époque révolutionnaire». Jules

197. «L'URSS et la défense de la culture», *Litt. Internat.*, # 11: 1938.

198. «Union soviétique: jeunesse du monde», *Litt. internat.*, # 1: 1936: «En m'adressant □ l'Union soviétique, il me semble que je m'adresse □ l'avenir etc...»

199. Rééd. Bruxelles: Jacques Antoine, 1984, 8.

Guesde même, le coryphée du socialisme scientifique, a, en 1906, bel et bien **prédit** la Révolution en France pour 1910-1911. Divers éditorialistes se sont sentis portés à faire confiance à la science de Guesde, «l'échéance paraissait brève, mais les événements se précipitent».²⁰⁰ Mais tout de même, aux plus volontaristes pressés d'en découdre, il fallait avouer qu'on ne pouvait fixer la date du Grand soir... «Que voulez-vous? La révolution sociale, je ne l'ai pas dans ma poche – ni vous non plus.»²⁰¹

Le thème de l'attente chez Dino Buzzati, Julien Gracq, Coetzee; l'histoire comme attente indéfinie d'un événement redouté/espéré qui ne se produira pas – ou in extremis? Comme Sœur Anne chez Perrault.

Sœur Anne à sa Tour. Être emporté, se sentir emporté vers le futur par une nécessité plus forte que soi. Voir mes notes sur DÉTERMINISME, HISTORICISME plus haut.

Les dangers de cette conviction menant au fatalisme passif, cf. encore *Über den Begriff der Geschichte* de Walter Benjamin: «Rien ne fut plus corrompateur pour le mouvement ouvrier allemand que la conviction de nager dans le sens du courant...»

Les espoirs qui faisaient vivre et qui empêchaient de voir sobrement. «Comment douter que ces espoirs ne finissent par inonder le monde, jusqu'à ce que les hommes soient enfin les possesseurs véritables de ce globe?» C'est Paul Nizan.

Un jour, on se trouve las d'attendre Godot.

La «confiance dans l'avenir». Georges Renard, intellectuel éminent de la SFIO, s'adressant au Jeune Français de 1910 tenté par le socialisme: «... suis ton chemin sans crainte; il va dans la bonne direction.»

200. *Ibid.* et Gohier, *La révolution vient-elle? Contre l'argent. Sur la guerre (...)*. Paris, [1906], 36: «Jules Guesde, le propagateur le plus infatigable et le chef le plus respecté du socialisme, prédit la crise pour 1910. Tôt ou tard, elle paraît inéluctable.»

201. Guesde in *Parti socialiste et CGT*, 41.

Le présent comme lieu de lutte finale entre principe du passé et de l'avenir. Le socialisme p. ex. se définira comme la prochaine issue de «la lutte du monde de demain contre le vieux monde» etc.

■ **Avenir-menace**, à traiter en contraste avec l'avenir-espérance.

Le sentiment d'avancer inexorablement vers une conflagration européenne qui sera un coup d'arrêt aux espérances des progressistes: je l'ai rappelé, cela a été tout Jaurès entre 1905 et 1914.

☞ Autre image, pessimiste celle-ci : La métaphore de *la nuée et de l'orage*. Jaurès avant 1914: «le capitalisme porte la guerre comme la nuée porte l'orage». La violence sociale et la guerre sont inhérentes au régime capitaliste et les affrontements économiques, la concurrence entre grandes industries soutenues par leurs gouvernements sont les seules causes des guerres. Tôt ou tard, prophétise-t-on, de mois en mois à l'extrême gauche dans les années qui précèdent 1914, il conviendra aux capitalistes de déclencher un nouveau conflit européen «à propos des Balkans, de la proche succession de François-Joseph ou tel autre prétexte qu'il plaira aux diplomates d'inventer, ce conflit-là est à peu près fatal», raisonnent les anarchistes et les antimilitaristes.

La banalité prophétique-pessimiste de librairie, ce que j'ai appelé la Vision crépusculaire du monde et dont je fais l'ethos du genre Pamphlet:

... Les essais de vision crépusculaire de la fin du 20^e s. abondent, il en paraît un ou deux de mois en mois: ils forment un secteur de la librairie paradoxalement prospère au milieu de la «crise du livre». Le «genre» philosophico-littéraire du diagnostic global, celui de la «Francoscopie» transcendante²⁰² combine le pathos de la haute lucidité et le pessimisme catastrophiste. Tout en se disant encore «de gauche» ou encore «progressiste» (si ce terme conserve un sens dans une conjecture désabusée et pour une génération

202. Titre de Gérard Mermet, P.: Larousse 1991.

qui a donné dans toutes les *illusions perdues* sans exprimer jamais d'autocritique rationnelle), les publicistes aboutissent presque fatalement – à l'exception de quelques pervers polymorphes et de nihilistes terroristes – à des impératifs de «réarmement moral», de retour dénégateur aux certitudes enchantées d'une «France immobile» laquelle peut être une France gaullienne, ou jacobine, ou socialiste, ou marxiste, ou chrétienne, ou même modestement franchouillarde – à ce stade il importe vraiment peu.

Ma proposition heuristique serait de dire pourquoi il y a un bonheur de connivence amère dans la pensée, le sentiment crépusculaire. Le discours crépusculaire forme un mécanisme à fonction essentiellement (quoique paradoxalement) identitaire: il permet de poser un Sujet *résistant à l'à-vau-l'eau* et de lui attribuer un «avoir-raison» dans un temps *out of joint*, un temps déraisonnable. Il se peut que toute affirmation identitaire soit liée au sentiment de sa propre *disparition* soupçonnée ou fatale, en tant que groupe, peuple, nation, génération, et/ou «sodalité idéologique».

Et dans le «camp de la bourgeoisie», le sentiment de crépuscule en longue durée. «Nous assistons à la fin du monde latin etc...», – c'est de Flaubert, *Correspondance*, VI, p. 201 – et c'est très flaubertien .

■ L'écriture littéraire du siècle 19^e a toujours eu à voir avec le romantisme de la désillusion (Lukàcs) et la pose du *Never more*.

✓ Contre les avènements-espérance, donc, ce qu'on a appelé parfois les IMAGINAIRES DE LA CATASTROPHE. Ce motif de la Catastrophe, hyperbole de la logique sensationnaliste de la grande presse (voir ce qu'en dit W. Benjamin), renverse la logique même de la totalisation utopique.²⁰³ Contraster : Les prophètes des lendemains qui chantent

203. Le motif du "Second Déluge", de la grande lessive par laquelle la Terre se débarrasse d'une humanité dégénérée, apparaît une première fois dans le petit ouvrage de Rey-Dussueil, *La Fin du Monde* suivi du *Monde nouveau* (1830-31); dans ce pamphlet libéral, il ne subsiste qu'un homme et trois femmes rescapés au sommet du Mont-Blanc, et qui vont essayer de relancer la civilisation. Ce motif du Déluge mondial à venir ne laissant sur la planète que quelques survivants ouvre sur un

et les Cassandre de la catastrophe imminente s'affrontent depuis 2 siècles. *Les oiseaux de mauvais augure du siècle* dès 1900 seraient à interroger. Ils risquaient peu de se tromper: le pire est toujours sûr, comme disait le bon Pompidou. Mais il y a aussi l'extrapolation de tendances parfaitement perceptibles en un temps donné.

■ Léon Bloy en août 1914, apocalyptique plus que jamais: «J'attends les Cosaques et le Saint-Esprit».

L'horreur de l'avenir pressenti fatal et jugé détestable : un avenir qui vous fait horreur et dont on est d'avance exclu. Une attitude récurrente de l'homme de culture devant le triomphe fatal à terme de la bassesse plébéienne et philistine. *Les Fenêtres* de Mallarmé.

Un bel exemple qui vaudrait quelques citations : Georges Duhamel, retour, déprimé, d'Amérique, pays de l'avenir mais un avenir qui fait horreur au bourgeois français cultivé et lettré: *Scènes de la vie future*.²⁰⁴

LE 20^E SIÈCLE ANTICIPÉ: MODERNITÉS, MASSACRES, TOTALITARISMES

Voir en contrepoint, les dystopies du 19^e siècle et du début du 20^e siècle surtout anticipant dans le moindre détail le vingtième, ses États totaux et ses charniers. Les précurseurs de Zamyatine, Huxley, Orwell. Il y aurait à mentionner en effet ici tout le genre de l'anti-utopie anticipatrice – né à la fin du 19^e siècle (avec Émile Souvestre comme prédécesseur romantique):

Mon étude sur Albert Robida qui, lui, demeure atypique:

grand nombre de romans, idéologiquement naïfs, où les rescapés, ayant tiré les leçons du cataclysme, repartent sur de “bonnes bases”. Micro-récit fréquemment attesté en Angleterre et aux U.S.A. et qui, en France, correspond par exemple à *La Cité rebâtie* d'Émile Solari (1907), où les valeurs du travail, de la famille et de la morale bourgeoise permettent aux rescapés de reprendre la civilisation à zéro sous l'égide de Clément Robert, dictateur réactionnaire pontifiant.

204. J'irais aussi relire Gilbert Cesbron et ses sombres réactions au 1er Coca-Cola.

Albert Robida, caricaturiste de talent, est l'auteur de plusieurs romans d'anticipation dont l'action est située au milieu du XX^e siècle. Ces romans ont paru au début de la III^e République. On citera surtout *Le XX^e siècle*²⁰⁵ (1883) suivi de *La Vie électrique* (1890) et complété par *Le Voyage de fiançaille au XX^e siècle* (1892). On considère Robida comme le grand maître de la conjecture d'anticipation; n'a-t-il pas inventé la télévision (ou «téléphonoscope»), les autoroutes, l'aviation civile et ses aéroports pour «aéronefs» et surtout les gadgets des guerres futures, gaz asphyxiants et bombes incendiaires... Robida est avant tout à mes yeux le maître fin-de-siècle de l'anti-utopie d'anticipation présentant une société odieuse, mais moins irrespirable que celle de Girardeau, où le triomphalisme technologique et démocratique se combine avec une décadence générale des mœurs et des institutions. Si on pense à la SF en termes de prophéties réussies (ce qu'elle est très peu), seul Robida a vu juste, avec un charme satirique prenant: de l'information sensationnaliste à outrance transmise par la télévision aux guerres mondiales se terminant en génocides froidement délibérés, en passant par le *fast-food*, les succès du parti «féministe», la révolte étudiante avec des barricades dans les rues de Paris en 1954 (non en 1968, faible erreur!), Robida semble avoir tout prévu, la transformation des plages françaises en rubans de béton bordés de gratte-ciel; l'indépendance des colonies d'Afrique avec des parodies de parlements (dont on nous montre les séances agitées à Tombouctou); le *rewriting* des classiques avec interpolation de mimes et d'acrobaties dans les tragédies de Corneille; l'humanitarisme, ridicule comme le reste à ses yeux, qui prétend réformer les institutions pour criminels en en faisant de confortables villégiatures.

Mais Robida n'est pas totalement conforme au modèle de l'anti-utopie: l'angoisse *totalitariste* lui manque. La société du milieu du XX^e siècle qu'il dépeint est grotesque, par côtés

215 A. Robida, *Le XX^e siècle*, Paris, G. Decaux, 1883, 404 p.

ridicule, mais l'homme y reste pareil à ce qu'il a toujours été: jobard, vaniteux, brouillon, esclave de ses passions, amateur naïf de «progrès» divers, dont il doit se convaincre qu'ils sont tous excellents et heureux, poursuivant ses rêves mesquins à travers une évolution des mœurs et des techniques sur laquelle il n'a en fin de compte aucune prise. Robida n'oppose pas des valeurs humaines éternelles immuables à des progrès doctrinaires et inhumains. Il voit, dans un pessimisme radical, les changements sociaux comme un bricolage infantile où tout est nivelé dans l'ineptie: les luttes féministes comme le *fast-food*, la civilisation des loisirs organisés et l'éducation publique propageant l'inculture car soucieuse de ne pas «surmener» les étudiant(e)s. Robida fait exception: ses contemporains préféreraient les angoisses de fantasmes totalitaires où l'humanité, manipulée par de puissants appareils politiques et scientifiques, finit par perdre toute identité au nom d'un progrès tyrannique.

■ Un autre sous-genre littéraire naît dans les *dernières années du 19^e siècle*, le roman des guerres mondiales futures. Avec gaz asphyxiants et bombes incendiaires..., un des rares sous-genres où la SF a vu assez régulièrement juste! Robida et Giffard ici. Un livre là dessus pour la période 1870-1914: *Voices Prophecyng War* d'I. F. Clarke. Les romans des guerres futures qui ont submergé le marché britannique après 1870 et qui ont été étudiés par ce pionnier Ignatius F. Clarke ne m'intéressent ici que dans la mesure où ce genre va évoluer du récit de guerres locales, européennes – comme pamphlet et avertissement satirique devant les haines interimpérialistes (avec *The Battle of Dorking*, 1871) – à des récits de guerres mondiales, éventuellement terminées par la régression de rares survivants au stade néanderthalien.

En France, les “Guerres futures” ont été pendant trente ans la propriété quasi-exclusive d'Émile Driant, colonel qui a une rue à Paris, gendre du général Boulanger et fanatique militariste, auteur d'une saga grandguignolesque où, fictivement, le “Capitaine Danrit” est parvenu à massacrer plusieurs fois la population de la Terre. Danrit, partisan convaincu du *Rassenkampf*, triomphe dans les

guerres raciales intercontinentales, *l'Invasion Noire*, *l'Invasion jaune* (1905). Dans *l'Invasion noire*, on a le récit de la “Djihad” qui s’attaque à coup d’attentats à l’Europe parce que selon les “moudjahidin” celle-ci est “pourrie dans ses mœurs, pourrie dans sa religion” (I, 15). L’Islam sera cependant anéanti devant Paris et la civilisation occidentale sera sauvée. On a aussi chez Danrit, en 1909, un récit de la révolution socialiste mondiale, *la Révolution de Demain* (1909), elle aussi arrêtée et anéantie in extremis.

C’est cependant Albert Robida encore qui, de *la Guerre au XX^e siècle* (paru dans *La Caricature*, 1883) à *L’Ingénieur Von Satanas* (1919), a le plus brillamment conté par le menu des guerres intercontinentales jusqu’au-boutistes. *La Guerre infernale* (1907) de Giffard et Robida qui conte en **un millier** de pages destinées à la jeunesse, “la planète en feu”, la tuerie scientifique, les tranchées et les gaz, les génocides froidement planifiés, les charniers entassés de millions d’individus détruits au lance-flamme est, sans conteste, le chef-d’œuvre de cette “littérature planétaire”, seule fiction conjecturée à l’échelle de la planète justement que l’imagination occidentale ait pu concevoir en ce début du siècle vingt. Si vous voulez comprendre ce qui était *imaginable* sans effort bien avant 1914, lisez donc Giffard et Robida ...

■ Il n’y a pas que Robida bien sûr, mais je le trouve plus constamment perspicace que quiconque. H. G. Wells dans *When the Sleeper Wakes*, Jack London, dans *The Iron Heel*, Belloc avec *L’État servile*, 1911: tous les grands de la SF anglo-saxonne d’avant 1914 dépeignent à l’horizon occidental la mainmise d’un État totalitaire – correspondant à tous les paramètres de ce régime retenus par les politologues! – État totalitaire hyperimpérialiste ou hypersocialiste ou un peu des deux, national-socialiste en gros.²⁰⁶

206. «Citons encore deux mini-classiques bizarres de ce type d’anti-utopie. *L’Amour dans cinq mille ans* de Fernand Kolney (1905) présente l’homme-futur appelé «les Parachevés», produit d’un régime scientifique, être asexué, stérilisé, rationnellement soumis à l’insémination artificielle. Quoi de plus irrationnel que l’instinct génésique, pense Kolney, et combien la technostructure savante de l’État qui se prépare devra mettre bon ordre au caractère erratique des désirs sexuels.

Notre brave Émile Durkheim contribue – on feint de l’oublier – à l’effort de guerre avec *L’Allemagne au-dessus de tout*, il dénonce comme conception boche monstrueuse l’idée d’un État absolu, défini par sa puissance et il indique qu’il faudra empêcher les Boches de parvenir à leurs fins. Du reste, Carl Schmitt écrit en 1930 et pas plus tard sur «la formule agissante et éclairante de l’État total».²⁰⁷

L’anti-utopie propose au lecteur un simple (parfois simpliste) *raisonnement par autophagie* qui démontre qu’un principe est mauvais dont les conséquences ultimes mais probables sont détestables.

■ Dans mon étude sur la *Rhétorique de l’Anti-socialisme*, défilent les oiseaux de mauvais augure libéraux d’avant 1914, anti-socialistes du début du siècle et leurs abondantes prophéties pessimistes sur le socialisme et le régime prolétarien anticipé.²⁰⁸

À la fin du XIX^{ème} siècle, après avoir tant montré que le projet socialiste était irréalisable, les adversaires idéologiques, témoins des progrès irrésistibles du mouvement ouvrier international, ont fini par se convaincre qu’on ne l’éviterait pas, qu’un régime socialiste s’établirait quelque part un jour prochain pour le malheur du pays où les socialistes prendraient le pouvoir et pour l’édification de l’humanité. «Et pourtant, s’exclame Gustave Le Bon, toujours pessimiste, il semble inévitable, l’épouvantable régime!»²⁰⁹ Lui aussi dit s’attendre à «des bouleversements

207. Bruneteau a un chapitre sur «Prédire l’État total». *Les totalitarismes*. Paris: Colin, 1999. Le même a aussi écrit récemment un excellent *Le siècle des génocides*. Paris: Colin, 2004.

208. Le fait même que les socialistes prétendissent établir le bonheur sur terre au terme d’une révolution sanglante prêtait à l’ironie. «Quand le rouge drapeau aura flotté au-dessus d’un nombre indéterminé de massacres et d’incendies, M. Lafargue et ses amis promettent à tous les survivants une tranquille Bétique où le premier des droits sera le droit à la paresse. Préparés par cette série d’éborgements, les vainqueurs seront doux, tranquilles, bienveillants et n’auront que des sentiments de dévouement et de fraternité», ironise l’économiste Yves Guyot.

209. Le Bon, Gustave. *Psychologie du socialisme*. Dépouillé sur la 7^{ème} édition, Paris: Alcan, 1912, 465.

dont l'époque de la Terreur et de la Commune ne peuvent donner qu'une pâle idée». ²¹⁰

■ Ici on devrait dire quelques mots des Prophètes philosophiques du 20^e siècle, Rosenzweig, Lévinas, G. Scholem, W. Benjamin non moins. Cf le bon et pénétrant livre de Pierre Bouretz, *Témoins du futur. Philosophie et messianisme*. Paris: Gallimard, 2003. ²¹¹

■ L'imaginaire de la mondialisation politique – on ferait voir qu'il remonte haut dans la modernité:

La totalisation de l'humanité terrestre en une société-État unifié, soumise désormais à une destinée unique, à un même principe organisationnel politique, moral et scientifique, est imaginée pour la première fois dans l'uchronie satirique de Louis Geoffroy, *Napoléon et la Conquête du monde 1812-1832, Histoire de la monarchie universelle* (Paris, 1836); le "Napoléon apocryphe" de Geoffroy (autre titre, en 1841, de l'ouvrage) a organisé la Terre entière qu'il a conquise en préfetures et chefs-lieux d'arrondissements (genre «Yangtsekiang inférieur»), en même temps que la science impériale a développé la machinerie à vapeur, rendu potable l'eau des mers et que la philosophie-idéologie a enfin produit une "algèbre de la pensée".

Ce thème de l'effet planétaire holistique de la science alliée à l'esprit de conquête et au rationalisme despotique est, encore un coup, un de ceux dont la récurrence est la plus patente pendant 2 siècle. Ce qui est absent de ces récits de l'unification future de l'humanité, c'est la figure d'une utopie démocratique et pacifique que l'on ne rencontre que chez quelques socialistes, Jacques Fabien, Tony Moilin, Louise Michel... On rencontre cependant au début du siècle une utopie populaire et démocratique d'État mondial avec le récit

210. Ibid., 463.

211. Cf aussi Mosès, Stéphane. *L'ange de l'histoire. Rosenzweig. Benjamin. Scholem*. Paris: Seuil, 1992.

d'Anatole France *Sur la Pierre blanche* (1905) dont la narration s'achève en 2270, an CCXX de la "Fédération des Peuples".

■ LE PRÉSENT JUGÉ PAR L'AVENIR

Le 20^e siècle a déchiffré le cours des choses au contraire de ce qui se passe aujourd'hui, i.e. après le renversement postmoderne, *Le présent juge du passé*. C'est l'avenir qui serait *juge sans appel*, juge du présent: «lorsque la révolution sera un fait accompli, ceux qui verront fonctionner le régime nouveau seront stupéfaits de penser que les hommes de la génération présente aient fait tant de résistance pour empêcher l'instauration de ce régime».

Le thème de l'homme nouveau, i.e. faire admettre que l'homme actuel, atrophie, corrompu, disparaîtra prochainement, et moi et nous avec – cf. Zamiatyn dans *My*; rêver l'humanité future, régénérée au physique et au moral. Fourier avait été jusqu'à prédire des mutations génétiques au stade harmonien, *l'archibras*, *l'homme actif en amour à 120 ans*, *la taille moyenne à 7 pieds, 2 mètres 27*.

Par opposition, à la façon de Sartre, le Grand historico-maso, accepter de se connaître comme rat visqueux voué aux poubelles de l'histoire.

J'ai travaillé notamment sur l'argument du *témoin futur* jetant un regard incrédule sur les horreurs de la société disparue, la nôtre: «dans quelques générations, écrit Pierre Leroux, les hommes considéreront avec pitié cette France du XIX^{ème} siècle que quelques-uns présenteraient volontiers comme le dernier terme de la civilisation. Ils la considéreront avec le même dégoût que nous considérons la pourriture de l'Empire romain.»

■ L'histoire perçue comme une *fuite en avant*. ♦ Les retours en arrière toute, souhaités à divers moments du siècle face à cette histoire-fuite en avant. Les «En arrière toutes» des réac., mais aussi d'aventure de quelques-uns à gauche.

Le *zero growth* du Club de Rome dans les années '1960 : Arrêtez la machine!

En art surtout, quand et chaque fois que ça s'emballe, il y a des gens qui crient *Stop! Marche arrière toute!* ¹²³ les innombrables «retour au récit», «au figuratif», «au spirituel», «à l'éthique» de ces dernières années.... retours cycliques comme à la jupe longue ou courte.

■Ceux qui espéraient obstinément en l'avenir et les incorrigibles sceptiques. parmi les dialogues de sourds de la modernité. P. ex.:

Vous ne la verrez pas cette société [socialiste], et c'est heureux pour vous. Vous mourrez avec votre chimère qui embellira vos derniers moments. S'il vous était donné de la voir, vous auriez vite perdu vos illusions et vous mourriez désespéré. ²¹²

■**Perspicacités et aveuglements.** Voir ou ne pas voir venir; ou détourner le regard, s'aveugler délibérément. À compléter par l'histoire aussi de ceux qui ont, avant tout le monde, crié casse-cou – sans être entendus de quiconque et surtout sans être entendus *des leurs* bien sûr.

■ Le futur anticipé, cela comporterait aussi nécessairement une histoire des **grands aveuglements**. Pas de récit du 20^e siècle sans ces aveuglements collectifs successifs. Les historiens ont conté la fièvre chauvine qui s'empare des peuples belligérants en août 1914 en vue de la guerre fraîche et joyeuse. Aveuglement aussi des sages et des experts. Car tous les historiens l'admettent, personne dans les chancelleries n'*voulu* la Grande guerre, encore moins strictement personne n'a vu venir quatre ans de guerre de tranchées et de massacres et l'effondrement du vieil équilibre européen. Dans toutes les circonstances tragiques, il y a ceux qui croient mesurer avec une sagesse experte *le risque* et ne voient pas que l'avenir leur échappe totalement. Les diplomates européens de l'été 1914 en sont, mais

212. Le sénateur radical, libéral Alfred Naquet, dans une lettre à son ami d'enfance Henri Brissac, marxiste-guesdiste.

aussi bien les leaders de l'Internationale socialiste, de Kautsky à Jaurès, et leur grand projet révolutionnaire et collectiviste où tout allait baigner dans l'huile.

Le concept – car il s'agit de quelque chose de tout à fait développé chez lui – d'«imbécillité criminelle» appliqué par Eric Voegelin à ces Allemands qui ont suivi Hitler par ressentiment nationaliste moutonnier.²¹³

■ Les rares lucides devant les aveugles dont jamais la simple réflexion ne dessillera les yeux. Ainsi Bertrand Russell en 1920, après son bref séjour en Russie:

«Si le bolchevisme reste le seul adversaire vigoureux et effectif du capitalisme, je crois qu'aucune forme de socialisme ne pourra être réalisé, et que nous aurons seulement le chaos et la destruction....»²¹⁴

Les myopes et les perspicaces. Ceux du moins qui ne voyaient peut-être pas tout le paysage mais ont vu venir la haute probabilité de certaines choses, et de longue main, comme Jean Jaurès pour la Grande Guerre impérialiste («le capitalisme porte la guerre comme la nuée porte l'orage»), ont tout fait pour les conjurer, les empêcher et sont morts à la tâche. Ceux qui ont vu venir de loin et ceux qui ont vu mais trop tard.²¹⁵

Et les demi-perspicaces qui ont quelquefois mal tourné à force de voir trop clair sur *un* certain point. On pourrait peut-être mettre ici les pacifistes inconditionnels de 1938. Un beau vers de Tristan

213. Voegelin, Eric. *Hitler et les Allemands*. Paris: Seuil, 2003. Cours à Munich en 1964, ouvrage apparemment resté inédit en allemand. Existe en anglais.

214. Sur ce thème, l'histoire des dénégations de la gauche face à l'URSS: C. Jelen, *L'aveuglement: les socialistes et la naissance du mythe soviétique*. Préf. J.-Fr. Revel. Paris: Flammarion, 1984.

215. Exemple sur l'histoire du PCF et de ses militants désabusés: Verdès-Leroux, Jeannine. *Le réveil des somnambules. Le parti communiste, les intellectuels et la culture (1956-1985)*. Paris: Fayard/Minuit, 1987.

Corbière: «Il voyait trop et voir est un aveuglement.» – *Les amours jaunes*.

Et poser la règle de *Blindness & Insight*^{Paul De Man}: l'homme parvient souvent à entrevoir nettement quelque chose dont l'avenir est «gros» parce qu'il est aveugle au reste et peut-être à pire, qu'il ne voit pas ou ne souhaite pas voir *the whole picture*.

■ Un paradigme des conjectures sur l'avenir: les *ALTERNATIVES*, d'Engels et de Kautsky jusqu'à Lefort et Castoriadis: *Socialisme ou barbarie*. Qu'est-ce à dire? – Un «dérapiage» est possible, il y a un autre «scénario» comme disent les médias aujourd'hui!

Ça remonte haut. «La France s'abîmera dans l'anarchie ou l'égalité des conditions sera réalisée avant un demi-siècle». «Le communisme avec la Paix, la Fraternité et le bonheur de tous; ou le despotisme avec la guerre, l'oppression et la misère: ce sont les deux uniques issues de la situation actuelle», Étienne Cabet.

Tout ce qui est certain, c'est que le système actuel ne «peut plus durer». Mais un dérapage est possible, il y a un autre scénario comme disent les médias. La «barbarie», selon Engels; la «mort sociale», selon Colins. Les humains se convertiront à la religion rationnelle et ils établiront la Société future, «la foi absolue doit renaître; ou, la vérité absolue doit apparaître; ou, l'ordre cesse d'être possible».²¹⁶ «Nous sortirons *nécessairement* du doute; ou, l'humanité périra».²¹⁷

■ Les querelles interminables entre visions de l'avenir contradictoires: ex. dans la presse anarchiste de la Belle Époque:

Dans le monde anarchiste où l'idée seule de discipline collective hérissé, les chocs de certitudes irréconciliables emplissent des pages de polémiques intransigeantes. Les tolstoïens et non-résistants se font engueuler par les violents.

216. Colins, *Science sociale*, III, 107.

217. Colins, *De la Justice*, I, 47.

Jean Grave déteste l'illégalisme de *L'Anarchie* qui «préconise le maquerautage, l'estampage et le vol».²¹⁸ Les végétariens (qui absorbent des œufs et du lait) sont regardés de haut par les plus radicaux *végétaliens*; les anarchistes scientifiques sont répudiés par les naturiens et les sauvagistes qui voient le salut des humains dans le retour à l'état sauvage.²¹⁹ Les individualistes stirneriens «par delà le bien et le mal» n'ont aucun terrain d'entente avec les fraternels «anarchistes-communistes». Le débat interminable sur le point de savoir ce qu'est le véritable anarchiste n'ont pas moins entretenu en ce secteur le sentiment des uns et des autres de se battre pour une vérité absolue.

■ **Petite digression supposée amusante:** le 20^e siècle comme ayant été l'avenir-plein d'espoir du 19^e s.: tout ce que le siècle antérieur avait attendu avec confiance d'un avenir de progrès, de justice et de paix, illustré de passages confiants et exaltés de Hugo, de Michelet, de Comte, de Renan même....

218. Cité par *L'Anarchie*, 19. 9. 1907, 1.

219. Lorulot, André. *La vie nomade*. Paris: L'anarchie, [1911] - Tchandala et Achille Le Roy. *Le naturisme libertaire devant la civilisation*. Paris: Librairie. de propagande socialiste internationale, 1903. - Troussel, Auguste. *Civilisation et naturianisme*. Paris: Dujarric, 1906. - Zisly, Henri. *En conquête vers l'état naturel*. S.l., 1899. [broch.] - Zisly, Henri. *Rapport sur le mouvement naturien. Réflexions sur le naturel et l'artificiel*. Paris, L'Auteur, [vers 1900].

7. L'HISTOIRE AVEC SA GRANDE HACHE, SES COUPS ET SES DÉMENTIS

Pour continuer et aboutir à la rencontre du réel, il y aurait tout un chapitre à faire sur LA MALENCONTRE DE L'HISTOIRE (comme Lacan dit, pour le névrosé, la *malencontre du réel*): les coups de désenchantement, les démentis répétitivement infligés par le cours des choses. Démentis infligés à des convictions, à des valeurs vitales. – Reconnus ou déniés. Car il est possible de réactiver les sophismes consolateurs censés hégelo-dialectiques et en tout cas usés jusqu'à la corde: la fécondité du négatif, le progrès qui se fait par les "mauvais côtés".

Je ne suis pas sûr que j'adhère à l'idée répandue que ce démenti est fatal et frappe tous et toutes également – cela dépend du type d'attente entretenu sur ce qui adviendra et peut advenir. Les gens nés sceptiques, prudents et désenchantés qui comme Raymond Aron, ont toujours pensé que l'histoire n'offrait jamais le choix entre le bien et le mal, mais entre le pire et le moins pire et que l'avenir ne permettait guère d'espoir sauf celui d'éviter avec un minimum de rationalité la catastrophe, risquent moins d'être assommés par des coups du moulin historique! Raymond Aron que je citerais dans un de ses propos typiques : «Ce n'est jamais la lutte entre le bien et le mal, c'est le préférable contre le détestable».²²⁰

Par ailleurs, il est bien rare, ou même non-attesté, que les démentis de l'histoire soient des coups de tonnerre dans des ciels sereins! En fait, la discordance entre l'intime conviction et le cours des événements, l'absurdité du cours des choses, la dénégation de ce qui émerge et va dans un sens imprévu, a toujours été là dans la conscience, mais refoulée tant bien que mal – jusqu'au jour où le cours des choses inflige non un 1^{er} mais un ultime démenti, trop gros, que l'on n'a plus le courage de contrer par *yet another fallacy*.

220. Exergue de Tony Judt, *Burden of Responsibility*. Chicago: U of Chicago Press, 1998. ♦ *La responsabilité des intellectuels*. Blum, Camus, Aron. Paris: Calmann-Lévy, 2001.

Le Grand Récit dégradé par l'histoire. L'histoire qui se charge de transformer le Grand récit auquel on a cru en dogme autoritaire, puis en imposture et langage "de bois" chimérique. L'étape finale contée par tous les historiens récents des pays de l'Est où plus personne, des dirigeants aux simples quidams, ne croit un mot du Récit de l'histoire au nom duquel ça gouverne, et que d'autres jadis ont cru dur comme fer. Combien d'étapes intermédiaires à cette fatale déperdition?

L'histoire, non écrite, de tous ces militants communistes qui sont morts misérablement pour avoir cru pousser dans le bon sens à la roue de l'histoire, pour avoir cru au sens de l'histoire et au bien futur, «liquidés» parfois par les leurs et jetés aux poubelles qui en débordent – ayant compris du reste que face au *Realissimum* historique leur vie (et leur honneur) ne valaient pas un fétu et était comme disent les Américains était «expendable».²²¹

Plutôt que de rester en prose pour évoquer ces choses, citer un poème de Peter Porter sur eux, poème que Christopher Hitchens cite dans *Dissent*.²²²

In a very fine and moving poem about history, and what it has done to those who believe in it, Peter Porter wrote:

HISTORY

Friedrich Kutsky, known as 'Mac', a lawyer's son
who worked
with Russian military intelligence and sent them
warning England wouldn't fight over
Czechoslovakia, was pushed off a grain freighter
in Lake Superior by an NKVD man disguised as an
elevator mechanic;

221. On avait dit à Rajk que sa vie serait sauve, mais qu'il devait sacrifier au Parti son honneur militant en avouant ; il avoua et fut exécuté.

222. Repris dans ses *Letters to a Young Contrarian*. NY: Basic Books, paperback, 2005.

Manfred Lowenherz, 'Tom' to their circle of University Marxist, helped organize the destruction of the POUM in Barcelona (Orwell had heard of but never met him) and was himself arrested in Moscow three weeks after Catalonia surrendered: he is presumed to have died in prison;

Frank Marshall, called 'The Englander' because of his unlikely name, went straight to Comintern Headquarters and survived the show trials of '36 and '37, only to disappear from his flat on the evening of the Molotov/Ribbentrop Pact: his name is mentioned often in the few authentic papers which survived from Yezhov's office: The Szymanowski brothers, Andrew and Jerzy, led a Soviet expedition to Zemlya and authenticated the reports of nickel deposits both were murdered when their boat was strafed by an unknown plane on an expedition in Bering Strait: the MVD uses more than ice picks was said in Moscow in 1940;

lastly Willy Marx, alias Oskar Odin, "Old Grandad" to the group, jumped in front of a Viennese tram the day before the Anschluss, with plans for Hitler's assassination in his shoes;

no one knows which Party organization ordered his death. Six middle-class boys from a racially-mixed Galician town, three of them Jews, and only one with a widow at a New England College.

Their story will not be told.

C'est le dernier vers : ils ne laisseront pas de trace et on ne racontera pas leur histoire. Ils n'en ont pas laissé, nul n'y tient – et, si on la reconstituait, personne ne la comprendrait. L'histoire dans laquelle ils avaient gagé leurs vies, corps et biens, fut un maelstrom.

Personne n'a encore étudié l'effondrement du "socialisme réel"²²³ du point de vue de la *topographie précise* des réactions suscitées en France par exemple ou en Europe occidentale généralement par cet événement et des thèmes de ces réactions. Cela se fera sûrement quelque jour proche.²²⁴ Les triomphants, les-qui-l'avaient-bien-dit,²²⁵ les interloqués, les anesthésiés, les tétanisés, les désolés-juste-au-moment-où-ça-allait-enfin-marcher. Les dénégateurs, circulez, il ne s'est rien passé, les On-efface-tout-et-on-recommence.²²⁶ Etc.²²⁷

Bien entendu c'est plutôt une histoire longue de la désillusion intime et profonde qui serre les dents qu'il faudrait narrer: cf. tout de même sur cette dynamique à à-coups, Bowd, Gavin. *L'interminable enterrement: le communisme et les intellectuels français depuis 1956*. Paris: Digraphe, 1999.²²⁸

■ L'usure du sujet par l'histoire. Simone de Beauvoir l'exprime, de *La force de l'âge* à *La force des choses*: la succession des titres dit ceci, un à-vau-l'eau de l'existence en dépit de la «force» investie au départ de la vie pour tenir tête au monde et le comprendre et l'influencer.

223. Black, Joseph L. *Into the Dustbin of History: The USSR from Coup to Commonwealth, August-December 1991: a Documentary Narrative*. Gulf Breeze: Academic International Press, 1993.

224. V. Cpd. Berger, Denis. *Le spectre défait: la fin du communisme ?* Arles: Coutaz, 1990. + Berger, Denis et Henri Maler. *Une certaine idée du communisme: répliques à François Furet*. Paris: Félin, 1996.

225. Marcou, Lily. *Le crépuscule du communisme*. Paris: Presses de sciences po., 1997.

226. Bitot, Claude. *Le communisme n'a pas encore commencé*. Paris: Spartacus, 1995. Et le classique: Hue, Robert. *Communisme: un nouveau projet*. Paris: Stock, 1999. + Laguiller, Arlette. *Mon communisme*. Paris: Plon, 2002. Cf aussi le collectif: Martelli, Roger et al. *Communisme: quel avenir?* Préface de Francis Combes et René Ballet. Pantin: Le Temps des cerises, 2002.

227. Brossat, Alain. *Un communisme insupportable: discours, figures, traces*. Paris: L'Harmattan, 1997.

228. Voir aussi peut être: Buton, Philippe. *Communisme: une utopie en sursis? : Les logiques d'un système*. Paris: Larousse, 2001.

Il y a ceux qui s'adaptent, qui cherchent l'efficacité, les souples qui ne croient pas qu'il y ait grand mérite à la constance de for intérieur... et il y a le Pur qui résistera à la force des choses et qui, s'il n'en reste qu'un sera celui-là – jusqu'au moment où il aura l'air d'un original isolé.

Dans tout mouvement social, dit Péguy, «il y a deux sortes d'hommes, ceux qui veulent avoir des partisans et ceux qui ne veulent pas avoir des partisans».²²⁹ Péguy face aux compromis et à ses yeux compromissions de la SFIO; et puis tant d'autres, Alain Badiou et son Lin Piao; Bensaïd fidèle à son Marx, mais un Marx tout de même bizarrement devenu postmoderne. (*Le Marx intempestif* relu en 1995 par Daniel Bensaïd est ce penseur qui, tôt dans le siècle antérieur, a radicalement déconstruit les Grands récits de l'histoire et ramené les grandes espérances au statut d'illusions collectives, invitant les humains à regarder d'un regard sobre les contradictions insurmontables du présent et le caractère inconnaissable de l'avenir.²³⁰ La théorie de Marx, pour ce philosophe, «n'est pas une philosophie spéculative de l'histoire. Déconstruction déclarée de l'histoire universelle, elle ouvre la voie d'une histoire qui ne promet aucun salut, ne répare pas à coup sûr l'injustice, ne nous mordille même pas la nuque. (...) Incertaine, l'histoire ne promet et ne garantit rien.»²³¹ Fort bien, mais ceci n'est pas vrai non plus, cela ne peut pas l'être. On pourrait d'ailleurs faire remarquer d'emblée, avec une certaine suspicion que, si tel est le "véritable" message de Karl Marx, il était vraiment peu susceptible de nourrir pendant un siècle les espoirs des masses exploitées sur les cinq continents.)

■ On retrouve encore en ce contexte le romanesque et sa *logique*. Celle que reflètent les titres des grands romans. *Illusions perdues*. *La modification*^{Butor}. Et ceci n'est pas sans conséquence. «Rien n'est jamais acquis à l'homme, ni sa force, ni sa faiblesse», comme le

229. «De la situation faite au parti intellectuel dans le monde moderne» [*Cahiers de la quinzaine*, 2. 12. 1906]. *Œuvres en prose complètes II*. Paris: Gallimard, 1988. 547.

230. *Marx l'intempestif*. Paris: Fayard, 1995.

231. Bensaïd, op.cit., 1995, 11-14.

versifiait Aragon, poète souvent lucide à sa manière c'est à dire fort peu pour lui-même ... le récit romanesque produit toujours la métamorphose de la valeur en dérision, de la rêverie sentimentale d'Emma Bovary en désespoir et suicide, de l'amour-passion de Swann pour Odette en indifférence étonnée. *Tout roman* est une «Modification», comme il est «Illusions perdues».

Du même coup, quand le héros se projette dans l'avenir, il se leurre car il ne tient pas compte du passage du temps. Swann se rêve bien vengé d'Odette en pensant à sa future et hautaine indifférence à son égard, mais quand il aura cessé de l'aimer, il s'en foutra évidemment.

✓ Péguy et l'Affaire. L'attitude ou le positionnement de *Looking backward*. Faire le bilan mélancolique du succès apparent des siens: *Tout commence en mystique et finit en politique*, Péguy 1910, *Notre jeunesse*. «*Nous sommes des vaincus*»... commence le livre (bien que ou parce que les dreyfusards, donc en principe Péguy, ont gagné sur toute la ligne).

✓ Donc, les coups du moulin et les retours de manivelle qui scandent le siècle: la Grande guerre, le Pacte germano-soviétique (comment Nizan se le raconte par exemple et s'imagine vengé plus tard), le 20^e congrès, l'implosion de l'URSS etc.

✓ Ensuite, trouver des responsables à sa chute et à sa désillusion: Gavroche chante sur la barricade ce qui sera le programme de tous les désillusionnés:

Je suis tombé par terre
C'est la faute à Voltaire
Le nez dans le ruisseau
C'est la faute à Rousseau.

...une bonne part du 20^e siècle, tel qu'on le narre, est dans ce quatrain.

■ ÊTRE TRAHI – Or, on ne l'est jamais aussi bien que par les siens. Péguy vs Jaurès et Hervé. Péguy encore dans *Notre Jeunesse*:

Les uns et les autres, écrit-il, [dreyfusards et antidreyfusards] autant qu'il me souviennne, nous avons un postulat commun, un *lieu commun*, c'est ce qui faisait notre dignité, commune, c'est ce qui faisait la dignité de toute la bataille (...) et cette proposition commune initiale, qui allait de soi, sur laquelle tout le monde était, tombait d'accord, dont on ne parlait même pas tant elle allait de soi, qui était sous-entendue partout (...), c'était qu'*il ne fallait pas trahir*, que la trahison, nommément la trahison militaire, était un crime monstrueux...

Inutile, je crois, de rappeler que le drame de Péguy c'est qu'en 1910 ce sont ses «amis», à la gauche du Parti socialiste, qui récuse l'évidence de ce «lieu commun» et qui disent que ce Dreyfus est une belle crapule parce qu'il *n'a pas* trahi étant un sale bourgeois et un militariste, et qu'il est bien regrettable que le Parti socialiste l'ait défendu.

Parmi les écrivains, de droite celui-ci, *trahis par les siens*, il faut faire figurer Bernanos après avoir vu le massacre infligé à Majorque par les franquistes et rompant avec l'Action française et avec Maurras.

■ TRAHIR / SE TRAHIR on n'a pas écrit l'histoire des gens qui ont «trahi» ou sont censés avoir trahi leur Camp. La question est: qu'est-ce que (se) trahir? L'autre question: quelle est la vertu et le mérite de la fidélité à travers tout? Comme telle, la fidélité à des idées démenties et perverses me semble vanité têtue plutôt que courage quelconque. L'intellectuel c'est quelqu'un qui change d'avis chaque fois qu'il *le faut* et qui met cartes sur table. Une des questions du siècle en tout cas – Trahir une adhésion pour rester fidèle à soi-même, passer de l'éthique de la conviction à l'éthique de la responsabilité selon Weber etc.

Cf. le grand roman d'Ursula K. LeGuin, *The Left Hand of Darkness* qui pose essentiellement cette question.

Et Julien Benda, *La trahison des clercs*. Paris, 1927 = L'intellectuel public comme traître et imposteur par nature puisque défini comme

délaissant le spirituel austère de la préservation des Valeurs transcendante et le mépris recommandable des contingences du monde pour se mettre au service des passions «séculières», incapable de résister à s'en mêler et toujours prêt à quitter son rôle nécessaire, mais modeste et dédaigné des masses pour les estrades des «passions de race et de classe» et les ovations et même les coups.²³²

Les retournements de vestes : ceux qui, sur le coup, abandonnent et ceux qui changent de foi et changent de «camp». Ou: rester de façon têtue fidèle à soi et à son engagement etc., quel sens cela a?

L'abondance des «renégats» allégués, ou prétendus ou avoués des grandes luttes et des grandes doctrines. Je pense aussi qu'il y a un livre à faire sur l'histoire des renégats, des transfuges, des hérétiques et des apostats, des adorateurs-de-ce-qu'ils-ont-brûlé, de leurs raisons et motifs et de l'hostilité que suscitent ceux qui changent de «camp». Nous sommes en plein dans une *rémanence* du religieux. Poursuivis par les euménides de leur clan ou parti, abandonnés et haïs pour avoir changé d'opinion et varié de conviction. Comment ils sont peints dans les idéologies: "ceux qui ont trahi la Cause, qui sont retournés à la défense du Capital comme le chien à son vomit" etc. Je pense qu'il s'agit de répudier cette hystérie de suspicion et de voir les logiques intellectuelles de ces changements de cap. Au reste, dans l'histoire du socialisme, on est toujours le "renégat" de quelqu'un de plus orthodoxe.

.... Bien avant que Lénine ne stigmatise *le Renégat Kautsky*, les partis révolutionnaires ont vu se multiplier ces renégats qui avaient «vendu leurs frères» pour divers plats de lentilles. En France, ce sont les Paul Brousse, les Alexandre Millerand et autres ministériels et «blocards», mais ce fut surtout Aristide Briand, théoricien de la grève générale devenu ministre et «flic», qui a figuré pour des générations de socialistes et de syndicalistes le renégat par excellence. Le

232. Cf. le sévère essai de Serge Quadrupani, *Les Infortunes de la vérité: mensonges, erreurs et reniements politiques chez des intellectuels français de 1934 à nos jours*. Paris: Urban, 1981.

renégat n'est pas quelqu'un qui a changé d'avis, ni même «retourné sa veste», c'est un monstre au sens étymologique, qui a foulé aux pieds sa conversion originelle et qui, ayant connu la voie du bien, a sciemment choisi le mal.²³³

■ Variante des militants devenus renégats en plus discret: *Ceux qui s'en vont* du jour au lendemain. Serrer les dents longtemps ... et puis laisser tomber, ne plus vouloir entendre parler de “tout ça”.

... Émile Pouget, fondateur en 1889 du *Père Peinard*, «inlassable» agitateur, idéologue en chef de la C.G.T. au début de ce siècle, directeur de la *Voix du Peuple*, doctrinaire de l'Action directe. Cet homme si énergique «s'arrête» vers 1909. Il laisse tomber. Il a encore vingt bonnes années à vivre. Il se retire à la campagne et ne s'occupera plus jamais de rien qui touche au militantisme.

■ Les *autocritiques* des ex-communistes français sont à relire. Ce sont de grands documents du siècle écoulé. Je les ai lues toutes plus ou moins dans le passé, intéressé à comprendre quelle goutte d'eau avait fait déborder. Ainsi Edgar Morin, *Autocritique*, un texte qui restera. Paris, 1959. Très fort aussi et courageux, Claude Roy, *Les chercheurs de dieux*. Paris, 1981. Etc. Les yeux dessillés. Ou les grands malades convalescents de cette histoire qui ne passe pas. Leurs rituels d'exorcisme, leurs *Verneinungen*,... Les “somnambules” décrits par J. Verdès-Leroux et leurs soudains et plus ou moins durs réveils. Leurs livres en forme de *Liberavi animam meam*.

233. Dans mon livre *L'ennemi du peuple*. Il y a une histoire moderne des vérités politiques qui est aussi l'histoire de l'éternel retour de mêmes axiomes et mêmes façons de raisonner: l'axiome selon lequel une connaissance irréfutable du présent et des solutions d'avenir est à la fois *possible et nécessaire* à l'action, cet axiome est constitutif de la modernité. Or, les grandes vérités politiques, ces vérités «utopiques» au sens de Karl Mannheim qui ne prétendaient pas seulement connaître le monde mais le transformer, furent, à tout moment, antinomiques, elles sont à tout moment polarisées en variantes contradictoires, acharnées à leur destruction réciproque. Les «communautés idéologiques» sont enserrées dans des nœuds gordiens de contradictions objectivement ingérables, ni la coexistence éclectique ni l'orthodoxie imposée n'étant des solutions à terme, susceptibles de dépasser ou liquider le problème.

■ Le curieux dilemme personnel exposé il y a trente ans par Cornelius Castoriadis: une même fidélité se divise en deux choix exclusifs l'un de l'autre: «rester marxiste ou rester révolutionnaire». Choisit la seconde branche et refait du post- ou méta-marxisme, à sa façon, une gnose spéculative débarrassée de l'esprit totalitaire et anti-démocratique du léninisme.

La thèse du double jeu: expliquer chez le militant un «double jeu» qui paraît à la fois attesté et incompréhensible, s'étendant sur la durée d'une vie souvent. Cette thèse du double jeu, de la discordance perpétuelle entre les actes, les écrits et le «for intérieur» se heurte à une objection préalable. Il faudrait supposer chez des individus de caractère et de formation aussi divers que Barbusse, Aragon, Nizan, Sadoul, etc. une même discordance *intime* entre les convictions de for intérieur et les écrits au service d'une «ligne». Ressemble beaucoup à une rationalisation *a posteriori* de gens qui veulent se faire croire après coup qu'ils n'ont jamais cru dans leur for intérieur au Pays où se lève l'avenir et au Parti qui a toujours raison.

La thèse alternative est celle de la simulation perpétuelle. On l'a évoquée pour Aragon, qui n'est pas sans poser un problème plus étrange et étendu dans la durée. J.-P. Morelle se demande expressément «si, dans son affirmation de communiste, il a jamais été sincère ou toujours simulateur»²³⁴. Tous les biographes d'Aragon concluent à un certain double jeu, mais un tel double jeu perpétuel devient une affaire pathologique.

■ L'histoire du PS français depuis 30 ans, à supposer que son appareil ait jamais *cru* à ses maximalistes programmes successifs, de Mitterrand à Fr. Hollande: une histoire continue de reniements et de reculades idéologiques aboutissant à la décomposition-débandade décrite par Guy Konopnicki dans *La gauche en folie*, Paris: Balland, 2003, et au magma idéologique de capitalisme à visage humain, de technocratie énarquiste, de post-keynésianisme, de moralisme des droits de l'homme et de pervers communautarisme, le tout

234. Morelle, 1984, 13.

saupoudré de rhétorique altermondialiste pour donner du goût au bouillon.

Le reniement comme et le double langage mode de (sur)vie des partis de gauche. Et au bout de ces reculades, reste déconnecté et incapable d'un projet politique.

Rapprocher de ces remarques: le livre de P. Lévy, *Bastille, République, Nation: la mutation du PCF, cette étrange défaite*. Paris: Michalon, 2000.

On devrait parler pour faire bonne mesure, des parcours à très grands écarts, de ces anciens trots' et maos devenus théoriciens du néo-libéralisme comme François Ewald. Et les néo-conservateurs aux USA, comme Christopher Hitchens cité plus haut, venus et revenus de la gauche «radicale» américaine.



Exergue:

Le remplacement d'une orthodoxie
par une autre n'est pas
nécessairement un progrès.
George Orwell, vers 1949.

Scruter d'abord le moment où tout s'effondre du régime d'historicité progressiste (qualifions-le ainsi pour couper court), le tournant des années 1970-1980 – i.e. bien avant la Fin des pays du Pacte de Varsovie, 1989.

Un premier déferlement, dans le monde francophone du moins, au cours de cette décennie: Bernard-H. Lévy, A. Glucksmann, Clavel... et P. Rosanvallon, Fr. Furet, Jean-Fr. Revel... Et les héros intellectuels de la gauche critique, Claude Lefort, C. Castoriadis, Claude Roy ... enfin, de toutes parts, de la nouvelle gauche, des ci-devant oppositionnels, des libéraux ragaillardis etc.

Évoquer avec toute l'admiration que je lui voue depuis toujours, l'antitotalitaire Claude Lefort – dont le temps était plus ou moins venu – et sa dénonciation, alors, des “ravages de l'idéologie” (qui poussaient quelques-uns à mettre en doute le témoignage de Soljenitsyne).

Contraster avec le programme très rouge, très en rupture, très oratoire et mensonger, d'un autre temps pas si lointain, celui du Parti Socialiste français, de Suresne, 1972, *Changer la vie*. J. Moreau, *Les socialistes français et le mythe révolutionnaire*, Paris: Hachette, 1998, étudié, sur 30 ans, l'effacement ultra-lent et réticent du discours historiciste-eschatologique dans la propagande du PS français.

Les rats intellectuels qui quittent le navire communiste dès les années-goulag 1970. Avant qu'il ne coule tout à fait. L'effondrement du socialisme “révolutionnaire” anticipé dans l'idéologie française

235.. Muray, *Après l'histoire*. Paris: Belles Lettres, 1999-2000. 2 vol.

correspondant dès les années 1970 au *topos* des Rats qui quittent le Navire (bel exemple d'intersigne et de *self-fulfilling prophecy*). La conjoncture où le socialisme est mort *préalablement* enterré par ses célibataires mêmes, mais où *le Veau d'or est toujours debout* comme Méphisto chante dans *Faust* avec sa belle voix de basse.

Toute la PHILOSOPHIE POST-MODERNE et son relativisme sceptique à déchiffrer comme fatigue de l'histoire intelligible et dégoût tardif de l'optimiste cognitif et existentiel des Grandes espérances. De ce point de vue, le po'mo' est précurseur. Posthistoire: une entropie accentuée allant vers la pétrification molle des sociétés post'mod'. Néo-pyrrhonisme. Les disciples de Pyrrhon disaient: «Nous n'affirmons rien, oh! non, pas même que nous n'affirmons rien!» Ceci impressionnait la jeunesse dorée d'Alexandrie il y a dix-sept siècles. On voit que ce n'est pas trop neuf.

La critique néo-pyrrhonienne s'établit sur la ruine des Grands récits «progressistes» et «révolutionnaires» et des grands présupposés sur l'homme, sur le cours des choses et le sens de l'aventure humaine qui nous viennent de l'*Aufklärung*. Politiquement, en dépit du pathos activiste qui l'englobe ou qui interfère avec lui, le pyrrhonisme post-moderniste, comme tous les pyrrhonismes passés, a un sens précis: désillusion et répudiation acceptée des grandes espérances *modernes*, ataraxie²³⁶, dérive néo-conservatiste.²³⁷

GRANDE LESSIVE. Les années 1976 et suivantes sont marquées dans le cas de la gauche par la lessive des idées. Le thème du goulag devient l'arme absolue contre un communisme/marxisme déjà agonisant. «Les nouveaux philosophes découvrent avec horreur l'omniprésence du Maître, inaugurent l'ère des révisions déchirantes

236. Le taoïsme est un scepticisme philosophique très ancien donc la conclusion éthique, aboulique, ataraxique et apathique est particulièrement radicale.

237. En l'appelant post-moderne je m'amuse évidemment avec son vocabulaire. Le scepticisme philosophique face aux Illusions du progrès et à l'imposture des croyances en l'Homme n'est pas neuf en Occident. Ce maniérisme ne fait pas rupture; parlons plutôt de modernité tardive, ou, pour le dire en latin, *Infima modernitas*.

et des conversions profitables. Les nouveaux économistes annoncent la grande vague néo-libérale. Le corpus d'idées de la soft-idéologie est à peu près constitué.» Cf Huyghe, François-Bernard, *La Soft-idéologie*. Paris: Laffont, 1987, p. 89.

Et Jean Baudrillard, dans *La gauche divine*, Grasset, 1985, voit venir de très loin et ne se laisse pas avoir : le retour de la gauche au pouvoir signifie non le triomphe de l'idéologie socialiste, mais la marque de ce que Baudrillard nomme l'affinité profonde "entre une gauche idéologiquement défunte et une société politiquement indifférente, entre une gauche transparente et une société sans secret, entre la résignation par la gauche de tout historique et la résignation par la société civile de toute volonté politique". Dans cette perspective, tous ces renoncements (au volontarisme, à la relance, au tiers-mondisme, au marxisme), toutes ces réhabilitations (du profit, de l'esprit d'entreprise, de l'armée, de l'atlantisme...) ne traduisent sans doute pas la conversion des socialistes au réalisme. C'est la révélation exotérique d'une évolution interne engagée de longue date. Il fallait sans doute cette démonstration pratique pour que le PS se mette totalement en accord avec le grand courant porteur soft. La liquidation de son héritage doctrinal historique, après un temps de décalage normal des politiques sur les tendances idéologiques à long terme, est le signe du triomphe des valeurs *soft*.

«Tout est fini, avonc-nous dit: fin des conflits et des révoltes, fin des illusions et des utopies, fin des idées et des valeurs, fin des héros et des modèles, fin de l'intelligentsia et des Français moyens, fin de la croissance, fin de la jeunesse, fin des classes, fin de la nation... Fin du politique aussi: quel peuple de gauche ou de droite représenter ? Que changer, que libérer, que distribuer, que restaurer, que défendre?», Huyghe, François-Bernard. *La Soft-idéologie*. Paris, 1987, 95.

Le mao-nostalgique Alain Badiou note au même moment avec regret (*Peut-on penser la politique?*, Le Seuil, 1985): "Dans mon pays qui en fut, depuis 1789, le site par excellence, dans cette France dont la querelle irréconciliable attestait que tout sujet y était politiquement prescrit, il advient ceci qu'aujourd'hui la politique est entrée dans l'apparence de son absence (...) Les catégories fondatrices où se

désignaient les choix droite et gauche, mouvement ouvrier et patronat, nationalisme et internationalisme, capitalisme et socialisme, socialisme et communisme, liberté et autorité, sont elles-mêmes progressivement inopérants et ne désignent plus peu à peu le retard des professionnels, la déshérence des acteurs. Certes, de micro-événements erratiques se multiplient. Cependant qu'induit la conviction d'assister à une représentation sans enjeu subjectif".

Les vieux penseurs militants et critiques du totalitarisme regardent tous la conjoncture nouvelle avec dégoût comme une chienlit. Ex. Cornelius Castoriadis encore, *Domaines de l'homme*. Paris: Seuil, coll. «Empreintes», 1986. P-I: «Est-ce là notre époque ? Cette crise sans précédent de la raison, cet effondrement de l'imagination politique, ce laisser-aller intellectuel général? On dirait parfois que se sont dilués tous les vritères évaporées les plus élémentaires repères; reste une singulière évanescence de l'éthos chez ceux qui écrivent ou qui lisent. Époque floue, s'il en fut. Ce vide étrange, cette vacuité molle rendent d'autant plus impérieux l'exigence de penser lucidement et, si possible, rigoureusement.etc.»

Le discours des "illusions perdues" comme paradigme prédominant aujourd'hui: la gauche socialiste aurait vers 1985 ou avant, enfin repris contact des réalités, abandonné ses éternelles chimères pour se convertir à un pragmatisme éclairé, conséquence de la fin du marxisme, mouvement heureux des consciences enfin éclairées, produit admirable d'une pédagogie du réel finissant par pénétrer les esprits les plus rebelles.

Aux mythes de la Révolution et de l'égalitarisme, succèdent ceux de la société civile contre l'État, du multiculturalisme métissé, du pragmatisme universel et de la communication absolue. valeurs à "redécouvrir" : tolérance et initiative individuelle, droits de l'homme et réussite, Occident et différences.

■ Ceux qui prétendront avoir toujours prévu et ceux qui, au contraire, verront l'effondrement du Bloc de l'Est comme un coup imprévisible qu'il était impossible d'anticiper:

«Peut-on prévoir en effet ce qui est totalement inédit, inouï, ce qui ne s'est jamais vu?» Bonnaud, *Les succès de l'échec: où va l'histoire?* Paris: Arcantère, 1993, 170.

Ceux qui nient que le socialisme en ait pris un coup, la chute de l'URSS n'étant qu'un début et continuons le combat. Il ne sont pas nombreux mais on les trouve.... Bonnaud, *Succès de l'échec*, 10:

L'époque actuelle est un intermède et une pause (...), le matérialisme et le socialisme, des matérialismes et des socialismes moins primitifs, mieux prémunis contre les régressions possibles sont pour longtemps l'avenir de l'espèce.

■ Aujourd'hui: suite. **Les bilans du 20^e siècle.** L'omniprésence du mensonge, de l'anachronisme, des fausses symétries et autres conceptualisations ad-hoc, et du trucage.

Un constat semble s'imposer quant aux livres savants qui s'amoncellent dans nos bibliothèques, c'est celui de Jean-François Kahn : *Tout était faux*.²³⁸ La plupart des livres, par exemple, écrits sur le communisme pendant plus d'un demi-siècle : les livres des communistes, certes, mais aussi ceux des trotskystes et autres «oppositionnels», et tout aussi bien ceux des anti-communistes, des libéraux, des « kremlinologues » de naguère. Il n'en restera rien, ils n'avaient rien prévu et leurs analyses, avec le recul, ne diffèrent que par des variations dans l'erreur et le fantasme.

■ Nazisme et stalinisme comme chiens de faïence, se regardant de part et d'autre de la cheminée de l'histoire. À faire l'historique de cette représentation.

Lucidité finale? « La chouette de Minerve se lève au crépuscule »^{Hegel}.
Vraiment? – Après avoir analysé avec la plus grande lucidité "l'incrédulité [nouvelle] à l'égard des Grands récits" (Lyotard), la crise des légitimations (Habermas), l'implosion du sens

238. *Tout était faux. En guise d'adieu au siècle du mensonge*, Paris, Fayard, 1998.

(Baudrillard), l'atomisation sociale et la balancelle de l'éphémère (Lipovetsky), etc., les intellos postmodernes en chaise longue concluent qu'après tout, l'apparente catastrophe n'est pas si désagréable à vivre et que le réel est toujours debout. Très peu essaient de proposer un contreprojet, on n'aura plus ce ridicule. (tout de même, à contre-courant, Debray, Taguieff et autre démocrates inquiets).

Aujourd'hui: L'énigme irrésolue de l'histoire^{Engels}.? Plutôt la Pédagogie de la résignation. «Il y aura toujours des pauvres parmi vous...» = les Évangiles; la *barbarie tempérée* présente est l'énigme irrésolue de l'histoire.

■ LE DISCOURS DE LA FIN DES TEMPS par le vide et son vertige; simulacres (Baudrillard), vide (Kosic, Lipovetsky), bougisme (Taguieff), mouvementisme, éphémère (Lipovetsky). L'homme postmoderne est comme le Lapin d'*Alice au Pays des merveilles*, qui court à perdre haleine car il est pressé de n'aller nulle part. Absence de finalité et absence de juridiction; à l'Ouest, rien de nouveau – à jamais, mais ça bougera, ça swinguera.

■ FRANCIS FUKUYAMA ET LA «FIN DE L'HISTOIRE». Rappeler qu'il ne fut pas le seul à proclamer la fin en ces temps-là! C'était l'éruption de la fin depuis longtemps: Fin du politique (Birnbaum), fin des idéologies (ce *mantra* remonte à Daniel Bell, 1950), fin du progrès ... tout ceci forme une «eschatologie libérale»^{DERRIDA} : en effet, une eschatologie due à la fin des eschatologies et exprimant, après la chute des Grandes espérances socialistes, le sentiment de la victoire ultime des esprits libéraux à qui l'histoire réserve sa signification objective et sa finalité ultime! Pour Hegel, c'est à la fin que l'histoire révèle son Sens. Et ce qui se révèle est que cela n'avait de sens que pour ceux pour qui la démocratie-et-le-marché sont un aboutissement idéal. La fin de l'histoire n'est ni le saut dans le règne de la liberté ni dans celui de l'égalité, elle est dans le constat désabusé que liberté et égalité parfaites et société sans classes étaient des chimères et qu'il faut en prendre son parti. — La fin de l'histoire par résorption dans la démocratie pérenne et dans le marché invincible, cela deviendra le lieu commun des années 1990.

Il y a encore des États quasi-génocidaires et totalitaires à combattre, mais ce n'est plus près de nous, cela se périphérise: Milosevič et Saddam en sont les preuves.

Cf: Benoist, Jocelyn et Fabio Merlini. *Après la fin de l'histoire. Temps, monde, historicité*. Paris: Vrin, 998.

Fin de l'histoire et éteignez les Lumières en sortant.²³⁹

Si l'histoire est «finie», elle n'a ainsi abouti nulle part: ni au souverain bien, ni à la justice, ni au bonheur de l'humanité, ni à la punition des scélérats, mais à un drôle de système bâtard, – anarchique et brutal en tant que Marché, bienveillant et protecteur en tant que Démocratie – système qui n'aurait d'autre mérite que celui d'être increvable, victorieux par K.O. technique et resté seul sur le ring. L'histoire, finie, le moteur froid, est en panne en rase campagne.

■ Ethos du 21e siècle? Ce sera l'Angoisse, la Peur. Peur de l'avenir, des menaces et des crises qui détruiraient un ordre présent des choses, imparfait et vacillant, mais qui protège un peu. Une culture du désastre appréhendé et une nouvelle façon pour la société de carburer à l'anxiété.

■ Passons en revue le **discours de la fin**.

Fin du socialisme = le livre de El-Ojeili, Chamsy. *From Left Communism to Post-Marxism: Reconsidering Emancipatory Discourse*. Lanham MD: U Press of America, 2003. – Cf la petite phrase «Le socialisme n'appartient ni au présent ni à l'avenir, mais au passé». = elle est d'Alain Touraine il y a déjà 20 ans et +.

Fin du communisme, le PCF comme histoire d'une érosion – de 1946 = 30%, au groupusculaire 5% de 2002, et moins de 2% de 2007. La disparition du communisme livrerait son sens rétroactif: celui

239. Récriminer contre les Aveuglantes Lumières, c'est devenu le truc de Régis Debray ces temps-ci.

d'une illusion sanguinaire évanouie après un, au fond, assez court passage. Sans laisser de trace sauf de gros creux démographiques çà et là.

Fin du marxisme accompagnée de la nécrologie ironique de Fukuyama:

«Il peut certes demeurer quelques croyants isolés dans des lieux comme Managua, Pyongyang ou Cambridge Mass.»

La chute de l'URSS a donné «le coup de grâce» aux idéologies révolutionnaires, écrit Fukuyama, 463.

Fin des théories critiques, – hégémonie de la raison instrumentale.

Fin de la critique sociale «privée de ses appuis idéologiques et renvoyée aux poubelles de l'histoire», Boltanski & Chiapello, 424. E. Hobsbawm dit la même chose dans *Age of Extremes. The Short Twentieth Century, 1914-1991*, London: Michael Joseph, 1994, 563.

Et *Fin du social*, titre de Baudrillard.

Fin de la gauche en France battant en retraite dans le désordre depuis 20 ans et se chamaillant en reculant toujours et sans se rétablir sur «des positions préparées à l'avance» comme dans les communiqués de 1915. Cf. Konopnicki, *La gauche en folie*. Paris: Balland, 2003. Aussi Rey, *La gauche et les classes populaires: histoire et actualité d'une mésentente*. Paris: La Découverte, 2004.

Fin du clivage gauche-droite: thèse de Christopher Lasch *inter alii*.

Fin des idéologies = triomphe du libéralisme qui ne serait pas une idéologie mais le reflet de la nature des choses et de la nature humaine. Pure rationalité économique et civique. Mantra de Daniel Bell, assimilant le marxisme aux «doctrines millénaristes», dicit Birnbaum. *Decline of Political Faith*^{Shklar}. Fin des chimères, retour sur terre... reprise en main par les *corporate powers*. Normalisation.

Arriver à un «état normal» des relations sociales. Une morale gestionnaire et des devoirs privatisés.

Raymond Boudon est moins rassuré: «...il serait bien risqué d'affirmer que la sobriété idéologique qui caractérise les sociétés occidentales depuis un petit nombre d'années est définitivement acquise». *Idéologie*, 284 = 1986. Logique pour les pessimistes: Si l'histoire est une catastrophe répétée, se répèteront les gnosés de salut historique. Rapprocher de l'idée d'A. Minc, *Le Nouveau Moyen âge*.

Fin des grandes légitimations = J.-F. Lyotard, *Condition postmoderne*.

Fin des Grandes espérances = remplacement philosophique d'Ernst Bloch et *Prinzip Hoffnung* par Hans Jonas: philosophie de la responsabilité vis à vis de l'avenir = renversement du principe blochien. Nous sommes responsables des catastrophes futures dont nous n'aurons pas connaissance si nous ne faisons rien pour les conjurer.

Fin du politique. titre de P. Birnbaum. Récemment, synthèse de M. Revault d'Allonnes, *Le dépérissement de la politique. Généalogie d'un lieu commun*. Paris: Aubier, 1999. Tous ce qui se publie aujourd'hui sur la dépolitisation de l'espace public. Et point de vue marxiste, D. Bensaïd, chap. "La politique introuvable", *Pari mélancolique*. Paris: Fayard, 1997.

Fin du politique ; veut dire aussi l'humanitaire et la morale ONG, avec ses mains pures contre les *Mains sales*.

Fin des utopies, c'est le terme propre, mannheimien. Cela s'est dit très tôt:

«En tout cas, une époque semble s'achever, l'utopie historique forgée par le 19^e s. est à bout de souffle». Fr. George, *Ultime hommage au camarade Staline*, 124.

Un sous-titre à effet pour cette section : de l'utopie à la myopie!

Ou bien: on pourrait voir le néo-libéralisme comme une utopie *at counter-purpose*. une mondialisation libre-échangiste accompagnée d'une explosion de technologies de l'info = inéluctable, bonne et salubre, exigeant un Homme nouveau flexible et adaptable, festif, pas comme les Français de la «France moisie». Voir le dernier Ph. Muray, *H. Festivus festivus* remplace *Sapiens sapiens*. Avec comme mandat civique crépusculaire, le «bougisme»^{Taguieff}, l'impératif de bouger pour bouger. Utopie molle débouchant sur un totalitarisme comme il se doit, Totalitarisme économique de McWorld^{Barber 240}.

Fin des Grands récits. Mais il y a plusieurs manières de le dire dont celle de Walter Benjamin. Ou Levinas, *Les imprévus de l'histoire*. 1994. En réaction à cette thématique: Rancière, *Aux bords du politique*. Les ci-devant Grandes Idéologies comme sous-produit occidental, impossible à écouler les invendus ici, mais encore vendable sur le marché du tiers-monde; marxisme = devenu *junk bond*, mais théologie de la libération en hausse.

Fin des intellectuels, du moins disparition de l'intellectuel-oracle qui a du reste, on le répète aux derniers épigones, «fait son temps», ce que dit déjà Pierre Nora dans *Le Débat* en 1980. Et le *Tombeau de l'intellectuel et autres papiers*, Paris: Galilée, 1984, de Lyotard.²⁴¹

Et constat aussi de Régis Debray dans son livre ultime sur les intellos français, *I. F.*²⁴²

La mauvaise image : l'intellectuel comme imposteur-né, sous toutes ses variantes, de Guesde à Sartre. Les *opiums* des intellectuels et leurs enivresments. Mauvais bergers. Adolescents prolongés. Vaniteux.

240. Barber, Benjamin. *Jihad vs McWorld*. New York: Times Book, 1995. Traduction: *Djihad versus McWorld: mondialisation et intégrisme contre la démocratie*. Paris: Hachette Littérature, 2001. (Original: Paris: Desclée de Brouwer, 1996).

241. *Tombeau de l'intellectuel et autres papiers*. Paris: Galilée, 1984.

242. *I F, suite et fin*. Paris: Gallimard, 2000.

Fraction dominée de la classe dominante et pas contente de ce statut, faisant payer leur ressentiment... Une grande leçon pour les nouvelles générations: les intellectuels militants stérilisés par leurs adhésions dogmatiques à des absurdités: voir les livres accablants de J. Verdès-Leroux et al. Bizarre cet intellectuel-au-service-du-parti au point de vue bourdieusien: l'intellectuel au service de la déraison collective et des passions politiques, donc acharné à miner l'autonomie de son propre champ. Enfin... Tout ceci est derrière nous.

Ici est paru récemment l'essai d'Éric Méchoulan, *Le crépuscule des intellectuels*. Québec: Nota Bene, 2004.

Fin des intellectuels, donc fin des débats et des grandes affaires, pas d'affaire Dreyfus possible sous Thierry Ardisson. Le ricaneur et le cool des médias substitué aux Grandes consciences zoliennes et aux luttes épiques en faveur de la Justice.

(Au contraire, une vie en société devenue de part en part idéologique par consensus mou). Une société rationnellement désillusionnée ou une société sans projet? Une société de consensus sera une société qui va exclure, marginaliser, excommunier à tour de bras, les hérétiques, les artistes, les dissidents, les an-archistes divers. Pas seulement les tabagistes et les pédophiles, ce n'est qu'un début.

Fin de la politique, i.e. politique spectacle, politique sondages etc. Autre forme prophétisée en effet par plusieurs de la *fin du politique*: son absorption dans l'*hyperréalité*, dans les simulacres télévisuels, la substitution aux ringardes idéologies des *clips* et des *soundbites*. Un fait prévu dans les romans de Philip K. Dick avant de l'être dans les essais de Jean Baudrillard. Dans cette vision d'une société rendue incapable de distinguer le réel de la fiction, «Ronald Reagan™» n'a hyperexisté que comme hyperexistent Barbie™ et Superman™ – et la «Guerre du Golfe» [© 1992] n'a pas eu lieu.

Fin des luttes de classe, c'était la thèse, déjà, de Seymour Lipset en 1950.

Tout est fini et rien n'a abouti sauf à la conclusion que la société bonne est une illusion sans avenir. Les jeux sont faits. Victoire de la démocratie libérale, par abandon de l'adversaire. Une société qui n'est plus ni sotérianique (on ne fait plus son salut social) ni militante (on ne prépare plus de lendemains qui chantent) mais thérapeutique (on veut se sentir bien dans sa peau, psy ou physique).²⁴³

À lire dans ce contexte? Voyez par exemple Edgar Morin, *Après le Grand soir*. P: Autrement, 2000.

Et une société qui ne va pas bien et où ne va spécialement pas bien ce qui est censé avoir triomphé de tout, la démocratie libérale. Cf : Alain-Gérard Slama, *La régression démocratique*. Paris: Fayard, 1996. la vision crépusculaire contemporaine, décomposition de la démocratie: démo-spectacle, démo-sondages et démo-marchande etc. Taguieff, Guéhenno.²⁴⁴

Extrait de mon bouquin *D'ou venons-nous?* :

Du temps où il y avait un Ennemi totalitaire à l'horizon, Jean-François Revel dans *Comment les démocraties finissent* avait prophétisé que la défaite de la démocratie occidentale viendrait de ses faiblesses complaisantes à l'égard du prétendu camp socialiste. Ce camp a implosé en une nuit, mais les ennemis de la démocratie sont, à ce qu'il paraît, restés à l'intérieur du système et depuis, ils prolifèrent: ils s'appellent la «dépolitisation», la «politique-spectacle», la «politique-sondages». Jean-Marie Guéhenno a synthétisé ces craintes d'auto-perversion en titrant tout uniment un essai *La Fin de la démocratie*.²⁴⁵ On ne compte pas les livres qui

243. On rencontre plus grandiose selon l'esprit de l'époque: Fin de la durée, fin du temps: Rizzacasa, Aurelio. *L'eclisse del tempo. Il fine e la fine della storia*. Roma: Città nuova, 2001.

244. *La fin de la démocratie*. Paris: Flammarion, 1993.

245. Flammarion 1993.

décrivent la victoire, en Amérique du Nord et en Europe, de cette politique-spectacle, l'hégémonie de bovines opinions publiques réclamant «du pain et des jeux» et le triomphe des professionnels de la manipulation médiatique. C'est à ce triomphe inéluctable que conclut encore Jean Baudrillard dans un autre opuscule nécrologique, décidément, sur les illusions démocratiques et progressistes, *La Gauche divine*. (...)

La démocratie règne désormais sans partage ni mélange, constate Marcel Gauchet, il se pourrait toutefois, enchaîne-t-il, qu'elle ait «trouvé son plus redoutable adversaire: elle-même».²⁴⁶ Beaucoup d'observateurs sont frappés par le fait que la «victoire» — sans coup férir — de la démocratie contre ses adversaires s'accompagne d'une sorte d'autodestruction «dans un activisme où elle se nie en voulant se parachever»:²⁴⁷ il est possible qu'en devenant réellement l'horizon indépassable du bien politique, en occupant seule la lice faute d'adversaires, la démocratie en vienne à absorber les esprits de fanatisme et d'orthodoxie naguère investis dans les systèmes adverses. L'activisme de la *Political Correctness* serait un exemple d'orthodoxie fanatique, investie dans une exploitation paranoïaque des principes égalitaires. Mais ceci est une autre histoire dont nous ne déchiffrons probablement aujourd'hui que le premier chapitre.

■ Ajouter dans cette série nécrologique: la fin de la littérature et *La mort du grand écrivain*. Cf Raczymow, Henri. *La mort du grand écrivain: essai sur la fin de la littérature*. Paris: Stock, 1994. Plus de Zola, plus de Barrès, plus de Gide, plus de Sartre: d'ailleurs on ne les comprend plus. Des médias, des engouements brefs et veules, de l'éphémère — remplacé par le PAF, Paysage audiovisuel français. Peut être qu'une certaine surchauffe idéologique de la sphère publique est/était nécessaire, fût-ce *a contrario*, de Hugo à Zola et à Proust pour

246. M. Gauchet, *La démocratie contre elle-même*. Paris: Gallimard, 2002, prière d'insérer.

247. M. Gauchet, *La démocratie contre elle-même*. Paris: Gallimard, 2002, 11.

l'Écriture littéraire comme mouvance, glissements subreptices, ironisation, émergence de logiques autres, émergence (pour transposer Ernst Bloch) du *noch-nicht-Gesagtes*, du pas-encore-dit. Une bonne part de la littérature modern(ist)e revient à faire voir ceci: que le roi est nu, que les grandes explications autant que les petits alibis sont des bricolages pleins d'antinomies et qui ne tiennent pas le coup. La littérature n'est qu'un certain (et incertain) travail après-coup sur le discours social et qui tire ses caractères du fait de *venir après que tout soit déjà dit*.

■ Le discours des gens soulagés. «La France ne croit plus aujourd'hui aux grandes utopies totalisatrices, elle ne succombe plus aux eschatologies rédemptrices», expose Alain Duhamel au début des années 1990 dans *Les peurs françaises*.²⁴⁸ Ouf.

La fin des idéologies radicales qui soulage les uns, fatigués des enthousiasmes de masse, est en effet identifiée par d'autres comme l'entrée dans une ère de ramollissement mental. «Les temps sont durs, les idées sont molles», ironise Fr.-Bernard Huyghe dans *La soft-idéologie* (1987).

◆ *Petit excursus. Sur Philippe Muray après l'histoire.*

L'Empire du bien, la civilisation hyperfeste qui est la nôtre, avec ses «avancées sociétales», ses «produits culturels» et sa lutte méritoire et à jamais inachevée contre les «valeurs hétéro-patriarcales», et avec son homme mutant, *Homo festivus festivus*, est débarrassée depuis 2004 du seul écrivain en France qui avait choisi de regarder son horreur en face et de lui dire son «désaccord parfait». Il faut le rappeler, ce qui exaspérait avant tout Muray, c'est que nous sommes arrivés, recrus d'histoire, au règne *terminal* de la vertu: Tartuffe et Robespierre mènent le bal des vampires du bien. Dans *Après l'histoire, l'Empire du bien* et avec les *Exorcismes spirituels*, cette société posthistorique et post-tragique s'est donc trouvé ramenée à son *Ground Zero* par un terroriste antimoderne armé de la plus mortelle ironie pour seule arme de destruction massive: «l'envie du pénal»,

248. Flammarion, 1993.

«les matons de Panurge», le «féminihilisme», «le tout-à-l'ego», «la société maternisée», tout fait mouche et ce sont ces caractérisations qui resteront attachées à notre vague et basse époque quand tout le reste sera oublié.²⁴⁹

■ L'idée émergente est que **tout ceci a peut-être été trop loin**, fin du civisme, fin de la vie démocratique, crise de la rationalité, dissolution de la sphère publique = tous les livres récents de Taguieff dont *La République enlisée. Pluralisme, «communautarisme» et citoyenneté*, Paris, Éditions des Syrtes, 2005 [janvier].

■ À rapprocher des pervers jubilatoires de la fin de tout, du tout à l'égoût historique, qui ont fait une belle carrière dans l'interrègne postmoderne. *La fin du social*²⁵⁰, titrait jadis Jean Baudrillard dans un essai, crépusculairement primesautier comme son rôle l'exige. Baudrillard qui, dans *Les stratégies fatales*²⁵¹ démontrait aussi la fin, l'agonie du grand paradigme *progressiste* moderne, de Condorcet à Marx, justement le nôtre, celui du Sens de l'histoire. Les «majorités silencieuses» ont définitivement remplacé les bruyants prolétariats revendicateurs. «La majorité silencieuse: tous les systèmes actuels fonctionnent sur cette entité nébuleuse, dont l'existence n'est plus que statistique, dont le seul mode d'apparition est le sondage. Les masses qui la constituent ne sont bonnes conductrices ni du politique, ni du social, ni du sens en général. Tout les traverse, tout les aime, mais s'y diffuse sans laisser de traces.»

■ Le présent comme terrain vague. Au bout du compte, «grève des événements». *Le Napu*.²⁵² Fin du sens des choses. Laïdi, Zaki. *Un monde privé de sens*.

249. Voir la suite dans mon essai : Ce siècle increvable. Numéro d'hommage à Philippe Muray, *L'Atelier du roman*, mars 2007. 3-8.

250. *À l'ombre des majorités silencieuses, ou la fin du social*. Galilée, 1982.

251. Grasset, 1983.

252. *Drôle de roman* de Léon Daudet.

■ DÉCOMPOSITION DE L'IDÉE DE PROGRÈS. Oui décomposition toujours en cours, mais non pas nécessairement disparition totale, mais, – à la façon dont Dieu est mort depuis Nietzsche mais se décompose et se recompose toujours, et le cadavre semi-embaumé pue, – des *restes*, des vestiges, des buttes-témoins de l'idée de progrès continueront à hanter le présent, «modernisation» libérale, et aussi du bougisme^{Taguieff}, du changement pour le changement, du droit-de-l'hommisme, etc.

Dans le monde des arts, la variante avant-gardiste du bougisme marche encore par routine du «nouveau». Depuis que Picabia a exposé aux Indépendants à New York, titrée *Fountain*, une petite pissotière en zinc, tout est dit et l'on vient trop tard. On voudrait faire hurler les philistins mais on n'est plus à la première d'*Hernani* : ils ont aussi disparu, les philistins, ou ils s'en foutent. «Merde d'artiste», l'artiste anal-maudit dans son petit recoin du monde qui pond sa petite merde et qui appelle ça de l'art, cela indiffère.

D'autre part, j'ai dit plus haut – et Taguieff le dit aussi – que l'ébranlement sceptique de l'idée de progrès ne date pas d'aujourd'hui. Ça s'effondre et se trouve sapé depuis toujours.

Fin du progrès, mais vitalité requinquée des idéologies de la croissance, simplement la question qui ne sera plus posée, c'est: En vue de quoi? Un développement insatiable et in-humain^{Lyotard}.

Fin de l'idée de progrès encore, mais le sujet du progrès c'était l'humanité, le Grand Être social de Comte. D'où thème de la crise de l'humanisme – ex. de Vattimo, *La fine della modernità: nihilismo ed ermeneutica nella cultura post-moderna*. ⇔ *La fin de la modernité: nihilisme et herméneutique*. Paris: Seuil, 1987.

Cf: O'Hear, Anthony. *After Progress: Finding the Old Way Forward*. London: Bloomsbury, 1999.

■ L'histoire qui bafouille, puis repart ... mais en marche arrière. De Robida, *Jadis chez aujourd'hui*, à Baudrillard après 1990.

■ Le marché culturel actuel ; des nouveautés retapées, du vieux-neuf, subversions conformistes, nouveautés à obsolescence programmée. Recyclages^{Moser}.

■ LE PRÉSENTISME ET SES VARIANTES. Deux effacements: du rapport au passé et de l'«Épuisement de l'espoir», Krystof Pomian; ou «Effacement de l'avenir», Pierre-André Taguieff. Avenir inimaginable «autrement que sous la figure d'une poursuite indéfinie du processus techno-informatique actuellement observable», *Effacement de l'avenir*. Paris: Galilée, 2000, 10. Basculement des régimes de temporalité, Fr. Hartog; autrefois vers le passé, puis vers l'avenir = modernité; puis centré sur le pur présent qui n'a d'autre projet que de persister dans son être.

Tout en direct et en temps réel, du 9/11 à l'agonie pontificale en passant par les tsunamis effaçant sur l'ardoise magique médiatique les darfour.

La question de Kant: Que nous est-il permis d'espérer? – et la réponse actuelle : pas grand chose, ou Rien de spécial ou Pourvu que cela dure.

Y a-t-il un avenir après le progrès? Bonne question. Le «bougisme» comme ultime phase finissant en vaudeville le drame historiciste, comme esthétique du changement sans substance ni finalité dans une époque de stase.²⁵³ Bougisme = adopter des réformes et pousser à des changements dans le seul but de changer les choses (sans le bouleverser le moins du monde): le mariage gay, passe, mais pas le quarante-huitard Droit au travail !

Fuite en avant dans la mêmeté comme décomposition de l'idée des Lumières que l'homme se fait en faisant son histoire. Des «formules» qui ne font que s'adapter superficiellement, que se laisser «retaper» (comme disent des invendus, les couturières et les modistes). ≈ Homo festivus^{Murray}. Ère hyperfestive. Et gnose libre-échangiste.

253. Taguieff, *Résister au bougisme: démocratie forte contre mondialisation technomarchande*. Paris: Mille et une nuits, 2001.

Dégradation non moins de la démocratie dénoncée partout: démocratie-sondages, démocratie-spectacle^{Duhamel}, démocratie-rhétorique, démocratie-médias, démocratism^{Taguieff}, et « pensée unique ».

Si avenir quelconque doit être, avenir redevenu indéchiffrable. Mais c'est un lieu commun moderniste – relire ce que dit Chateaubriand à la fin de ses *Mémoires*:

Si le ciel n'a pas
prononcé son dernier arrêt,
si un avenir doit être,
un avenir puissant et libre,
cet avenir est loin encore,
loin au delà de l'horizon visible.
Chateaubriand, *Mémoires d'outre-tombe*.

Le Sacre du présent.²⁵⁴ D'innombrables diagnostics complémentaires. Cf. dégénérescence utopique (Louis Marin), *cocooning* consumériste, nihilisme (Vattimo et al.), mélancolie (J. Hassoun, Taguieff), mélancolie démocratique (Bruckner), idéologies du ressentiment (Angenot), *abandonment* (Salerno), effacement de l'avenir (Taguieff, Pomian), présentisme (Taguieff, Hartog, Kosellek), mouvementisme, bougisme (Taguieff), société festive (Muray²⁵⁵) etc. «Du passé, faisons table rase...»

Intégration de tout ce qui est «vendable» dans les idées, y compris l'antiracisme-Benetton, dans l'espace marchand.

Tendance concomitante à ne concevoir d'idées que vendables ou dans une version, dans un habillage marketables.

254. Cf l'essai de Z. Laïdi, *Le sacre du présent*. Paris: Flammarion, 2000.

255. Muray, Philippe. *Après l'histoire*. Paris: Belles Lettres, 1999-2000. 2 vol. *L'empire du bien*. Paris: Belles Lettres, 1991. *Exorcismes spirituels I*. Paris: Belles Lettres, 1997. *Exorcismes spirituels III*. Paris: Belles Lettres, 2002. *On ferme !* Paris: Belles Lettres, 1997. etc.

■ UNE SOCIÉTÉ DE MORALISTES. Une histoire sans devenir et sans vectorisation, ne parvenant dès lors à voir dans le siècle passé qu'une suite d'*exempla* moraux, un défilé de victimes et de bourreaux; assignant ce passé devant un tribunal (fictif ou réel); figeant un passé "officiel" dans des mémoriaux, des musées; mettant en scène le spectacle d'événements historiques isolés à travers des productions cinématographiques à grande échelle et à effets spéciaux ou la reconstitution méticuleuse d'épisodes isolés sans aucune totalisation; le réduisant à des mémoires privées ou des connivences de groupes, unilatérales, fractionnées, victimaires, substituant notamment le biographique ou le récit de vie au discours de l'histoire.

Éthique d'abord, dirait un Maurras postmoderne! L'éthique exhibée et exigée – pour en finir avec le politique et avec l'histoire. Ça commencerait en France avec BHL et sa *Barbarie à visage humain*. L'échec des socialismes réels appelle un épilogue philosophique et voici.

Et Glucksmann, *La cuisinière et le mangeur d'hommes. Essai sur les rapports entre l'État, le marxisme et les camps de concentration*. 1975.

«Le 20^e siècle dont les utopies meurtrières provoquèrent cent millions de mort ne m'oblige-t-il pas à reconnaître Hitler en moi». *Prière d'insérer* de Glucksmann.²⁵⁶

Puis Ferry et Renaut interprétant la Mort de l'homme en termes de scélérateuse morale. Aujourd'hui l'historicisme progressiste, la politique qui nous a fait tant de mal est la barbarie et la promesse de barbaries infinies.

■ Le nouvel ordre humanitaire mondial. Le moralisme qui remplace les militantismes. La politique des repentances. La charité-spectacle (Brauman, Rony. *Les médias et l'humanitaire. Éthique de l'information et charité-spectacle*. Paris; CFJP, 1996.) Etc.

En fait, nihilisme moderne et moralisme de façade et de commande.

256. *Le XF commandement*. Paris: Flammarion, 1991.

■ Plus l'histoire linéaire ou asymptotique à la Condorcet ou Comte, mais peut-être l'Éternel retour = L'éternel retour p. ex. de l'antisémitisme sous des habits un peu changeants; Taguieff, Pierre-André. *La nouvelle judéophobie*. Paris: Mille et une nuits, 2002. + le gros bouquin publié en 2004. *Prêcheurs de haine. Traversée de la judéophobie planétaire*. Paris: Mille et une nuits, 2005. En Russie : Korez, William. *Russian Antisemitism, Pamyat, and the Demonology of Zionism*. Chur [Coire]: Harwood Acad. Publ., 1995.

■ MORALISME ET ESPRIT DE CENSURE. L'esprit de censure apparaît aujourd'hui à la plupart des observateurs comme venant en effet à la fois des droites traditionnelles qui reprennent du poil de la bête, et d'une prétendue gauche radicale prenant en quelque sorte la société civile en tenaille. (Est-ce exact? — est-ce totalement neuf? — et comment rendre raison de ces «convergences»?) Divers publicistes rapportent cet esprit nouveau à d'autres phénomènes qu'ils caractérisent et qualifient avec plus ou moins de bonheur: «néo-puritanisme», «angélisme exterminateur», «biopolitics» et «moral panic» etc... Esprit de censure, c'est à dire justification «vertueuse» et civique, et légitimation insidieuse de l'interdit porté sur certaines idées, sur certaines formes d'expression, — suspicion, restrictions mentales et blâme à l'égard de l'ancienne exigence de liberté d'expression pleine et sans réserve, réclamée depuis l'aube des temps modernes par l'artiste, l'écrivain, le savant et l'universitaire, le cinéaste, le journaliste. Cet esprit de censure (qui implique aussi de la part des générations contemporaines une intériorisation progressive de l'autocensure, une crainte bien compréhensible d'exprimer des idées que les anciens inquisiteurs eussent qualifiées de «téméraires») se répand et occupe peu à peu le terrain conquis, et ce, au bout de nombreux et récurrents débats.

■ DIEU EST DE RETOUR. Le présent comme **un retour à** – ... Retour prétendu du religieux chassé par la porte revenu par la fenêtre de l'histoire; thème euphorique fallacieux que j'étudie. Besoin malgré tout de croyances auxquelles on ne croit plus pour peupler le vide intérieur de l'homme po' mo'. Autre thèse répandue donc chez les publicistes: Décomposition des Grandes espérances = Revanche de

Dieu^{Kepelel}.²⁵⁷ Un regain de confiance pour la *cognitio fidei* concomitant à la ringardisation définitive de la *cognitio historica*. La culture a horreur du vide.

Réenchantement du monde^{Berger}.²⁵⁸ Désécularisation du monde: Norris, Pippa et Ronald Inglehart. *Sacred and Secular*. Revanche du sacré. La modernité sans Dieu n'a pas su engendrer de valeurs! Cela commence à se dire. Des philosophes fatigués de soutenir l'exsangue matérialisme replongent dans la *religio perennis*!

En Russie, les livres abondent sur effondrement du communisme et revival orthodoxe etc.

Mais aussi pour accommoder les temps consuméristes, des religions à la carte et religions en miettes^{Hervieu-Léger}.²⁵⁹ «Personnaliser» ici aussi. À prendre et à laisser à son goût. Ça donnerait un *Catholicisme privatisé*, joli oxymore! Dé-communautarisation des croyances métaphysiques. Pas égal disparition mais inversion de fonction. Et les cultes et New Ages...²⁶⁰

Nostalgie du magique, *Seigneurs des anneaux* et *Harry Potter*. Raël et ses extraterrestres messianiques présidant à un baisodrome généralisé. *Near Dead Experience* plus que jamais!

Les intégrismes réactionnaires récupèrent et recyclent les eschatologies militantes: ceci aux USA montré par O'Leary, *Arguing the Apocalypse: A Theory of Millennial Rhetoric*. New York: Oxford University Press, 1994 dans chapitre "Arguing Politics in the New Christian Right".

257. *La revanche de Dieu: Chrétiens, Juifs et Musulmans à la reconquête du monde*. Paris: Seuil, 1991.

258. Berger, Peter, dir. *Le réenchantement du monde*. Paris: Bayard, 2001.

259. Hervieu-Léger, *La religion en miettes, ou la Question des sectes*. Paris: Calmann-Lévy, 2001.

260. Barrett, David. *The New Believers: A Survey of Sects, Cults, and Alternative Religions*. London: Cassell, 2001. Lucas, Philip Charles et Thomas Robbins, dir. *New Religious Movements in the 21st Century*. New York, London: Routledge, 2004.

Ou encore, un monde régi par le marché et un nécessaire supplément d'âme géré par les médias et les doxographes du moment, voilà ce qu'on nous réserve. R. Debray, *L'emprise*, théorise la religion des médias comme religion du 3^e type. Aucune grande aspiration éthique ne sera tolérée, mais aucun nihilisme nietzschéen non plus qui saperait les bases.

Marcel Gauchet et Ferry nient et repoussent tout ce blabla à la mode sur le «sacré»: au contraire, «nous vivons l'époque d'une séparation sans cesse accrue de l'homme d'avec Dieu»... *Le religieux après la religion*, 2004. Cependant cet athéisme acquis n'est pas accompli dans une fraternelle société socialiste, mais dans les eaux froides du calcul égoïste.

■ LES ALTERMONDIALISTES. Je décrirais le discours AM non comme continuité mais par opposition à la raison militante des 19^e et 20^e s. Une critique totale d'un monde mauvais, critique tout au contraire de Marx, délibérément ignorante de la réalité économique et avouée gnostique à visage découvert, ne débouchant sur aucune contreproposition intelligible. Et le sujet – penser globalement, agir localement – n'a plus que le modèle doux des cafés équitables, penser planétaire pour sauver son ectoplasme militant et prendre soin de son bac vert de recyclage. Beaucoup d'innocuité papelarde.

■ Le prétendu «devoir de mémoire». = La «mise en religion» du troisième type de la mémoire identitaire même etc. *Sacred Survival* comme religion civique substitutive des Juifs US, autosacralisation identitaire de la survie du peuple juif.²⁶¹

☞ Mon paradigme diachronique: Trois religions: religions de la transcendance, religions de l'utopie eschatologique, religions du présent stabilisé/sacralisé.

■ LES TRIBUNAUX DU PRÉSENT. AUJOURD'HUI JUGE DE NAGUÈRE.

261. Voir Jonathan Woocher, *Sacred Survival: The Civil Religion of American Jews*.

Voir dans le siècle passé une suite d'*exempla* moraux, en faire un défilé de victimes et de bourreaux; assigner ce passé devant un tribunal (fictif ou réel): Cf Bensaïd, *Qui est le juge? Pour en finir avec le tribunal de l'histoire*. Paris: Fayard, 1999. Les Grandes affaires ne seront jamais classées. Et le présent-devenu-passé sera selon toute logique traîné à son tour devant le tribunal de 2030.

«Tout anticommuniste est un chien», – retournement aujourd'hui de l'anathème sartrien, non moins sot.

D'autre part, le passé *est requis de faire ses excuses* au présent devenu *Weltgericht*, celui-ci convoque le passé devant le tribunal du Présent, d'où sortent condamnés et couverts d'opprobre, Platon esclavagiste et fort peu démocrate, Jefferson sexiste et derechef esclavagiste, Freud «homophobe» et rien moins que féministe etc.; il faut trouver chaque fois quelqu'un qui veuille bien exprimer devant les médias la «repentance» posthume des hommes d'un passé scandaleux et criminel: la France républicaine se bat la poitrine au nom des crimes de Vichy. Etc. Sur tous les murs, j'écris ton nom, Repentance!

■ Les désolés du temps posthistorique. Il y en a quand même qui ne s'y font pas. Typique de ceci, Bensaïd, *Le Pari mélancolique*, 288:

Le temps navrant et désespérément vide d'une "histoire sans événement" dont parle Marx dans *Le 18 brumaire* est-il donc arrivé?

Daniel Bensaïd prétend donc parier envers et contre tout sur l'Événement futur: «cette obligation du pari définit la condition tragique de l'homme moderne». Le ci-devant matérialiste historique se fait janséniste pour ne pas renoncer.²⁶²

Et de prédire sombrement que le post-révolutionnarité sera pire pour gâcher le plaisir des libéraux heureux: «Fin des révolutions, début des révoltes, convulsions et jacqueries», prophétise Régis Debray, *Vie et mort des images*, p. 386.

262. Voir de lui : *Résistances. Essai de taupologie générale*. Paris: Fayard, 2001.

■ **JUDICIARISATION-MORALISATION.** L'époque est à l'assignation du siècle passé devant les tribunaux. Une obsession hante l'époque: la manie compulsive de juger (Bensaïd²⁶³). Il n'y a plus de prescription, mais une judiciarisation du passé, qui exige des tribunaux, des témoins, des avocats, des experts, des victimes et plaignants, des bourreaux. Dans les experts, nous engloberons tant les experts au sens propre devant les tribunaux, que les innombrables experts auto-désignés, moralistes, philosophes, écrivains, voire certains historiens. Faut-il dire avec Nietzsche que «tout passé mérite d'être condamné»? Nous étudierons les affrontements polémiques sur les principes et sur les procédures qui ont accompagné certains procès des dernières années: Barbie, Papon, Zundel etc. (H. Rousso)

Parallèlement à cette judiciarisation, la fin du XX^{ème} siècle a vu toute une série de «**repentances**» officielles souvent tardives se confesser publiquement: depuis les déclarations du Pape sur les crimes de l'Inquisition, celles des évêques pour la participation de l'Église de France au régime de Vichy, jusqu'à Bill Clinton demandant pardon pour les crimes de l'esclavage lors de son voyage à l'Île de Gorée en passant par le geste émouvant de Willy Brandt en 1970 à Varsovie, s'agenouillant au nom de l'Allemagne devant le monument dédié aux héros juifs du Ghetto de Varsovie.

Il faudra mesurer notamment le chemin parcouru depuis le moment où les bourreaux étaient absous par des lois d'amnistie ou par une amnésie officielle jusqu'à la judiciarisation tenace du passé qui a été jalonnée par des lois nationales et internationales recourant à la notion d'imprescriptibilité des crimes contre l'humanité. On a vu récemment en Argentine les nouvelles autorités défaire des lois d'amnistie précédentes de façon à pouvoir poursuivre les généraux qui étaient à la tête du régime dictatorial des années 1970-80 alors qu'ils se croyaient à l'abri, sans parler de l'affaire Pinochet qui, même si elle n'a pu être menée à bien a montré qu'en ce domaine le monde avait changé.

263. *Qui est le juge? Pour en finir avec le tribunal de l'histoire.* Paris: Fayard, 1999.

On voit par ces rapides exemples que ce que nous désignons comme judiciarisation va avoir des aspects positifs ou négatifs voire intrinsèquement ambigus. Elle est un fait d'époque, structurel, elle n'appartient exclusivement à aucune idéologie spécifique. Elle peut aussi bien faire condamner Maurice Papon en France (Golsan) que réclamer un Nuremberg du communisme (Rigoulot et Yannakakis²⁶⁴); elle peut envoyer en prison certains collaborateurs mineurs de la Stasi de l'ancienne RDA (Combe) aussi bien que demander (mais sans succès) que soient jugés des généraux tortionnaires de la guerre d'Algérie (Stora²⁶⁵).

La moralisation des événements du XX^{ème} siècle, qui est le «péché mignon» d'un grand nombre de philosophes et d'essayistes forme probablement une sous-catégorie de la judiciarisation. Toute cette machinerie qui transforme le passé en un défilé de personnages édifiants ou monstrueux, est armée des meilleures intentions. C'est toujours au service de la vertu civique (ou de ce que la conjoncture conçoit comme telle) que les jugements éthiques, les anathèmes sont produits. Beaucoup de "penseurs" semblent constituer le présent en un *confessionnal* des crimes du siècle. Tous les anciens communistes par exemple répètent à l'envi à quel point ils ont été abusés, prenant part aux malheurs du siècle dans le camp des coupables; ils ont eu leur moment de révélation, de désillusionnement, ils font état de leur conscience crépusculaire dans des mémoires où ils se posent en experts *de facto*, en témoins du siècle (Verdès-Leroux; Furet). C'est dans ce cadre que la criminalisation du passé donne ses plus grands résultats et effets pervers par la résurgence de la problématique du «totalitarisme» (Gatti) et la symétrisation entre fascisme et communisme (Besançon; Nolte; Revel).

Régine Robin:

264. Rigoulot, Pierre et Ilios Yannakakis. *Un pavé dans l'histoire: le débat français sur « Le Livre noir du communisme »*. Paris: Laffont, 1998.

265. Stora, Benjamin, *Le Transfert d'une mémoire. De l'Algérie française au racisme anti-arabe*. Paris: La Découverte, 1999.

Une autre tendance se dégage encore, liée de façon complexe à la première, celle d'un grand nivellement du passé. C'est ainsi qu'on a mis en valeur récemment (G. Levi), à propos de l'Italie et de l'Espagne, que ce à quoi on assiste, ce n'est pas tant une remise en avant des anciennes autorités qu'une espèce de vaste nivellement: pour qu'il y ait grand nivellement, il faut que Mussolini ait été de plain-pied dans la modernité, que la Résistance ait été cruelle, que Franco, certes, ait lui aussi été cruel, mais que les Républicains l'aient été encore plus; bref, que nous assistions à une espèce de grand renvoi dos à dos à partir duquel des types d'amnésie programmée, des mises en scène de l'amnésie (Stora), puissent s'opérer, des redémarrages puissent se faire, mais sans travail réel de mémoire.

■ LE 20^E SIÈCLE COMME TROU NOIR.

Note sur un beau sujet à coup sûr : La transformation, dans le discours social actuel, des années 1917-1991 en une sorte D'OBSCURE PARENTHÈSE TOTALITAIRE enfin refermée, après quoi l'Occident reprend son régime de croisière démocratique et libéral de petits progrès étagés qui était celui interrompu en 1913, – image qui ressort de beaucoup d'essais aujourd'hui.

Ce que dit à sa façon François Furet: le communisme est «un cycle entièrement clos de l'imagination politique moderne». Et un éloignement accéléré dans le temps culturel qui rend tout ça de moins en moins compréhensible à la nouvelle génération, aux étudiant(e)s: d'où le travail archéologique à quoi Furet se sent désormais contraint: «il est un peu difficile d'imaginer aujourd'hui que ce sont des idéologies si récentes alors qu'elles nous paraissent selon les cas désuètes, absurdes, déplorables ou criminelles. Pourtant elles ont empli le siècle.»²⁶⁶

266. *Passé d'une illusion*, 38.

L'idée aussi que cela aura été un cycle relativement court: des sectes romantiques aux Internationales et à l'Untergang post-totalitaire, un siècle et demi au plus.

Il serait facile de faire apparaître que le 20^e siècle est en train de devenir de moins en moins *compréhensible*. Un «siècle maudit»^{Badiou} et autres qualificatifs incroyables et sidérés, il plie sous l'excès du crime, les défilés de victimes et de bourreaux.

Tout ceci revient à faire du siècle écoulé une sorte de *trou noir* d'où la lumière explicative ne saurait plus ressortir. *Bloc ici-bas chu d'un désastre obscur.*

Les idéologues contemporains n'ont plus qu'à projeter sur le XX^{ème} siècle écoulé, la vision fatalement anachronique, amnésique ici, hypermnésique là, qu'ils en ont un siècle plus tard et qui accommode de transitoires consensus comme elle justifie de prudents oublis. Le temps du passé et celui de l'énonciation coïncident dans celui du jugement. Il n'y a plus de coupure, plus de césure pas plus qu'il n'y a d'imprévisibilité de l'avenir, encore moins du reste de «lois de l'histoire» entraînant le monde vers le mieux: l'avenir devient une sorte de présent qui persévérera, sauf catastrophe, dans son être.

■ Cette thèse, connexe, du *20^e siècle comme accident*, mais déclenché par l'impérialisme concurrentiel et guerrier se rencontre dans : J. Baechler, *La grande parenthèse, 1914-1991. Essai sur un accident de l'histoire*. Paris: Calmann-Lévy, 1993.

Des gens devenus sobres regardent incroyables un siècle enivré, puis en *delirium tremens* agité, puis en coma dépassé. Des gens grelottant, sauvés d'un naufrage, font la liste de ce qui est perdu corps et biens, et elle s'allonge sans cesse: le socialisme, le progrès, la fin de l'histoire, le souverain bien, la volonté générale, les religions civiques qui servaient de lien social.

■ CAPITALISME OU BARBARIE. Après l'Intermède du 20^e siècle, un débouché final surprise; triomphe du capitalisme, du marché, de la

démocratie libérale ... menacée par les ultimes barbares islamo-terroristes.

J'avais écrit en 2001 dans *D'où venons nous...* :

..... À mesure que se développe un capitalisme de nouveau style, boursicoté et spéculatif, avide de sur-profits et imposant cette logique aux entreprises, les médias dociles démontrent, stoïquement ou triomphalement, la *fatalité* du chômage «structurel», des délocalisations, des «dégraissages», des profits exponentiels, des réductions salariales et ils martèlent leur pédagogie de la résignation au Marché – parfois brutal, parfois garant des «droits de la personne». Ce discours tourne autour d'une démonstration inlassablement refaite: il n'y a pas d'alternative!

Le stoïcisme médiatique débouche sur un *amor fati*, il faut d'abord vouloir regarder le monde tel qu'il est et l'accepter *tel quel*.²⁶⁷ Or, dans le monde tel qu'il est, nous invite-t-on à admettre, il y a la démocratie-de-marché, le démo-capitalisme avec ses avantages et ses inconvénients, et puis il y a *bien pire*. Slobodan Milošević, Saddam Hussein, Osama Bin Laden et quelques comparses servent à leur corps défendant à cette inlassable et irréfutable démonstration.

Cf. Alain Badiou. Le vrai problème du siècle est le couplage entre les "démocraties" et ce qu'après coup elles désignent comme leur autre, la barbarie dont elles sont innocentes.

■ Le futur vu comme perpétuation nécessaire du présent faute de pouvoir *imaginer autre chose*. Ou bien si on ne prend garde au Principe de précaution^{Jonas}, ce sera le cataclysme climatérique, la glaciation! (.....) = *The Day after Tomorrow*.

Objection: n'y a-t-il pas beaucoup de facilité et de pensée naïve dans ces critiques que j'esquisse du présentisme et qui

267. «Je veux le monde et le veux tel quel», phrase de Nietzsche mise en exergue dans le no 1 de *Tel Quel*.

laissent paraître, sans l'assumer, une nostalgie implicite de temps révolus, héroïques et troubles? *Laudator temporis acti.*



■ Histoire et historicisme

Je termine avec une/mon idée sur l'historicisme qui s'oppose à l'herméneutique, répandue au 20^e siècle, de l'explication de celui-ci comme un avatar plus ou moins illégitime, comme la *sécularisation des conceptions eschatologiques* des temps religieux (Karl Löwith, Carl Schmitt, H. G. Gadamer). Et idée qui a à voir avec *l'histoire subjective* dont je termine l'esquisse, avec le sens que les modernes parvinrent à donner à l'histoire.

L'historicisme revient à donner à l'Histoire le *genre d'intelligibilité*, avec le "poids" du passé, la mesure des choix faits et les décisions prises et à prendre, avec les espoirs entretenus et la progression recherchée vers le mieux et le bien être que j'attends de ma *vie individuelle* si je me la raconte et si je conjecture sur mon présent et mon avenir ... en faisant abstraction toutefois de sa fin individuelle inévitable, la mort et la décomposition.²⁶⁸ L'historicisme est une manière de raconter l'histoire, la grande Histoire en transposant en "grand" le petit récit idéalisé de la vie individuelle. Il suppose donc qu'en dehors de l'idée de salut, l'idée plutarquienne de biographie a repris du service.²⁶⁹

L'histoire réelle, «pleine de bruit et de fureur», *dépasse* les individus; dans ce sens qu'elle les laisse à tout coup «complètement dépassés». Les événements qui font histoire globale ne forment pas une "destinée", ni ne ressemblent à une "carrière" humaine avec ses buts, ses espoirs, ses succès et ses échecs, ni avec un "sens" (biographique) rétrospectif. L'histoire des hommes n'a pas de *sens*, elle n'en a du moins pas au sens que me peux me flatter que ma vie a (ou peut avoir), plus ou moins, un sens, disons un sens pour moi. Et l'histoire

268. De la vie individuelle telle que les Modernes occidentaux à peu près seuls ont eu centralement conscience.

269. La biographie, inventée plus ou moins par Plutarque au début de notre ère, avec ses *Bioï parallèloï*, ses vies parallèles ou *Vies des hommes illustres*. Jusqu'à Amyot, à Shakespeare et jusqu'à l'âge classique, Plutarque sera l'œuvre antique la plus lue, une des plus essentielles, formant un répertoire inépuisable de sujets littéraires (et aussi de sujets picturaux) en complément si l'on veut de la Bible et des Évangiles. Plutarque, ce n'est pas de la "littérature" pour les classiques: c'est de la philosophie et de l'histoire.

ne progresse pas, ni n'évolue à la façon qu'un homme, depuis l'enfance jusqu'à la maturité, fait effectivement, "des progrès." Elle comporte trop d'effets pervers et de ruses dialectiques pour se laisser mettre en récit sans trucages constants, effets de cohérence et coups de pouce innombrables. Les historiens, les philosophes de l'histoire modernes sont ces truqueurs professionnels. L'idée de progrès n'est pas un avatar d'eschatologie – si elle en vient, de l'eschatologie, par le biais de plusieurs avatars rationalisateurs, cette origine lointaine n'*explique* rien – L'idée de progrès est la métaphore pantographique d'une idée, existentiellement fort claire et sûrement universelle, mais devenue centrale en l'Occident sécularisé, post-sotérianique, qui revient à vouloir faire quelque chose de sa vie et à faire occasionnellement retour sur soi-même en se racontant et en mesurant l'état de ses projets et ses progrès.²⁷⁰ On ne peut étudier l'historiographie sans étudier les règles concomitantes de la biographie.

L'histoire historiciste est alors une *fable dénégatrice*, une mise au pantographe non de ma vie, mais de mon idéal de vie, projeté sur l'enchevêtrement terrible d'événements nommé Histoire – avec en prime (au contraire du cours fini et si bref de ma vie) la vision consolatrice de la longue durée des progrès humains jusqu'à la fin des temps. Mais son apparition et son développement suppose le besoin nouveau, besoin clairement post-religieux, d'une fable de cette sorte. Dans l'historicisme, dans l'«idée de progrès» notamment, il y a cette métaphore première, celle de la destinée individuelle mise au pantographe, conçue pour narrer ce qui *dépasse* l'individu. La métaphore de la Destinée lui dissimule le caractère erratique et fondamentalement inconnaissable du devenir historique. Loin d'être vue pour ce qu'elle est, une dynamique étrangère aux capacités cognitives et in-humaine, l'histoire lui apparaît enfin, de façon rassurante, comme une chose qu'il comprend parce qu'il en a l'idée ailleurs, comme une Grande destinée qui engloberait la sienne et dont la poursuite après sa "disparition" est censée le consoler ou

270. Par exemple pour les historicistes, de lui donner un sens en la subordonnant au sens de l'histoire et en se mettant à son service!

détourner son attention de cet aboutissement fatal, désolant, si “pleine de sens” que sa vie ait pu lui paraître parfois.

Le sujet du récit du progrès, ce ne sont pas les hommes, c’est, au delà de leur succession contingente, un personnage de fiction, l’Humanité, le «Grand Être» positiviste-comtien qui accomplit sa destinée. Le 19^{ème} siècle d’abord a pensé avoir déchiffré le sens de cette destinée; ses penseurs ont montré d’où nous venons et où nous allons en une «irrésistible progression» dans laquelle s’absorbaient les heurs et les malheurs du petit homme individuel, ceux des générations et des peuples – y compris ceux qui passaient aux profits et pertes. Le récit du progrès, en sa variante vraiment moderne, est centré sur la *métaphore de l’homme unique*. Comte l’avait trouvée chez Pascal qui à ce titre (et à quelques autres) préfigure le discours de la modernité: «Toute la succession des hommes, pendant la longue suite des siècles, doit être considérée comme un seul homme qui subsiste toujours et qui apprend continuellement.»²⁷¹ L’historicisme prête à l’histoire, comme à l’homme, une conscience et une «noblesse» stoïque face au silence des espaces infinis. Pascal l’écrit encore: «Mais quand l’univers l’écraserait, l’homme serait encore plus noble que ce qui le tue, parce qu’il sait qu’il meurt et l’avantage que l’univers a sur lui; l’univers n’en sait rien.»²⁷² L’idée que l’histoire a un sens et une direction implique qu’elle a – ou que l’Humanité, son sujet, a – une conscience propre, un libre arbitre et une volition. Cette métaphore anthropocentrique, fable consolante face à un devenir global immaîtrisable et frustrant, je ne crois pas qu’on peut lui attribuer une origine d’emprunt directement théologique. Le sentiment de la disparition fatale et prochaine du moi individuel et la consolation par un récit de l’humanité en marche n’ont de sens et de possibilité de naître que dans un état de société post-religieux ou l’individu a renoncé à croire à la survie de

271. Cité par Comte, *Cours de philosoph. posit.*, VI, 186 et alibi. Les doctrinaires romantiques «substantialiseront» cette intuition en adhérant en grand nombre à la doctrine de la métempsychose: «Sous un certain rapport, le genre humain pourrait être considéré comme le même individu passant par une suite de palingénésies.» Ballanche, *Œuvres*, III, 16.

272. Br. 347.

son âme et voudrait bien, mais selon une raison immanente, n'être pas intégralement anéanti.

Peut-être faut-il voir se déployer, dans les siècles modernes, deux historicismes en concurrence et parfois combinés avec plus ou moins d'inconséquence: 1. l'un pose qu'il y a des Lois de l'histoire, des Lois auxquelles l'action des hommes est soumise qu'ils le veuillent ou se rebiffent, et qui la conduiront et les conduiront à bonne fin, – idée alors, je le reconnais, sécularisée, immanentisée, de la Providence, et en ce qui touche à la destinée individuelle, transposition de l'idée de la Prédestination. Le libre arbitre s'abolit dans la nécessité de favoriser la réalisation de ces Lois transcendantes et le mal, la méchanceté consiste à prétendre, ultimement en vain, les freiner. Tout au plus en effet, les modernes ont-ils admis que l'homme-individu pouvait, très modestement, contribuer à *accélérer* un déterminisme inexorable. Que son seul devoir de "progressiste" était d'accélérer le cours des choses et de se réjouir de contempler l'Histoire en marche: «Nous croyons (...) que l'homme doit tout sacrifier au progrès et à l'impérieuse nécessité de hâter l'époque de l'unité humaine et de la fraternité.»²⁷³

2. Ou bien, il y a un Sujet conscient, un agent de l'histoire, un agent dont l'histoire est le prédicat: c'est l'Humanité ou Grand Être de Comte, qui s'éveille, qui prend conscience, qui fait des choix et cherche à s'améliorer et à améliorer sa condition, à maîtriser son milieu. Le 19^e siècle historiciste combine variablement les deux conceptions, mais la seconde est conçue et destinée, par l'entremise de la métaphore de l'Homme unique, à écarter l'avatar immanentisé de la Providence inscrit dans des Lois qui transcendent la volonté des hommes.

Il résultait de cette «science» de l'histoire comme biographie de l'Humanité, une éthique et une raison de vivre que partageaient, s'ils l'ignoraient, le bourgeois «progressiste» et le prolétaire révolutionnaire: l'individu ne pouvait connaître d'autre bonheur légitime que de «contribuer au progrès de l'humanité», de l'aimer et

273. *Moniteur républicain*, 8 (1838).

de se dévouer pour elle. Les hommes n'étaient plus créés à l'image de Dieu, ils étaient tous «frères» en humanité, les vivants communiant avec les morts qui avaient été «progressistes» dans l'accomplissement d'une Destinée unique. *L'humanitarisme* était cette foi laïque et ce mandat civique d'avoir à contribuer pour sa modeste part aux «progrès sociaux».

Ces deux variantes du récit historiciste sont les grandes dénégations modernes face à une évidence comme le soleil et la mort. Elles sont peut-être bricolées partiellement à partir de conceptions théologiques, mais c'est dans la mesure où la tradition religieuse recule et la curiosité rationnelle se développe que la modernité en a eu *besoin*.

Les hommes-individus, de génération en génération, sont, certes, les agents de l'histoire²⁷⁴ avec leurs consciences plus ou moins aveuglées du cours des choses et leurs volitions contradictoires. Mais *l'histoire résultante* n'est pas quelque chose où ils peuvent jamais se reconnaître ni dont ils peuvent jamais se réjouir. Ni qui aurait un *but* comme ils peuvent en avoir un. Ni encore moins qui aurait l'homme et son bien pour but.

Si ce dispositif historiciste est lui aussi emporté finalement par une logique du désenchantement, logique qui n'est pas un "progrès" plus qu'un régrès, et comme rien n'est tenu en réserve par notre civilisation, nous entrons dans un vide éthique étrange que des charlatans de divers bords se proposent de combler, mais leur succès est incertain si ce n'est auprès des faibles d'esprit. L'*étrangeté* de la conjoncture présente, c'est que les grandes espérances modernes (et les formes de sociabilité qui les accompagnaient) se sont toutes dissipées. Inquiétante étrangeté parce que cette situation correspond à un état de *déréliction* absolument nouveau, que les grandes machines historicistes ont longtemps tenue en respect.

274. Agents de l'histoire en même temps que des forces aveugles de la Nature, la géographie, le climat. Mais ceux-ci n'ont pas conscience. L'homme est le seul agent conscient d'un Récit qui le dépasse et que, maladroitement, il cherche à rendre intelligible.



Remarque finale

Celui qui contrôle le passé, contrôle l'avenir, disait Orwell. Les contrôleurs, normalisateurs, simplificateurs, censeurs et *rewriters* du 20^e siècle sont donc à l'œuvre de tous côtés. Même quand elle n'est pas histoire officielle, patriotique et unilatérale, «histoire des vainqueurs», l'histoire élimine, efface, fait disparaître la polyphonie et la cacophonie des points de vue dévalués, des mémoires des uns et des autres et des déchiffrements incertains pratiqués par les humains ordinaires.

C'est une tâche honorable – quoique vaine à la longue, sûrement, contre le fatal oubli, les fatales normalisation et remises en rang historiques – que de chercher à faire obstacle à leur entreprise de réécriture univoque, d'empêcher un tant soi peu de laisser oblitérer à jamais la parole ténue et confuse de ceux que le siècle XX a engloutis, qui ont été balayés, effacés avec leurs craintes justifiées et/ou leurs déraisonnables espoirs, de ceux qui, impuissants le plus souvent, ont vu lucidement venir, de ceux même qui se sont toujours trompés, de ceux qu'on n'a pas écoutés, de ceux qui n'y comprenaient vraiment rien, et de ceux qui ne voulaient pas voir et ont simplement avancé à l'aveuglette.



ACHEVÉ D'IMPRIMER
POUR LE COMPTE DE DISCOURS
SOCIAL
SUR LES PRESSES DE
L'UNIVERSITÉ MCGILL